



GÉRARD DÔLE

Les Goules crépusculaires  
de Giuseppe Garibaldi

GÉRARD DÔLE

Les Goules crépusculaires  
de Giuseppe Garibaldi



Directrice artistique et maquettiste  
Solange Gambin

Iconographe et documentaliste  
Stéphane Vielle

Conseillère littéraire  
Michèle Schiavi



L'EXODE

LES OMBRES DE LA FORÊT DE CHAUX

BELLE HUMEUR ET LE MOULIN DU DIABLE

LE GAROU ET L'OUPYR

LA NUIT DU PÈRE LACHAISE

UN TRÉSOR DANS UN CASQUE À POINTE

LA VAMPIRE DE PARIS

LES TREIZE SQUELETTES DU GNIAF

LE MÉNÉTRIER DU DIABLE

JEAN SOT

LE MENEUR DE LOUP

LA DAME BLANCHE DU *CSS ALABAMA*

LA LANDE DE BELZEBUTH

LA HACHE ENSORCELÉE DE TRANCHE-CHOUANS

LE SECRET DE LOUISE MICHEL

LA DISPARITION DE GRAZIELLA DE MATEÏS

PROFESSION : MOUCHARD



## L'EXODE

En juillet 1870, à l'issue de la défaite de Sedan, l'avancée des troupes prussiennes jette les populations sur les routes. Après réflexion, François Dôle, père du jeune Charles dont on pourra lire les mésaventures dans *La tête de Monsieur de Robespierre*<sup>1</sup>, décide de mettre sa famille à l'abri chez des cousins à Dijon.

Par malchance, Charles, son fils, se perd dans la cohue des fuyards en chemin vers Paris. Un peu plus tard, François décide de retourner seul au Poiset (faubourg de Dôle en Franche-Comté) pour éviter que sa maison ne soit pillée par la soldatesque ennemie.

<sup>1</sup> - Cf *Les Désastres des deux sièges*, Ebook du même auteur.



# LES OMBRES DE LA FORÊT DE CHAUX





Mon retour au Poiset fut endeuillé par la mort subite du petit Dédé, le fils de mon cousin Émile Bernard. Les cloches m'annoncèrent de loin que j'arrivais juste à temps pour voir le cortège funèbre sortir de l'église. Les parents, les voisins, les amis, tous étaient venus en foule rendre un dernier hommage au malheureux enfant. Les femmes pleuraient, les hommes se lamentaient et, sitôt qu'il m'aperçut, Émile tomba dans mes bras en sanglotant. Comme je lui demandais ce qui s'était passé, il me fit le récit, les yeux baignés de larmes, du drame de l'avant-veille. Son fils unique, un gamin de sept ans, trompant la surveillance de sa grand-mère, était allé voir défiler les troupes prussiennes sur le chemin de l'Abédugue. Au passage d'un régiment d'infanterie, avec son petit fusil en bois, il avait visé un soldat en casque à pointe en criant « Pan ! Pan ! ».

La riposte n'avait pas été longue à venir : ce dernier avait échangé trois mots en allemand avec son voisin et lui avait décoché en riant un coup de fusil sans cesser de fumer sa longue pipe au fourreau en porcelaine. Un couple de maraîchers, alerté par la détonation, étaient accouru sur la scène du meurtre et, grondant de haine silencieuse devant cet acte aussi barbare que gratuit, ils avaient chargé l'innocente victime agonisante dans leur brouette vide pour le ramener à sa maison.

— Tu te rends compte, François, gémissait mon cousin, un p'tiot de pas même sept ans qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. Les lâches ! Et dire que c'est moi qui ai eu l'idée de lui rapporter de Dijon ce joujou inoffensif!...

Mais l'histoire ne s'arrête pas là !



Comme Émile Bernard m'avait préparé un lit de fortune devant l'âtre de la salle commune, je fus réveillé vers les minuit par des crissements désagréables, sinistres même, assez semblables à ceux d'une longue lame d'acier qu'on affûte avec grande minutie. À bien dire, mon voyage de retour m'avait brisé et c'est à peine si j'eus l'énergie d'ouvrir un œil. Tout baignait dans la pénombre, aussi me réenroulai-je avec volupté dans mon ample couverture de laine sans chercher à en apprendre davantage. Même le chant du coq, à l'aube, ne parvint pas à me tirer de mon lourd sommeil et c'est la poigne ferme, celle de mon cousin, qui réussit enfin à me tirer de ma léthargie. Je jetai mes regards sur les aiguilles de la vieille Comtoise qui tictaquait dans un angle : elles indiquaient onze heures

— Vite ! Vite ! Secoue-toi ! Il faut nous mettre en route, François ! Les Fritz grouillent de partout, ils fouillent une à une les fermes avoisinantes. Ils sont déjà chez les Sauvain.

— Et ta femme, ta mère, la servante ?

— Elles sont parties se réfugier dans une cabane forestière de la forêt de Chaux. Nous allons les rejoindre.

M'étant endormi tout habillé, je ne fus pas long à être prêt à partir. Déjà nous franchissions la porte de la maison quand Émile, avec un juron bien senti, fit trois pas en arrière.

— Morgué ! fit-il, j'allais oublier l'essentiel !

Et d'un geste vif, il arracha du mur le fourreau du sabre qui accompagnait les trophées napoléoniens de notre glorieux ancêtre, le capitaine Charles Gouget, qui avait servi comme chasseur à cheval dans la Grande Armée.

— Suis-je sot ! Avec cette seule preuve là, j'étais frit, rousti, et tout le reste de la famille aurait fini contre un mur.

Il ne prit évidemment pas le temps de me fournir la moindre explication sur son geste et me fit le suivre en courant par des chemins escarpés qui longeaient d'anciens trous d'eau du Doubs connus de rares habitants, jusqu'à ce que nous

parvenions sains et saufs à l'orée des bois impénétrables.

C'est alors qu'assis en face de moi sur un tronc d'arbre, il déboucha la fiasque de gnole qui ne le quittait jamais, me la passa et me conta son hallucinant exploit de la nuit.





Pour commencer, il avait tiré de son fourreau le vénérable sabre de cavalerie du capitaine Gouget, la seule arme de guerre qu'il eut sous la main, puis était allé dans l'appentis voisin affûter sa lame à la meule jusqu'à ce qu'elle devînt aussi tranchante que celle d'un rasoir. Enfin, redoublant de précautions, il s'était porté, de chemin creux en chemin creux, jusqu'à un gourbi prussien où six ou sept soldats avaient été chargés de garder l'Église du mont Rolland où l'état-major avait pris ses aises. Le sang bouillonnait dans ses veines, mais il se força cependant à attendre que l'un des Fritz, guidé par un besoin pressant, s'écarte de ses congénères. À peine s'était-il accroupi qu'il le transperçait de part en part. Dédé était vengé !

Malheureusement la sentinelle, dans les affres de la mort, s'était mise à brailler comme un porc et Émile fut bien forcé d'abandonner le sabre plongé jusqu'à la garde dans le ventre de son ennemi. Cette lame nue, évidemment, révélait l'importance de son fourreau quand on



viendrait à le trouver. Mais à ce propos, que comptait donc fait mon cousin de cette preuve compromettante ? Il l'abandonna, en chemin, au pied d'un antique crucifix planté sur son socle de pierre.

La vieille forêt de Chaux est citée pour son immense étendue et ses grands aspects sauvages. On y rencontre des profondeurs, des futaies, des fourrés, des halliers, ainsi qu'une exubérance de folle végétation. Pas de route, À peine quelques sentiers de chasse créés de longue date par le sabot des sangliers et des cerfs élaphe. Un dédale sylvestre où trop souvent s'égare le voyageur. Telle ne paraissait pas être la situation d'Émile Bernard qui cheminait d'un pas rapide mais qui, pourtant, avant de choisir un chemin, interrogeait les horizons, les massifs d'arbres. Arrivé parmi les broussailles d'un sauvage carrefour où plusieurs sentiers aboutissaient, il prit celui qui lui semblait préférable, mais qui bientôt se mit à tourner et à serpenter en se rétrécissant de plus en plus. Le chemin se





perdait dans les ronciers. Plus de doute, il s'était égaré. Il s'arrêta, il écouta. Ce serait bientôt la nuit.

Un bruit, le bruit d'un cours d'eau, parvint jusqu'à nos oreilles.

— Ah oui ! le torrent, se réjouit-il, je me souviens.

Quelques minutes plus tard, au sortir des taillis, nous atteignîmes le bord d'une ravine escarpée, tout au fond de laquelle se précipitait, parmi des roches verdâtres, un ruisseau bondissant, écumeux comme les rapides des Vosges. Par une pente abrupte, nous en remontâmes la rive.

— Ou ma mémoire est en défaut, me dit-il, ou nous devons arriver au pont de la Dame Blanche.

Effectivement, à travers un lacis de branchages, j'entrevis bientôt l'assise d'une arche hardie, de construction ancienne, et qui, à plus de cent pieds de hauteur, enjambait le torrent

— Voilà le pont, m'annonça-t-il. Je me rappelle la légende que me contait ma nourrice. Un Bernard, en revenant de

guerre, vit cet arc de pierre s'effondrer à son approche, et ce lui fut un présage de malheur qui, s'il se renouvelait, menacerait à leur tour les héritiers de son nom. Plaise à Dieu que...

Il n'acheva pas. En arrivant à la tête du pont, il venait de reconnaître que l'arche antique s'était à nouveau rompue par le milieu, et très récemment. La cassure encore fraîche l'attestait.

— Hein ! si l'on était superstitieux, s'il était nuit close, me dit-il en sondant du regard le gouffre qui se creusait sous nos pieds et laissait voir, dans une profondeur déjà presque obscure, le bouillonnement argenté des eaux se brisant aux crêtes aiguës des rochers.

Un plongeon dans cet abîme eût été mortel.

— Dans tous les cas, reprit-il en souriant, c'est pour le moins un obstacle. Il nous faut, je crois, traverser le torrent. Comment faire ? Si large est la brèche qu'elle ne saurait être franchie, même par le saut d'un cheval.

À peine achevait-il, qu'un bruit de galop retentit derrière lui. Il se retourna vivement et aperçut dans le chemin, sur la même rive, un cavalier accourant à toute bride. Vainement, il voulut l'arrêter, l'avertir. Il passa comme un éclair, et sans doute effrayé par l'apparition de deux inconnus, par nos cris, ignorant la rupture du pont, il y précipita sa monture. Par quel moyen conjurer le péril ? Courir ? Il était trop tard. Je me rappelais mes pistolets dans ma ceinture. Je m'en saisis à la hâte et ajustant la tête du cheval, je tirai des deux mains. L'animal frappé, hennissant de douleur, se cabra, recula, entraînant dans sa chute dans l'herbe celui qui le montait. Émile reçut le cavalier dans ses bras.

— Monsieur ! s'écria ce dernier avec une fière indignation, Monsieur, que signifie ? Que prétendez-vous ?

— Regardez ! mais regardez donc ! rétorqua mon cousin en désignant la brèche au bord de laquelle de nouvelles pierres, détachées par l'éboulement, tombaient avec fracas dans le gouffre.



Le cavalier vit, il comprit.

—Ah ! murmura-t-il, c'était la mort !

Il se releva et demanda :

—Je ne vous connais pas, Monsieur.

Comment vous prouver ma reconnaissance et celle de mon père ? Tenez, le voici justement là-bas qui se hâte de me rejoindre. Vous avez sans doute entendu parler de lui. C'est Giuseppe...

— Garibaldi ? s'écria Émile. Je ne désire rien d'autre que de le rencontrer, je suis comblé.

Que le lecteur me permette de présenter l'homme qui s'avance au galop. Il le sait déjà, ce vieillard encore vert se nomme Giuseppe Garibaldi. Aucune morgue, la simple dignité du condottiere, toutes les apparences de la bonté, de la force corporelle et de la droiture d'esprit.

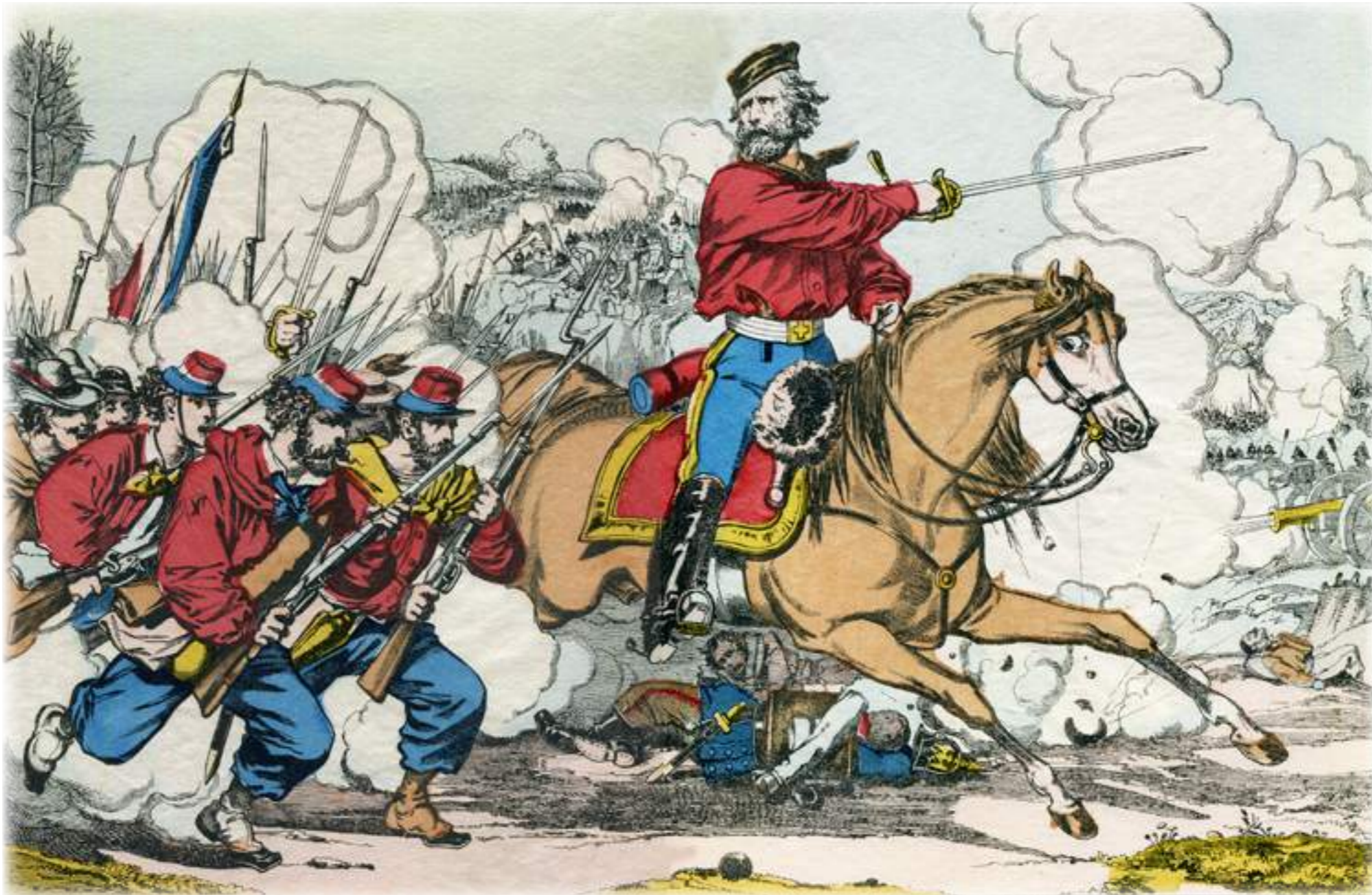




Deux jours après la défaite de Sedan qui signe la chute de Napoléon III, Paris s'insurge et la Troisième République est proclamée. Le grand républicain italien envoie aussitôt un message au gouvernement de la Défense nationale, « Ce qui reste de moi est à votre disposition, disposez ». Mais la frange conservatrice et catholique ne voit en lui qu'un révolutionnaire. Finalement, certain du soutien des Comités populaires et de certaines personnalités du gouvernement, Garibaldi débarque le 7 octobre à Marseille et rejoint Tours qui fait alors office de capitale. Aucun officier supérieur français n'acceptant d'être sous ses ordres, Gambetta lui confie le commandement de tous les corps francs de la zone des Vosges, de Strasbourg à Paris, et une brigade de gardes mobiles qui prend le nom de l'armée des Vosges. Elle est chargée d'assurer la défense de la route de Lyon contre les armées prussiennes.

Garibaldi place son état-major à Dôle le 14 octobre et, le 11 novembre, il organise l'armée en quatre brigades sous le commandement de ses deux fils, Ricciotti (celui que nous venons de sauver d'une chute mortelle) et Menotti, ainsi que de son gendre et de quelques fidèles.

Un coup de main habile est effectué dans la nuit du 18 au 19 novembre, par la brigade Ricciotti (650 fusils), sur Châtillon-sur-Seine, où se trouve un détachement de troupes d'étapes. L'ennemi surpris perd 13 hommes tués et 160 prisonniers, mais le théâtre des opérations reste Dijon. Les 21, 22 et 23 janvier 1871, la ville est attaquée par 4 000 Prussiens : Garibaldi sort victorieux tandis que Ricciotti s'empare d'un drapeau du 61<sup>e</sup> régiment poméranien. Un armistice entre en vigueur le 28 janvier 1871.



Garibaldi et ses volontaires combattant les Prussiens.



Les présentations faites – Émile rayonnant de joie, comme on s'en doute – Garibaldi nous demande, à moi et mon cousin ce que nous sommes venus faire là. J'explique que nous comptons rejoindre la famille d'Émile réfugiée dans une cabane forestière.

— Folie pure ! s'exclame Garibaldi. La forêt grouille de patrouilles ennemies.

— C'est pourtant notre devoir d'aller à leur rescousse.

— Je vous approuve, mais il va falloir user de certaines précautions. Où demeurez-vous habituellement ?

— Au Poiset.

— À la bonne heure, ce faubourg est à présent sous contrôle de mes hommes. Je vais vous dire ce que vous allez faire. Rentrez chez vous et attendez la nuit. Puis, retournez dans la forêt de Chaux chercher votre famille et ramenez-la chez elle. Si vous rencontrez des Prussiens, mes goules s'en chargeront.



— Vos goules ?

— Oui, des pauvres malheureuses que j'ai ramenées de ma campagne d'Italie. Les Zouaves pontificaux en avaient fait leurs esclaves. Je ne sais quelle potion leur avaient fait boire ces forbans, mais ils les avaient transformés en tueuses obéissantes pour accomplir leurs basses besognes. Je les ai ramenées avec moi mais n'ai pu les guérir de leur instinct meurtrier. Il suffit de leur donner un ordre en latin pour qu'elles obéissent aveuglément.

Elles vous suivront dans l'ombre et feront passer un mauvais quart d'heure aux ennemis si jamais vous en rencontrez.

Ainsi fut fait. Ayant atteint sur le coup de minuit la maison forestière où nous attendait la famille de mon cousin, des Prussiens vinrent à notre rencontre,

la baïonnette au canon. Nous aurions mal fini, Émile et moi, si les goules, surgissant de l'ombre, ne les avaient assaillis à coups de griffes, à coups de dents, comme on lit dans les histoires de vampires. Nous, pendant ce temps, nous réunîmes rapidement les membres de la famille et gagnâmes tous ensemble l'orée de la forêt de Chaux où nous attendaient des francs-tireurs de l'armée des Vosges qui nous escortèrent jusqu'au Poiset.

Le lendemain matin, Émile vint cogner à ma porte. Il semblait au comble de l'émotion.

— François, cria-t-il, tu ne devineras jamais ! Le sabre du capitaine Gouget...

— Eh bien ?

— Il se trouve de nouveau accroché au mur, dans son fourreau, au milieu des trophées de notre glorieux ancêtre le capitaine Gouget. C'est de la magie !

Je n'osai le contrarier, me disant *in petto* que c'était peut-être l'œuvre d'une des goules de Garibaldi.



Giuseppe GARIBALDI

# HYMNE DE GARIBALDI

Paroles de L. MERCANTINI  
Musique de OLIVIERI



Version Littéraire de G. VILLARD.  
1<sup>re</sup> de Marche

*A. Hoffm.*

Al - lar - mi!  
Aux ar - mes!

Al - lar - mi Si sca - pron le tom - be, si  
Aux ar - mes La tom - be s'entre - vre, le

le - va noi mar - ti, I - mar - ti - ri no - stri son  
mort se sou - le - ve Nos mar - tyrs revien - nent, leur

tut ri - sor - tit! Le spa - de nel pu - gno gh'al  
sommel s'ache - ve. Des lau - riers au front, en main

lo - rial le divo me, La fian - na ad il so - me d'i -  
te - nant le glai - ve, La flamme et le nom de l'i - ta -

ta - lia sul cor! Cor - ria - mo, cor - ria - mo! - Suo  
- lie au cœur En avant l'intré - pides Co -

go - la ri a che - re! Sal - ven - te per tut - to se  
lor - les guerri - res Jus - t'au vent du Nord de - ploy.

no - stre ban - nie - re! Su - tut - ti col fer - ro, su  
- ons nos ban - nie - res. Nous vou - lons quel - les pa - rent, les

tut - ti col fuo - co, Su - tut - ti col fuo - co d'i -  
ci - mes al - tri - res, que l'i - ta - li - en - chez lui -

- la - lia nel cor! Va - l'uo - ri d'i - ta - lia, Va -  
- rente en vainqueur. Va - t - en - d'i - ta - li - e, Va - t.

fu - o - ri ch'è lo - ra, Va - l'uo - ri d'i - ta - lia, Va -  
- en - il est l'heu - ra, Va - t - en - d'i - ta - li - e, Va - t.

fu - o - ri, stra - nier!  
- en - é - tranger!





Cantinière et clairon garibaldiens.

## BELLE HUMEUR ET LE MOULIN DU DIABLE

J'étais de garde, cette nuit-là dans le camp des francs-tireurs de Garibaldi dont j'avais rejoint les rangs après notre rencontre avec le grand homme dans la forêt de Chaux, commença le cousin Émile Bernard à la veillée, entouré des siens et des Dôle installés devant l'âtre. Il pleuvait à verse, et, assis sur le tabouret accordé au planton, je somnolais, entendant vaguement causer les hommes du poste par la porte entr'ouverte qui communiquait avec le corps de garde. De grands éclats de rire achevèrent de me réveiller. Le tambour racontait l'histoire du sergent Belle Humeur. "Pour lors, disait-il, depuis la bataille de Dijon, nous voilà en plein licenciement".



PELLERIN & Co. imp.-édit.

# BATAILLE DE DIJON. — Riciotti Garibaldi. 23 janvier 1871.

IMAGERIE D'EPINAL, N° 147







L'armée des Vosges était en effet sur le point d'être dissoute, et on allait renvoyer tout le monde, par tranches, chacun dans ses foyers.

« Y en a des, continua-t-il, qui seraient bigrement contents si on leur délivrait comme ça tout d'un coup leur feuille de route, leur congé et leur solde, mais cela ne faisait pas l'affaire du sergent, d'autant qu'on ne nous fait pas beaucoup de compliments et que les campagnards ne se gênent pas pour nous appeler "brigands du Jura" et "soldats de Badinguet". Ceux qui avaient la tête près du bonnet s'emportaient tout de suite, comme de vraies soupes au lait. Seul, Belle Humeur, quoiqu'il ne fût pas précisément content, conservait la bonhomie qui lui avait valu son surnom. Il prit sa feuille de route qu'il serra dans un étui de fer-blanc, conserva son sabre et son revolver, mit son képi sur l'oreille, alluma sa bouffarde, et se mit en route d'un pied léger. Quand il entendait, sur son passage, des paroles qui le choquaient, il tirait de sa pipe deux bouffées un peu plus fortes que



**Le sergent Belle Humeur.**

les autres, allongeait le pas et tâchait de penser à autre chose.

Le tambour, sûr d'être écouté, poursuivit :

« Vous pensez bien que le sergent ne faisait pas souvent la noce. Trois sous par lieue et le logement en arrivant, voilà tout ce qu'il avait et plus souvent le mauvais accueil chez l'habitant. Mais Belle Humeur n'avait pas volé son sobriquet, il prenait son mal en patience et attendait les événements.

« Un jour, en arrivant au gîte, il reçoit son billet de logement pour un moulin à vent à l'écart, dit "le moulin du Diable". Il s'y rend et ne trouve que la meunière. Il porte la main à son képi, car on sait qu'il faut toujours être poli avec les femmes, retire sa pipe de sa bouche, et lui présente son papier. Eh bien, malgré toutes ses politesses, la meunière lui fait la grimace et le reçoit comme un chien dans un jeu de quilles.

— Ah ! mon doux Jésus ! gémit-elle, encore un de ces malpropres va-nu-pieds de l'armée des Vosges à héberger cette nuit !

— Sans vous commander, ma brave dame, répond Belle Humeur, en remettant son képi sur sa tête et sa pipe à la bouche, pour être malpropre, vous vous trompez.



Vous m'appellez va-nu-pieds, ajoute-t-il en montrant sa jambe nerveuse que dessine sa guêtre, il me semble que mes souliers ne sont pas percés.

— C'est bon, c'est bon, grommelle la meunière, on sait ce qu'on sait. Tenez, fait telle en lui montrant une échelle, montez là-haut, il y a de la paille, c'est là que vous passerez la nuit.

« Belle Humeur hausse les épaules et ne manifeste sa contrariété que par un coup de pipe plus accentué et se prépare à monter.

— Hé l'homme ! crie la meunière, laissez votre pipe ici, vous n'auriez qu'à mettre le feu comme ça, sans faire semblant.

« Le sergent la regarde de travers, mais il se contient.

— Tenez, lui dit-il, prenez ma pipe, et tâchez de ne pas me la casser, au moins.

« Puis il monte au grenier, et s'étendant sur la paille, il se couche et s'endort, car il est las. La meunière monte derrière lui et l'enferme à double tour.

« Il dort deux heures, peut-être bien trois, quand un murmure de voix le réveille.

C'est un peu l'habitude du soldat en campagne de ne dormir qu'à moitié, tout en gardant l'esprit dispos.

« Belle Humeur se réveille tout de suite, et, voyant un filet de lumière qui filtre par les fentes du plancher, il se met à plat ventre, appliquant son œil à un trou et l'oreille à un autre. Or, je vous demande qu'est-ce qu'il voit ? Il voit le notaire de l'endroit – un tabellion comme on l'appelle – en costume tout noir, qui est assis au coin du feu, faisant l'aimable avec la meunière qui achève de servir un bon souper. Le feu flambe, un gros poulet est sur la table, flanqué de bouteilles de vin et de toutes sortes de bonnes choses qui font venir l'eau à la bouche du sergent qui a soupé avec du pain de munition et un oignon cru.

« Ce gremlin de notaire fume un cigare dont l'odeur fait regretter à Belle Humeur sa bouffarde confisquée par la meunière. Celle-ci, accorte et jolie, trotte menu, apprêtant la table, et le notaire, guilleret, lui débitant des fadaises quand elle passe et repasse autour de lui, pendant tous ces apprêts.



« Le souper étant enfin servi, le tabellion se lève et tire une grosse bourse de sa poche.

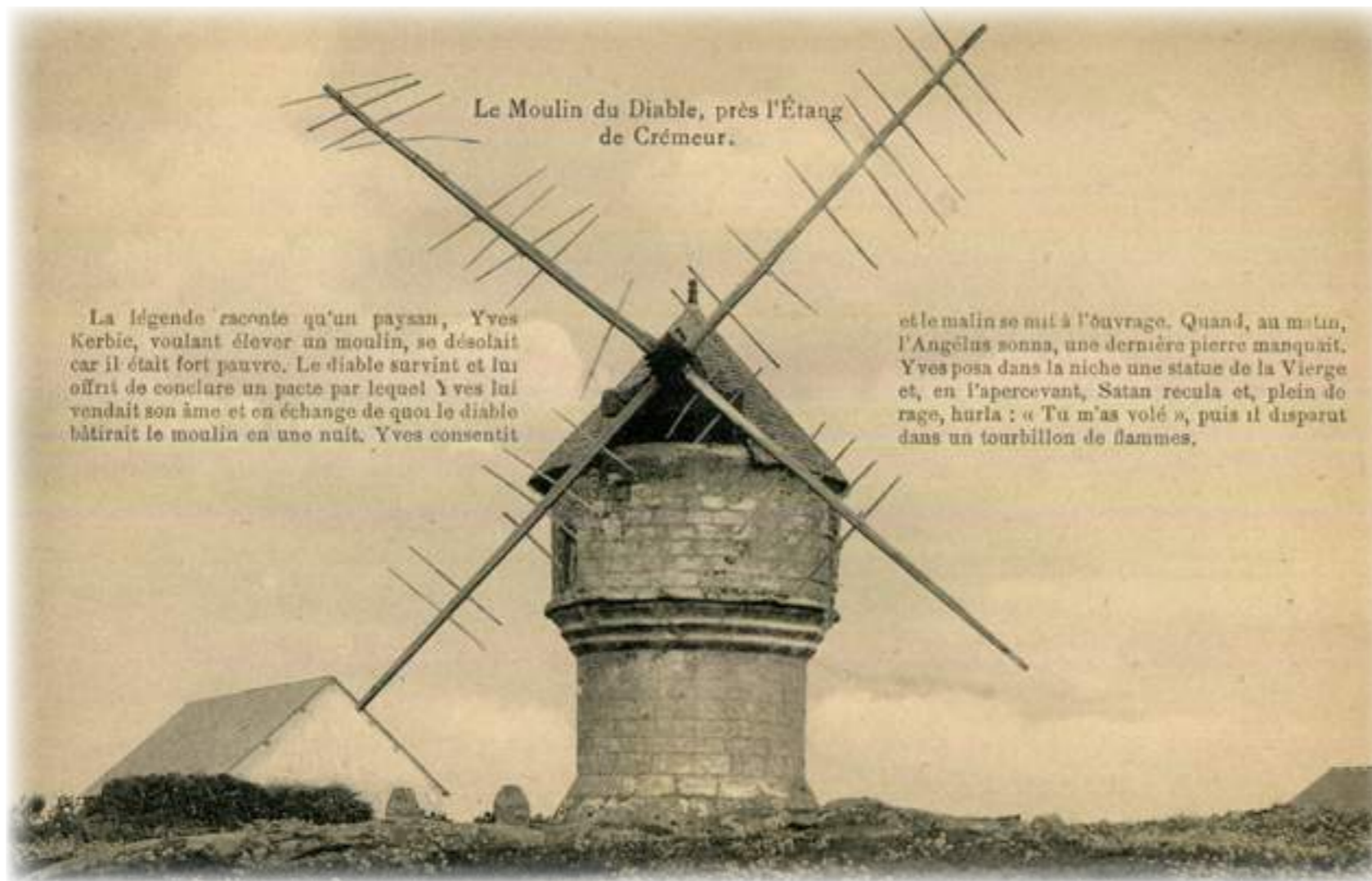
— Dame Louison, déclare-t-il, je n'ai qu'une parole, ce qui est dit est dit. Puis, sur le ton de la confiance : Pour en revenir à ce gros porc de Bourniquet, il ne devait pas avoir la conscience très nette car il est accouru en blouse et en sabots dès que je l'eus fait mander par mon saute-ruisseau. Il a soulevé poliment son vieux chapeau pour me saluer et s'est mis à faire sa sucrée, mais dès que je suis passé à l'essentiel, sa grosse trogne rougeaude de campagnard s'est mise à pâlir comme celle d'un valétudinaire. "Je tiens de source sure", ai-je dit d'un ton mi-figue mi-raisin, "certaines informations précises – comprenons nous, je ne veux parler ni de ragots ni de commérages – sur les relations exactes que vous entretenez avec



vosre jeune servante. Si jamais votre femme venait à le savoir..." Et dès que j'ai prononcé votre nom, Dame Louison, il m'a été plus simple de lui soutirer son or que de traire une vache. Pensez donc ! Des renseignements de première main, communiqués par la meunière du moulin du Diable, fameuse à dix lieux à la ronde pour sa langue bien pendue ! Le gros campagnard, suant à grosses gouttes m'a aussitôt supplié de vous clouer le bec à l'amiable.

Parfait, topez là ! Ne restait plus qu'à fixer la somme, celle dont nous avons déjà convenu vous et moi, ma chère. Et je vous avoue que j'ai pris la liberté de me montrer même un peu plus gourmand que prévu. Tenez, voici votre part".

« Et il lui jette la bourse remplie d'écus dans son tablier. La meunière fait la révérence et s'empresse de la cacher sous une pierre du foyer.



**La légende raconte qu'un paysan, Yvon, voulant élever un moulin, se désolait car il était fort pauvre. Le diable survint et lui offrit de conclure un pacte par lequel celui-ci lui vendait son âme. En échange de quoi, Satan bâtirait le moulin en une nuit. Le paysan consentit et le malin se mit à l'ouvrage. Quand, au matin, l'angelus sonna, une dernière pierre manquait. Yvon posa dans la niche une statue de la Vierge et, en l'apercevant, le diable recula et, plein de rage, hurla : "Tu m'as volé !". Puis il disparut dans un tourbillon de flammes.**

**Le moulin du Diable.**



« Belle Humeur espionne toujours. À quoi pense-t-il ? Aux fois où il a été le dernier à apprendre qu'il était cocu, tandis que, maintenant... Il en est là de ses réflexions, quand on frappe violemment à la porte.

— Sainte Vierge Marie ! s'écrie la meunière épouvantée, c'est mon mari le Grand Louis qui rentre de la foire.

« Le notaire a aussi peur qu'elle et court, se heurtant à tous les coins de la pièce, comme un oiseau effarouché.

« Le sergent commence à rire. Le mari frappe toujours, et la meunière fait celle qui traîne la savate pour gagner du temps. Moins embarrassée que le notaire, en un tour de main elle fait disparaître le souper dans une armoire et enferme l'homme noir dans la huche au pain. Cela fait, elle va, de l'air grognon d'une femme que l'on dérange alors qu'elle s'échine à la tâche, ouvrir à son mari.

« Le meunier entre. C'est un gaillard qui en mangerait trois comme le tabellion. Belle Humeur se sent tout de suite bien disposé pour lui.



— Hé bien, not'femme, dit le meunier en entrant, quoi de nouveau aujourd'hui ?

— Rien, not'homme, sinon qu'on nous a encore envoyé loger chez nous un de ces vagabonds de l'armée des Vosges.

— Quoi ? Un garibaldien, dit le mari, où donc est-il ?

— Là-haut, je l'ai enfermé dans le grenier.

— Comment ? Tu l'as enfermé ? Et pourquoi cela ?

— Dame ! minaude la meunière en baissant les yeux, j'étais seule, et...

« Oh ! se dit Belle Humeur, qui entend tout et pense au notaire dans la huche.

— Enfin, reprend le meunier, maintenant que je suis là, va le chercher, nous boirons une bouteille.



« "Voici le beau temps qui revient", murmure Belle Humeur, en passant sa langue sur ses lèvres.

« La meunière monte lui ouvrir en rechignant. Notre héros feint de se réveiller et descend derrière elle avec autant d'insouciance qu'il est monté. Son premier soin est de reprendre sa pipe qui est sur la cheminée et de l'allumer. Le meunier vient à lui et lui donne une solide poignée de main.

— Allons, not'femme, du vin et du bon, dit l'homme.

« La meunière leur pose sur la table une bouteille et deux verres, et va s'asseoir dans un coin sans dire un mot. Les deux hommes trinquent.

— À propos, dit le mari, avez-vous faim, sergent ?

— Ma foi..., répond Belle Humeur.

— Il n'y a que du pain et du fromage, dit la meunière d'un ton bourru.

— Ouais ! se dit Belle Humeur, qui pense au fin souper caché dans l'armoire.

— À la guerre comme à la guerre, dit Grand Louis en choquant son verre contre celui de son hôte. Au fait, en campagne, vous n'avez pas toujours eu vos aises.

— Pardonnez-moi, reprend le sergent, j'ai toujours eu ce qu'il me fallait, grâce à mon sabre.

— Oh ! oui, je comprends, vous preniez de force ce qu'on ne vous donnait pas.

— Nenni, mon brave, répond Belle Humeur d'un air grave. Je n'ai jamais été un pillard. Mais j'ai eu la chance, dans un vieux château, de trouver un sabre enchanté qui me procure tout ce dont j'ai besoin.

— Farceur, va, dit en riant le meunier.

— Aha ! vous êtes incrédule, fait le sergent. Et, tirant lentement son sabre, il fait deux ou trois moulinets, le salut militaire, et tombe en garde devant l'armoire où est enfermé le souper.

— Par la vertu magique de mon sabre enchanté, crie-t-il d'une voix de commandement, je veux trouver, dans cette armoire, un souper complet.

« Le meunier, tout en riant de plus belle et se prêtant à la plaisanterie, ouvre lui-même l'armoire. Il recule stupéfait en voyant tous les plats promis par Belle Humeur, qui avait eu soin de faire le recensement du souper du notaire. Le brave homme s'assoit stupéfait à côté de son hôte auquel il n'ose parler qu'avec respect. Ce dernier, généreux et galant comme tout soldat français, prend par la main la meunière, plus morte que vive, et la force à s'asseoir près de lui.

« Tous les trois se mettent à table, les deux hommes avec un robuste appétit, la meunière consternée, mangeant du bout des dents, et le notaire, dans la huche, crevant de peur et de dépit.

« Le vin est bon, il délie les langues, et le meunier raconte ses ennuis à son commensal comme s'ils se fussent connus depuis dix ans. Il est fort inquiet parce qu'il a prochainement une grosse somme à payer et n'a pas le premier sou.

— Qu'à cela ne tienne, dit le brave sergent, mon sabre va vous tirer d'affaire.



Il recommence sa pantomime et, abaissant la pointe de sa lame sur la dalle du foyer :

— Par la vertu magique de mon sabre enchanté, je veux trouver ici, dans une bourse, la somme dont Grand Louis a besoin.

« Faisant sauter avec sa lame la dalle mobile, il découvre, aux yeux ravis du meunier, la bourse du notaire ou plutôt de la meunière qui pleure de dépit. Dans l'excès de la reconnaissance, le meunier se jette aux pieds de Belle Humeur en le prenant pour un prince déguisé.

— Non, dit-il, vous n'êtes pas un sorcier, vous êtes un digne seigneur qui a pris ce moyen de venir à mon aide.

— Morbleu, s'écrie Belle Humeur, feignant d'être en colère, puisque tu mets mon pouvoir en doute, je vais te faire voir le diable, et prends garde qu'il ne t'emporte.

« Il dit, et ouvrant la fenêtre, il étend de nouveau son sabre magique en criant :

— Au nom de la vertu de ma bonne lame, je t'ordonne, Satan, de sortir de la

huche et de sauter dehors, si tu ne veux pas que je te pourfende.

« Le notaire, fort mal à l'aise depuis longtemps, saisit avec empressement l'occasion de s'échapper, et traverse la pièce comme une flèche, sautant par l'issue que Belle Humeur lui a laissée avec intention.

« Le meunier, tremblant de tous ses membres, s'avance, le bonnet à la main.

— Monseigneur, dit-il au sergent, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Une seule chose, répond Belle Humeur : être bon pour les soldats qui logeront chez vous.

« Puis il se verse un dernier verre de vin, allume sa pipe, recharge son havresac sur ses épaules, et se remet en route, car le jour commence à poindre.



Franc-tireur garibaldien.



## LE GAROU ET L'OUUPYR

Une autre historiette, effrayante cette fois ? proposa Émile Bernard à ses proches assis autour de lui devant la cheminée. Et sans attendre de réponse, il quitta son siège, tisonna le feu et commença en se rasseyant :

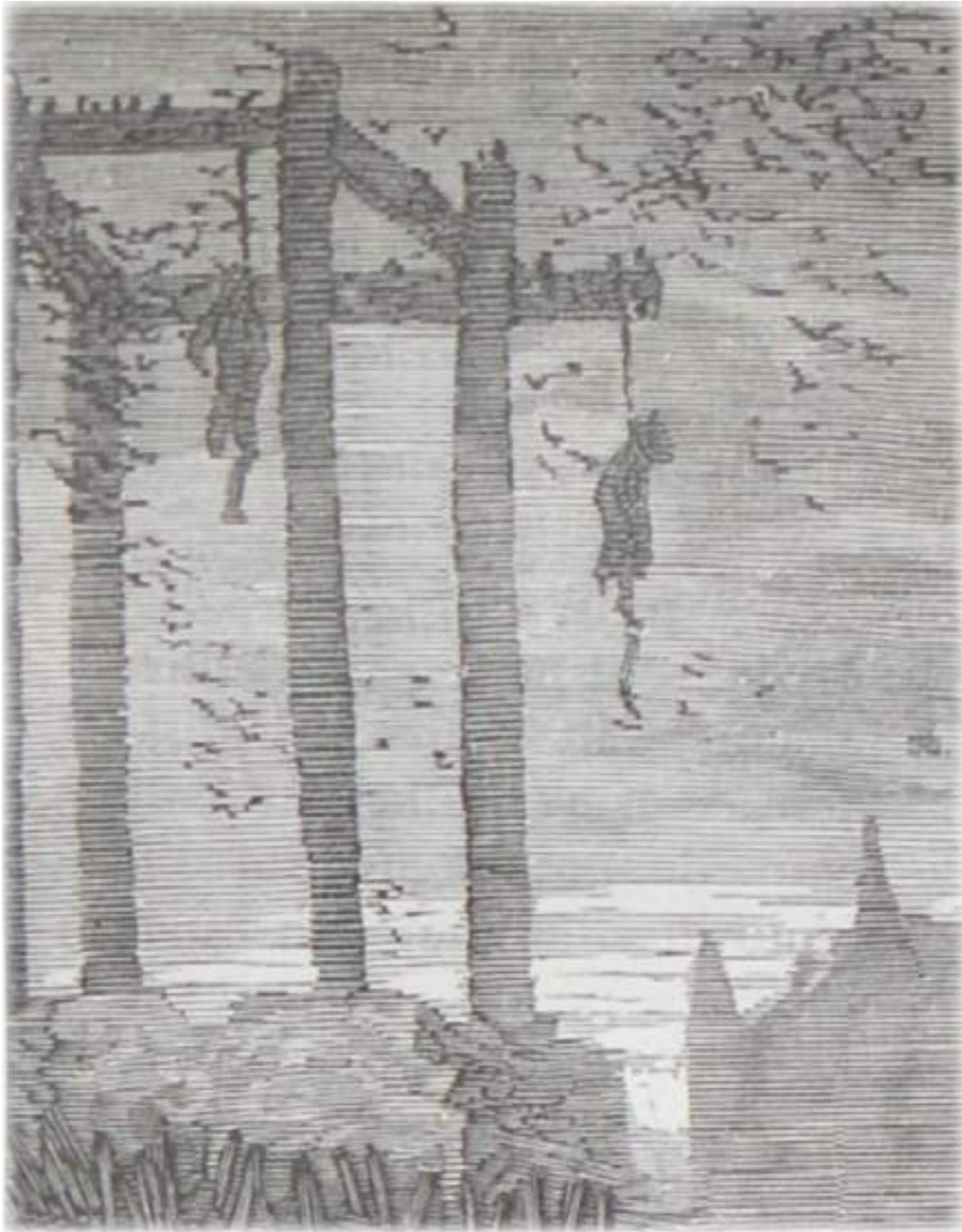
— Pour passer le temps, le franc-tireur hongrois qui montait la garde avec moi, cette nuit là, me dit avec son accent rocailleux :

« Sont-ils morts et bien morts, je te le demande, ceux qui ont été bercés par le vent durant cinq nuits et cinq jours, accrochés à une potence ? Mon grand-père, tourneur d'orgue de Barbarie, errait sans cesse à la poursuite du pain qui jamais n'assouvissait sa faim de loup. En allant par les chemins avec son singe, son lourd instrument de musique en bandoulière, il passa près d'un gibet où se balançaient deux pendus : un grand et un petit. Il les dépouilla et poursuivit sa route. Quelques jours plus tard, faisant chemin inverse, il retrouva les deux suppliciés, entièrement nus, entourés d'une nuée de corbeaux. Il campa dans une grotte, entre la potence et le fleuve.



**Le franc-tireur hongrois.**





« À minuit, il fût réveillé par les rapaces qui poussaient des croassements sinistres. L'astre de la nuit n'était pas au ciel, mais il y avait une autre lumière, plus ardente que le plus étincelant clair de lune. D'où venait-elle ? À cette lueur vive, il aperçut le grand nuage des corbeaux qui fuyaient. Il vit aussi l'échafaud avec ses deux cadavres qui se balançaient mollement, découpés en silhouettes par l'étrange clarté. Tout près de lui, deux chevaux blancs s'avancèrent, sans bride ni selle et la crinière au vent. Ils glissaient comme des dards d'arbalète, mais mon grand-père n'entendait point le bruit de leurs sabots. Ils s'arrêtèrent tous deux sous le gibet, le premier sous le grand pendu, le second sous le petit. Il vit les quatre jambes des suppliciés remuer, puis s'écarter l'une de l'autre. Un éclair déchira les froides nuées de l'hiver, comme si c'eût été l'orage d'un ciel de printemps. Les deux cordes du gibet se rompèrent à la fois et les deux corps tombèrent en même temps, jambe de ci, jambe de là, sur les deux chevaux qui partirent au galop dans un coup de tonnerre.

« Au premier bourg venu, mon grand-père s'enquit du nom des deux suppliciés : les frères Arkann, lui fut-il répondu. Or, il y avait dans la clairière d'une forêt proche deux tombes que chacun pouvait voir : une grande et une petite, chacune recouverte d'une dalle noire, l'une d'elles portant une inscription à moitié effacée. Sur la grande, il déchiffra : Eric Arkann, le garou, sur la petite : Johan Arkann... yr. Le mot n'était pas entier. Était-ce oupyr ?



Probablement, mais nul ne le savait avec certitude.

« Les charbonniers qui gâtaient aux lisières des bois lui apprirent que c'était les tombes de deux sorciers qui étaient venus, avec à leur tête Vlad Dracul, au secours du pays pour défendre les chrétiens contre les barbares, il y avait bien de cela quatre cents ans. Ils affirmaient en se signant que, depuis lors, il y avait sous ces deux pierres deux non-morts, l'un mangeur de chair humaine et l'autre buveur de sang.

« Chose certaine, bien des fois depuis cette époque, on avait ouvert les deux tombes, la terreur et l'horreur de la contrée. Tantôt on avait trouvé deux corps, un grand et un petit, qui gardaient tous les signes d'un trépas récent : les yeux ouverts et brillants, du sang liquide dans les veines, la langue humide, les lèvres rouges. Tantôt les sépulcres ouverts n'avaient montré que le vide : deux cavités ténébreuses d'où s'exhalaienent des miasmes mortels. Il était

certain aussi qu'on avait essayé de détruire ces tombeaux : les dalles avaient été brisées, les moellons dispersés, le terrain nivelé, et toujours, les deux grands rectangles de pierre noire reparaissaient, intacts, avec leurs inscriptions funèbres. Il était enfin de notoriété publique que jadis, les frères Arkann avaient été pendus l'un et l'autre douze fois en Hongrie et sept fois empalés sur le territoire turc.

« Mais les choses surnaturelles frappent peu, à moins qu'elles ne datent d'hier, C'est donc l'histoire de mon grand-père que je vais continuer à te raconter. Après avoir erré six mois dans la campagne, de village en village avec son orgue, et parcouru ainsi une bonne partie de la Serbie, mon grand-père revint à Belgrade et campa encore une fois sur les bords du Danube. Ne pouvant trouver le sommeil, il aperçut au milieu de la nuit deux lumières qui descendaient lentement le fleuve en rasant la rive. Il s'approcha : c'étaient deux sacs de cuir, un petit et un grand, qui suivaient le courant,



portant chacun une lampe et un écriteau : Eric Arkann pour le grand, Johan Arkann pour le petit.

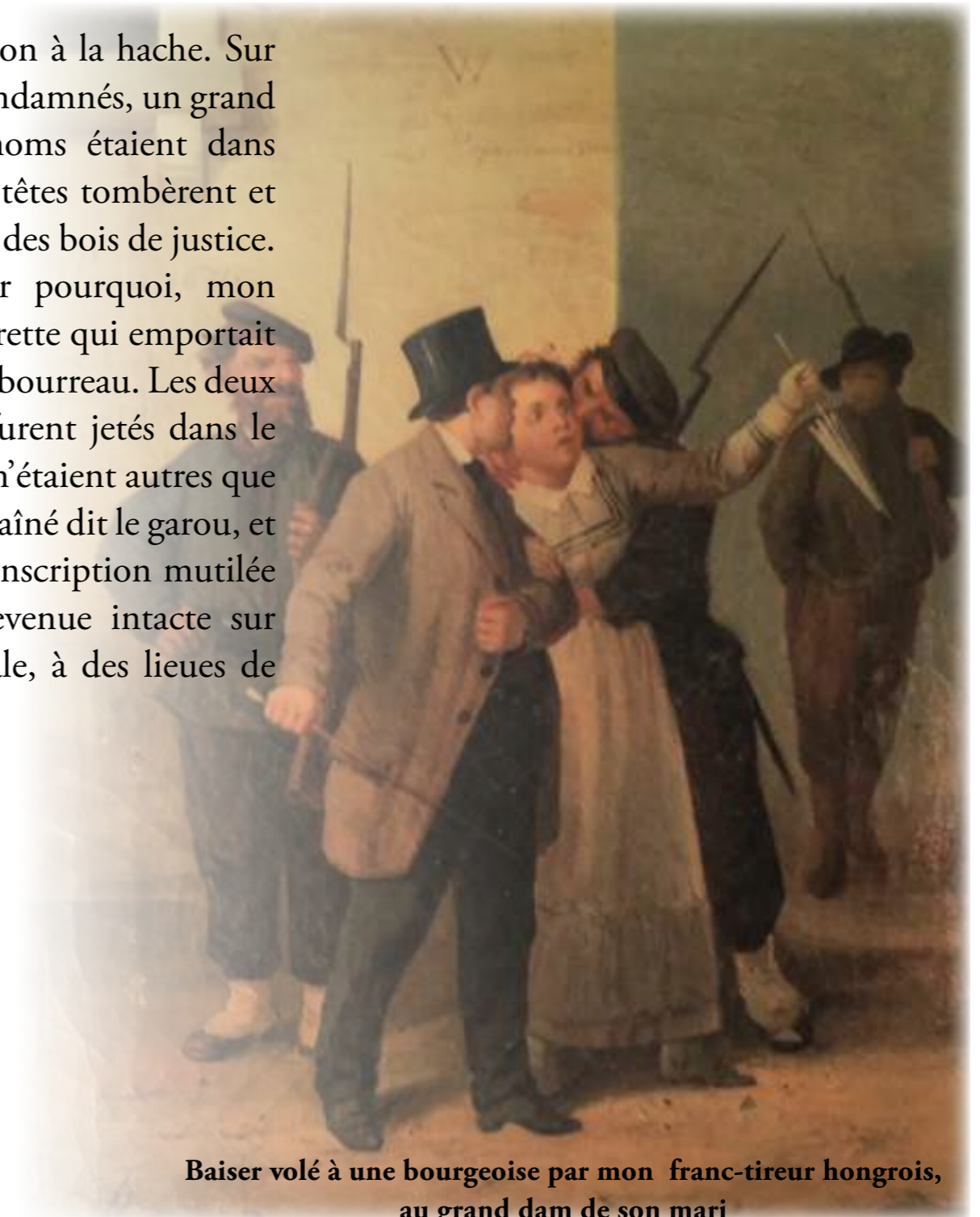


« Ces deux cadavres flottaient parce qu'on avait décimé sauvagement la famille du trésorier de Belgrade et que sa fille avait été trouvée morte dans son lit, blanche comme une statue d'albâtre. Mon grand-père n'apprit le massacre et le meurtre que plus tard. Mais comme il avait à présent les yeux grands ouverts, il vit une longue barque noire qui courait toute seule au fil de l'eau. Il n'y avait personne pour la manœuvrer. Elle atteignit les deux lumières qui moururent, et, l'instant d'après, la barque noire remontait le courant, plus rapide qu'un oiseau, et manœuvrée par deux hommes, un grand et un petit.

« Il arriva le surlendemain aux portes de la ville de Grocka. C'était le matin et il planta sa tente sous les remparts de la ville, entre le cimetière et le noir fossé baigné par un torrent où l'on jetait pêle-mêle les animaux morts et les suppliciés. Il pensa qu'il y avait une fête dans la ville, car une nombreuse affluence de paysans se pressait aux portes. On lui permit d'entrer.

La fête était une exécution à la hache. Sur l'échafaud, il vit deux condamnés, un grand et un petit. Et leurs noms étaient dans toutes les bouches ! Les têtes tombèrent et roulèrent sur le plancher des bois de justice.

« Sans trop savoir pourquoi, mon grand-père suivit la charrette qui emportait la besogne accomplie du bourreau. Les deux têtes et les deux corps furent jetés dans le Danube, devant lui. Ce n'étaient autres que ceux des frères Arkann, l'aîné dit le garou, et le cadet l'oupyr, selon l'inscription mutilée qui était, paraît-il, redevenue intacte sur la seconde pierre tombale, à des lieues de distance.



**Baiser volé à une bourgeoise par mon franc-tireur hongrois, au grand dam de son mari**



# LA NUIT DU PÈRE LACHAISE





Les semaines, les mois passent. Viennent le Siège puis la Commune. Toujours pas de nouvelles de Charles. Début mai 1871, n'y tenant plus, François Dôle décide de se rendre à Paris dans l'espoir de l'y trouver.

« C'est pire, je sais et le répète, que de chercher une aiguille dans une meule



de foin. Mais qu'importe, je m'obstine, je m'entête, je m'acharne, du matin au soir, de caserne en caserne, d'estaminet en estaminet, et même de club révolutionnaire en club révolutionnaire. Je les visite tous et toutes, surtout dans le nord et l'est de Paris, car je me doute bien que mon fils n'est pas du genre à fréquenter les beaux quartiers liés secrètement à Thiers et à sa bande de capitulards.

Je précise que je n'ai eu aucun mal à franchir une des barrières de la ville insurgée. Il m'a suffi de ramasser l'habillement et l'équipement d'un franc-fileur abandonné au pied des fortifications, du sommet desquelles pendait encore une de ces solides cordes propices à l'évasion. Pour échapper au service actif comme tant d'autres de son espèce, le réfractaire n'avait rien trouvé de mieux que de jeter pêle-mêle aux orties son uniforme et prendre la poudre d'escampette.

**Évasion nocturne de gens fuyant les levées de la Commune.**



**François Dôle en garde sédentaire.**

Rien ne manquait à sa panoplie martiale : képi, vareuse, écharpe, pantalon, ceinturon, bottes, sans compter un chassepot avec cartouchière et baïonnette.



À l'abri d'un buisson, j'ai passé ces vêtements qui, par chance, me seyaient assez bien. Je n'ai plus eu ensuite qu'à me mêler aux sentinelles d'un poste de gardes nationaux qui se chauffaient autour d'un feu et sentaient le vin comme un tonneau mis en perce.

J'ai fait de mon nouvel habit ma tunique de Thésée, me gardant bien de ne la quitter sous aucun prétexte. Quoi de plus banal en effet, je vous le demande, que la silhouette altière d'un garde sédentaire, seul ou en compagnie, arpentant un Paris qui en compte des milliers, le plus souvent braillards et indisciplinés.

Un espoir — fugace, hélas ! — m'a animé l'autre soir en entrant dans un estaminet niché dans un redan des fortifications. Ce modeste établissement en planches était tenu par des réfugiés du Haut-Rhin qui rechignaient à servir à boire aux Prussiens qui menaient grand



Poste de gardes nationaux aux fortifications.

train en faisant état de leur neutralité pour occuper les tables. Ces braves cabaretiers avaient embauché un jeune garçon qui baragouinait un peu d'alsacien et dont la description correspondait parfaitement à celle de Charles. Mais les fritz, abouchés avec les ruffians de Versailles, s'étaient chargés de le refouler *intra-muros* à coups

de bottes, le confondant sans doute avec un espion dépêché par le comité central pour épier leurs conversations. Aucune chance de ce côté-là

Le lendemain, chou blanc pareillement. Un hercule de foire et une femme à barbe cracheuse de feu qui battaient ensemble le



pavé des boulevards, ont vaguement évoqué la présence d'un jeune tambourier abouché avec une jeune danseuse de corde, mais qui, depuis que des chenapans lui avaient volé sa caisse roulante, jouait des rigodons avec une paire de baguettes sur le goulot d'une bouteille pendue à son cou — chose qui amusait beaucoup la galerie et pour lequel Charles n'avait pas son pareil. Ce détail demeurait d'autant plus ancré dans ma mémoire que c'était d'un vieux briscard de la garde qui vivotait en face de chez nous, à Dôle, que mon garçon tenait cette fantaisie napoléonienne dont les bivouacs faisaient jadis leur délice et dont plus personne à présent ne connaissait la technique délicate. Même, en supposant que ce soit bien de Charles dont ils causaient, ni l'un ni l'autre de ces saltimbanques n'avaient pris la moindre peine pour me le décrire ou simplement m'apprendre par où il s'en était allé. Je suppose que mon garçon leur avait fait de la concurrence avec ses fantaisies rythmiques. J'en vins même à croire que l'hercule, à l'idée de perdre ne serait-ce

qu'un liard de sa maigre recette à cause de ce virtuose en herbe, avait fini par le faire déguerpir après quelques horions et chassé à jamais de son territoire.

Aujourd'hui, 16 mai 1871, aux alentours de cinq heures de l'après-midi, la démolition



de la colonne Vendôme, prévue depuis plusieurs semaines, doit se dérouler sous les acclamations des bataillons de la Garde nationale et d'une foule de Parisiens réunis pour l'occasion. On prétend unanimement que cet édifice consacré à la gloire impériale, ce symbole du militarisme et de la barbarie, forgé dans les canons pris aux armées russe et autrichienne par Napoléon I<sup>er</sup>, n'a plus sa place dans cette époque insurrectionnelle. Là encore, l'espace d'une seconde, j'ai cru apercevoir mon fils au bras d'une cantinière. Je me suis précipité à leur rencontre, vous pensez bien. Hélas ! Grande déconvenue. Ce n'était pas de Charles dont il s'agissait mais d'un garçon à peu près de son âge, de sa taille et de sa corpulence avec lequel il partageait, certes, plus qu'une vague ressemblance.

L'esprit est surexcité, et je viens d'être témoin d'une scène horrifiante : un vieillard qui semblait roder trop près de la colonne a été reconnu pour un ancien sergent de ville. Aussitôt la foule s'est jetée sur lui, disant :



« *À bas le mouchard* ». On l'a vu traîné par les cheveux dont des poignées blanches restaient dans la main de ses agresseurs. À grand peine, enfin, on a pu le soustraire à demi-mort à la fureur du peuple.

De même, un rien plus tard, adossé au portail du monument, un gaillard qui semble griffonner des calculs sur la page de son calepin est soudain désigné à la foule comme un inspecteur en civil. Il s'agit en fait d'un sous-brigadier chevronné du service de Sûreté, envoyé par Versailles pour comptabiliser le nombre de personnes venues assister à la chute de la colonne. Des groupes se forment, vont à lui et commencent à le frapper sous les cris de « C'est un mouchard ! Mort au mouchard ! » La journée est à son mitan, le temps est splendide, l'atmosphère surchauffée, pas tant par l'alcool que par les privations du siège et la ferveur de la célébration. Sous les hourras de témoins exaspérés, des forcenés se jettent sur l'employé et le maltraitent de la manière la plus cruelle. Son chef de

division évoquera une véritable séance de torture. Il est difficile de savoir ce qui s'est exactement passé. Pris dans une foule massive, vingt mille personnes selon un chiffre sans doute exagéré par la police municipale, le malheureux a été en tout cas frappé plus d'une heure de suite dans une grande confusion. Encore vivant, il a ensuite été traîné jusqu'à la Seine, aux cris de « À l'eau, à l'eau ». L'exhortation, à destination des sergents de ville, est courante en ces temps troublés, mais elle est cette fois-ci mise en œuvre. L'homme est donc garrotté puis, bras et jambes liés, jeté dans le fleuve depuis le quai des Tuileries. Le corps ne coulant pas immédiatement, les manifestants s'acharnent avec des pierres pour l'empêcher de remonter à la surface. Mort de noyade et de lapidation, le sous-brigadier disparaît entre deux eaux. Que va-t-on penser de la Commune si ses chefs ne répriment pas promptement de tels excès ?

Toutefois, à la décharge de cette horde d'ignobles énergumènes dont je condamne,

nul besoin de le dire, les pratiques barbares, je dois vous faire part d'une affaire particulièrement délicate : en ouvrant tout grand le portail du monument, les ouvriers prêts à la tâche découvrent d'énormes caisses de bâtons de dynamite réparties dans la vaste chambre métallique qui constitue son piédestal. Leurs mèches sont toutes solidement reliées entre elles afin d'obtenir une seule tresse de chanvre soufré de cinq à six pieds de long. Ne reste qu'à bouter sournoisement le feu à son extrémité pour tout faire exploser à plusieurs centaines de mètres à la ronde. Quelle boucherie, on l'imagine, si les choses s'étaient déroulées de cette façon !

Mise au courant quelques heures plus tard, la presse du soir manifestera un profond écoëurement, ainsi qu'un sentiment d'incompréhension et d'effroi. Les journaux les plus à gauche suggéreront une provocation de l'agent sans pouvoir réprimer un mouvement d'horreur. La presse plus modérée tentera, pour sa part,





d'attribuer l'agression à quelque dangereux déraillé, identifié selon les besoins de chacun. Avant tout, l'acte n'est pas dénué de significations : retranchés à Versailles, les coupables recourent sans doute, par ce massacre d'un de leurs agents sur l'autel de la Commune, à un dernier mode, désespéré, d'expression politique. Le geste est cependant inaudible sur l'instant. Il indique surtout une haine de plus en plus nette entre la population parisienne et les cadres politiques de monsieur Thiers. L'échec encore frais de la récupération par l'armée des canons de la Garde nationale à Montmartre, puis la contre-offensive parisienne qui s'organise dans la confusion, sont la conclusion d'un processus déjà installé. Face au mouvement populaire, l'Assemblée a précipité son départ et quitté Paris, entraînant avec elle les troupes fidèles et l'ancienne administration de la capitale.

On se souvient qu'à partir du 18 mars, le Comité central de la Garde nationale a pris l'Hôtel de Ville. Le 26, la Commune

a été proclamée. Notons que malgré leurs divergences, l'Internationale, les Comités de vigilance, le Comité central ou les membres du pouvoir sont d'accord sur deux points : l'ancienne police doit être supprimée (préfecture de Police, gendarmes, sergents de ville) et la sécurité urbaine doit être confiée aux citoyens en armes au sein de la Garde nationale, tel le gaillard qu'on aperçoit ici.

Le 28 mars, les gardiens de la paix, les gardes de Paris et les gendarmes sont officiellement déclarés hors-la-loi. Dans ce cadre, les choses se simplifient et la détestation qui couvait peut s'épanouir. Les propos d'un gardien dans une plainte certes partielle, adressée après coup au procureur de la République, rendent bien compte du changement qui se joue :

*C'est dans ces conditions qu'arrivât la révolution du 18 mars. Alors toutes ces secrètes haines des malhonnêtes gens contre les sergents de ville se déchaînèrent avec la plus extrême*





*violence. Abandonnés au milieu d'une population hostile à tout ce qui de près ou de loin avait été une représentation du droit, n'avait-on pas à craindre toutes ces haines secrètes qui éclataient au grand jour ?*

Pour le populaire, la figure du sergent de ville rejoint la liste d'ennemis dûment identifiés qui comprend le prêtre, le propriétaire, le gendarme et le député. Les policiers en tenue symbolisent toujours les sergents de ville du Second Empire, auxquels sont associées les images de violence et d'oppression véhiculées par les républicains de la fin des années 1860. Mais ils évoquent aussi les Versaillais, c'est-à-dire de faux républicains opposés à la Patrie, à Paris, et qui représentent la menace immédiate. Suivant le fonctionnement propre aux stéréotypes, ces agents sont enfin associés aux Prussiens, adversaires par excellence, qui viennent d'humilier l'honneur patriotique. Des détails parfois malheureux paraissent avoir facilité ces collusions. Ainsi, en octobre 1870, sur le

front, lorsque l'armée refusait de donner des uniformes aux agents, une compagnie des gardiens de la paix a récupéré des uniformes prussiens dans un fourgon pour se protéger du froid. Leur allure a provoqué de nombreuses méprises dont la presse s'est bien sûr fait l'écho. De tels incidents ont pu donner encore plus de corps à l'amalgame des clichés. Il ne faut pas oublier non plus que pendant dix-sept ans, ces agents ont fait les cent pas, jour après jour, dans les rues de la capitale. Le souvenir de cette présence quotidienne de l'ordre avive sans doute la défiance. Le policier en tenue est bien un opposant à part entière, un symbole de tout ce que la Commune rejette : Bismarck, Thiers, Napoléon III, l'ordre ancien. Toutes les personnes restées à Paris ne partagent sans doute pas cette haine. Elle anime certainement les hommes au pouvoir, nombre de sympathisants révolutionnaires, ainsi que des habitants excédés. Une part importante de la population a fui mais ceux qui sont restés sont souvent les plus pauvres et de là plus revanchards à l'encontre de

l'ancienne police. Pour le reste, une partie notable des habitants a également pu se montrer indifférente.

Mais revenons à la colonne et à son mortel contenu. Un fardier tiré par six percherons fend la foule et s'immobilise devant les portes de la colonne. Puis, convenablement bâchées, les caisses de dynamite sont transférées à l'intérieur du lourd véhicule, escamotées au nez et à la barbe du public qui n'y a vu que du bleu. Elles sont en passe de finir à la Grande Roquette.

L'heure est arrivée où l'une des fautes les plus inutiles de la Commune va être commise. On va démolir la colonne Vendôme. Cet acte absurde est un de ceux qui exciteront le courroux le plus vif. Il exaspérera l'armée, il stupéfiera la France, étonnée de voir un symbole de victoire détruit devant notre ennemi vainqueur. Sans doute, ce haut mirliton doré n'est-il rien d'autre que le témoin insolent de la



tyrannie, du despotisme, de la guerre et de la conquête. Mais ne semble-t-il pas, pour notre France abaissée, être devenu aussi le monument de notre vigueur évanouie, des victoires du conscrit héroïque, du sang-grade, du grenadier d'autrefois ? Il est la consolation du vaincu, la revanche du battu. Ce monument élevé à un empereur est aussi élevé à un peuple. De son sang, ce peuple-soldat l'a achetée et conquise.

C'est un artiste, Gustave Courbet, que l'opinion publique accuse surtout de cet attentat à la mémoire. Il s'éveille, un matin de septembre, avec l'idée que la colonne le gêne et il commence une campagne contre ces rondelles de pierres recouvertes de bronze. Il va jusqu'à proposer à l'Allemagne un projet aberrant.

*Tenez, dit-il dans une lettre à Bismarck, laissez-nous vos canons Krupp, nous les fondrons avec les nôtres pour construire un monument colossal que nous érigerons ensemble sur la place Vendôme. Il sera la*

*colonne des peuples, la colonne de l'Allemagne et de la France à jamais fédérées.*

Quelle époque troublée que la nôtre. Le monde, comme dirait Hamlet, y est hors de ses gonds. Dans ces temps de siège, on devient fou. On perd, dans tous les cas, les notions du vrai, du juste et de l'injuste, on se rue vers l'utopie et le mensonge, comme, en d'autres temps, selon l'expression de Tacite, on se rue à la servitude. Et l'on arrive à dire ce mot tonnant, typique, de casuiste révolté, qu'a annoncé M. Courbet : « On n'est insurgé que pendant le premier mois. »

Un système de cordages a été établi autour de la colonne, sciée préalablement à la base, et un lit de fumier a été préparé pour amortir sa chute. À trois heures de l'après-midi, un citoyen monte sur le colosse de bronze et agite un drapeau tricolore, sans doute, dit le mot d'ordre, pour indiquer que la chute de la colonne doit entraîner celle du drapeau. En tout cas, c'est un signal

auquel répond la musique du 190<sup>e</sup> bataillon qui exécute *La Marseillaise* et à laquelle succède *Le Chant du départ*, exécuté par la musique du 172<sup>e</sup> bataillon.

Les canons braqués sur la rue de la Paix sont retirés, et, par mesure de précaution, on a enlevé le milieu de la barricade construite en pavés.

À trois heures et demie, le clairon sonne, les ouvriers descendent de l'échafaudage. On fait éloigner tout le monde, chacun se range autour de la place. Quelques membres de la Commune s'installent sur le balcon du ministère de la Justice.

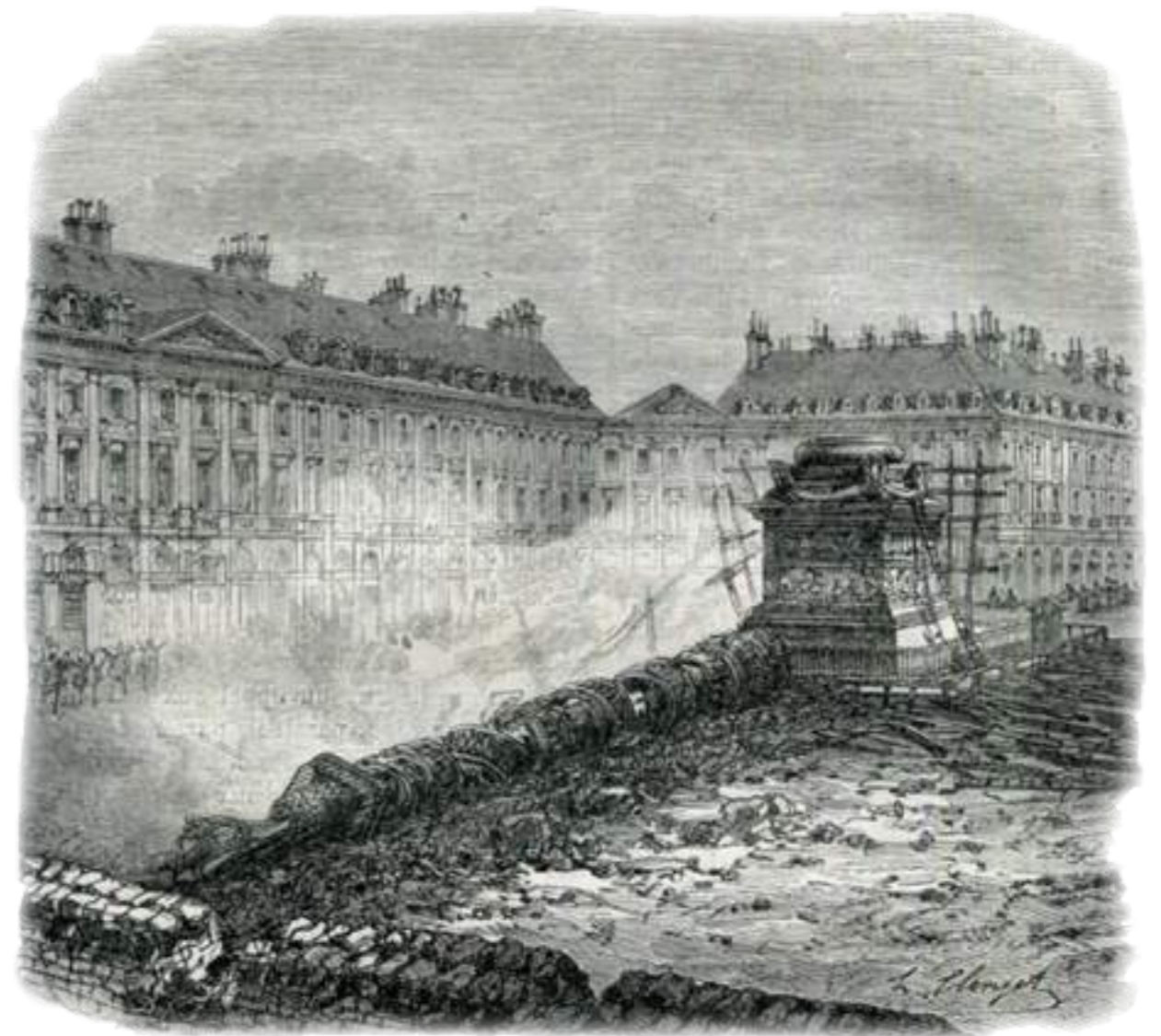
À cinq heures un quart, les cabestans fonctionnent. La tension des câbles s'opère lentement. L'attention est immense. Chacun est haletant. À la demie, un cri, étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue, part de toutes les bouches. La colonne s'ébranle. Un silence d'épouvante se fait dans la foule



anxieuse. Puis, après avoir oscillé un instant sur sa base, cette masse de bronze et de granite tombe sur le lit qui lui a été préparé. Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines. Des nuages de poussière s'élèvent dans les airs.

À l'instant, une immense clameur se dégage de la foule. On crie : « Vive la République ! Vive la Commune. » En même temps, tout le monde se précipite en poussant des hourras.

Les fascines et le fumier ont été chassés de chaque côté à plus de dix mètres. La colonne est toute disloquée. La statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc. En deux minutes, le drapeau rouge est arboré sur le piédestal qui est resté debout. Les corps de musique, au milieu des applaudissements et des cris patriotiques, exécutent *Le régiment de Sambre et Meuse*, et *Le Chant des Girondins*.



**La colonne Vendôme renversée.**



# Le Régiment de Sambre et Meuse

Un membre de la Commune, ceint de l'écharpe rouge à glands d'or, escalade le soubassement de l'édifice abattu et veut commencer un discours. Il est interrompu par la foule qui désire écouter le général Bergeret. Ce dernier est applaudi à tout rompre par ces vingt mille personnes accourues et prises de joie ou frappées de stupeur. Monté sur les débris de la colonne brisée, il prononce alors ces paroles d'une voix forte :

*Citoyens, nous avons vu tomber cette colonne, ainsi que l'homme qui gît maintenant sur les excréments destinés à la recevoir. La République vient aujourd'hui de donner une grande leçon aux peuples et aux rois. La colonne Vendôme a croulé, annonçant par sa chute les destinées inévitables de ceux qui veulent bâtir leur fortune sur le sang et le principe autoritaire. Le peuple est patient, il se résigne à supporter le joug et l'humiliation, mais sa vengeance n'est que plus terrible le jour où elle éclate. Malheur à ceux qui le provoquent et excitent jusqu'au bout son légitime courroux. Jusqu'ici notre colère ne s'est exercée que sur des choses matérielles, mais le jour approche où le tour des traîtres et des royalistes viendra inévitablement si la Commune y est forcée. Rallions-nous donc autour du drapeau de la liberté, aux cris unanimes de : « Vive la France ! Vive la République ! »*



On le voit, tout cela est menaçant, sinistre, plein de tragiques sous-entendus.



COLONNE DE LA PLACE VENDÔME, ABATTUE.



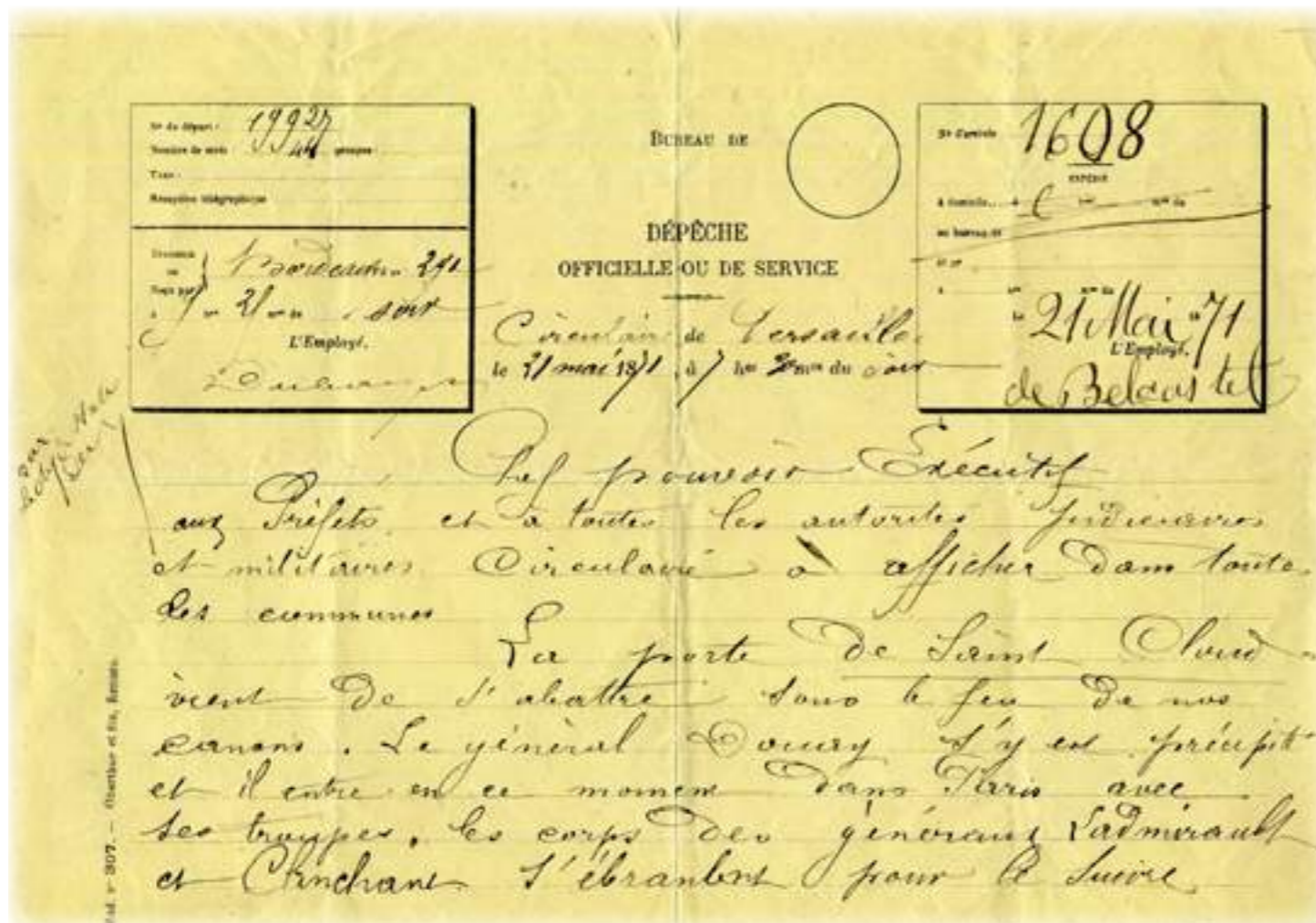
Les jours suivants, le drame s'accélère dans l'insouciance parisienne générale. Le dimanche 21 mai, les habitants de la capitale croient vivre un dimanche de fête populaire, comme les précédents. Plus grandiose même, puisque c'est le grand festival de toutes les musiques de la Garde nationale,

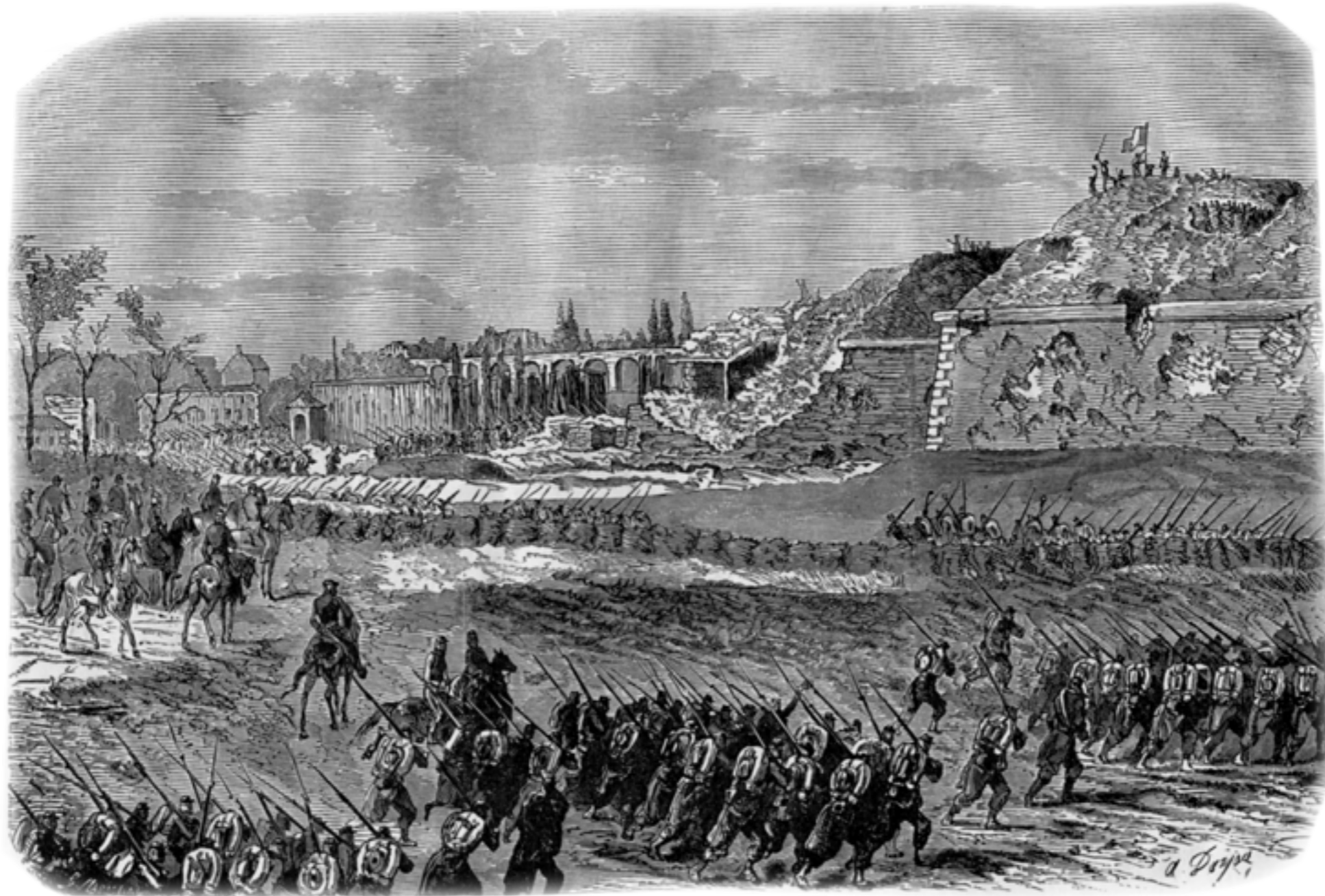
à la Concorde et aux Tuileries. Ce qui, bien entendu, par le rayonnant soleil attire une foule immense, curieuse, flâneuse, tout au plaisir de se réappropriier les quartiers, les jardins publics, les divertissements jusque-là réservés à la haute société impériale ou républicaine. Mais, pour la seconde fois,

Thiers va déclencher son mauvais coup contre le Paris des travailleurs, des insurgés.

À l'inverse de ce que prétend une dépêche diffusée dans toute la France, c'est par trahison que les Versaillais franchissent l'enceinte de Paris : dans l'après-midi de ce dimanche, vers trois heures, un mouchard agite un drapeau blanc sur l'un des bastions de la porte Saint-Cloud, en criant : « Entrez, il n'y a personne ». Et c'est seulement à sept heures qu'un pli, signé par Dombrowski, parvient au Conseil : « L'ennemi est entré dans la ville. Je prends des dispositions pour les repousser. Si vous pouvez m'envoyer des renforts, je répons de tout. ».

Mais il est déjà trop tard.





Entrée des troupes Versaillaises dans Paris.





Faire sauter Montmartre, est maintenant devenu l'idée fixe des communeux. Avant d'accompagner ceux qui s'en vont prendre position tant aux Buttes Saint-Chaumont qu'au cimetière du Père Lachaise avec leurs canons et leurs mitrailleuses, Louise Michel fait jurer autour d'elle qu'il en sera ainsi.

Or, tout à coup, la porte de Saint-Ouen s'ouvre et vomit des Versaillais, c'est la division Montaudon à qui les Prussiens ont laissé libre accès à une partie de la zone neutre dont ils ont la garde. C'est une sorte de large chaussée intérieure qui relie le nord et l'ouest des barrières de la ville. Avec leur aval, les généraux Clinchant et Ladmirault prennent en tenaille les Buttes par les deux flancs. Montmartre, cette hauteur réputée inexpugnable, et dont les Versaillais redoutent tant les batteries, est prestement enlevée par les colonnes montant les rues Lepic, Marcadet et Clignancourt, seulement défendues par quelques groupes de fédérés isolés qui résistent farouchement aux assauts de l'armée régulière.

À neuf heures, les canons se sont tus. Après une lutte acharnée, les Versaillais victorieux fusillent les communeux qui refusent de se rendre. À une heure moins le quart, le drapeau tricolore flotte sur la tour Solferino. On peut alors présumer, mais sans autres preuves, que la barricade de la rue des Rosiers serait celle où ont combattu « La Fédérée de l'impasse du Tertre » et son compagnon.





Son destin tragique est résumé dans le texte figurant au bas de la reproduction d'un tableau de Willette :

C'était une belle fille de Montmartre, très amoureuse de son homme dont les galons d'or d'officier communard lui montaient la tête. Quand il tomba derrière la barricade, elle, affolée de douleur, la rage et la haine au cœur contre ceux qui avaient tué celui qu'elle aimait, revêtit l'uniforme tout sanglant et fit le coup de feu contre les Versaillais, visant surtout les officiers. La résistance devenue impossible, elle ne voulut pas fuir avec les autres et resta seule à tirailler. Enfin, mortellement atteinte d'une balle à la gorge, elle se traîna instinctivement jusqu'à la porte de la petite maison qu'ils habitaient ensemble, impasse du Tertre, et s'abattit expirante sur ce même trottoir où elle avait vécu. Le sang qu'elle vomissait à flot formait une rigole qui se terminait à la bouche de l'égout.



**La fédérée de l'impasse du Tertre.**  
Tableau perdu.

Cet hommage funèbre a les accents émouvants d'une complainte populaire soutenue par les sons mélancoliques de l'orgue de Barbarie. On ignore l'identité de cette héroïne montmartroise, mais on comprend que sa bravoure ait pu inspirer

une telle antienne que certains attribuent à tort à Jean-Baptiste Clément, auteur du *Temps des Cerises*.

Elle m'a aimé pass' que j'avais  
Un bisboco qui lui r'venait  
Et sut la tête une toque verte,  
À Montmertre

Elle fut pris' par les Versailleux  
C'est elle-même qui commanda l'feu,  
L'affaire fut rondement faite  
À Montmertre.

Le drapeau rouge autour du corps  
Lui allait mieux qu'un linceul d'or,  
Elle est tombée la gueule ouverte  
À Montmertre.

Quand elle a perdu ses couleurs,  
Personn' n'y a offert des fleurs,  
Mais d'ma vareuse j'l'ai recouverte,  
À Montmertre.



Fréquemment associé à la Commune de Paris, *Le Temps des Cerises* est pourtant antérieur de cinq ans à cet événement. C'est en 1866 que Jean Baptiste Clément écrit le texte, mis en musique et créé deux ans plus tard par Antoine Renard, de ce qui demeure une des plus grandes chansons d'amour de l'histoire de la chanson française, universellement connue et abondamment reprise.

Fils bien né, le jeune Clément (1836-1903) abandonne assez rapidement le domicile familial pour gagner chichement sa vie et se consacrer à l'écriture journalistique ou poétique. Dès le Second Empire, il s'illustre dans l'opposition au pouvoir de Napoléon III et connaît ses premiers démêlés avec la justice. C'est dans ce contexte qu'il écrit *Le Temps des Cerises*, chanson d'amour malheureux qu'il cédera contre un manteau, un jour de grand froid, au chanteur d'opéra Antoine Renard. De prison, la République naissante le libère en 1870. Dès lors, il participe à l'effervescence politique et prend une part active au pouvoir insurrectionnel de la Commune. Il participe aux combats de mai dans la capitale, échappe de peu à la mort, se cache dans les caves et finit par s'échapper vers l'étranger. Ce n'est que dix ans après, avec la loi d'amnistie de 1880 qui autorise le retour des anciens communards exilés, que Jean Baptiste Clément rentre en France. Entre-temps, sa chanson connaît un véritable succès populaire au point qu'il décide de la publier dans un recueil, en 1885, assorti de la dédicace : « À la vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine au Roi, le dimanche 28 mai 1871. » De cette dédicace date le changement de sens de la chanson qui devient une évocation de la Semaine sanglante. Du chagrin d'amour, on glisse petit à petit vers les blessures de la dure répression versaillaise.



Tombeaux historiques (Père-Lachaise)  
CLÉMENT (Jean Baptiste), 1836-1903, Poète chansonnier, Membre de la Commune.  
*Le Temps des Cerises*, etc... (76<sup>e</sup> div.)



On a souvent reproché à Thiers le « travestissement cynique de la vérité » dont le chef de l'exécutif à Versailles a alourdi la dépêche reproduite ici sur papier jaune. Le document incriminé serait dû tout simplement à la vanité du petit septuagénaire. En revanche, ce qui n'est pas faux, c'est que Thiers, depuis qu'a commencé le siège de la Commune, se défoule d'une vocation manquée de général. On le voit à tout bout de champ sur les positions versaillaises avec un grand manteau couleur puce, pérorant et prenant des attitudes à la Napoléon. L'heure n'est plus aux pourparlers. Il veut mener une vraie bataille contre Paris en regroupant autour de lui ses troupes restées fidèles, constituées de soldats aguerris mais analphabètes, fraîchement montées de province et à qui leurs officiers n'ont aucun mal à faire croire que la capitale est livrée à une racaille anticléricale, prête à tout pour spolier les gens de bien.





Ils étaient pourtant sympathiques ces mobiles bretons quand ils dansaient au son du biniou dans leurs campements. *En ani gous !...* Il est impossible que les Versaillais n'aient pas entendu les moblots de la basse Bretagne danser leur ronde interminable en chantant leur chanson nationale :

— *En ani gous, e zo men dous... C'est la vieille qui est ma maîtresse !...*

Ce chant du pays des chênes et du blé noir avait pour eux une poésie de plus, sur ce territoire dont ils ne comprenaient pas le parler. Cette musique a servi d'ailleurs de langage pour ces Bretons bretonnants brusquement arrachés à leurs sillons. À leur

arrivée à Paris pendant le Siège, quand ils furent logés chez les habitants, les chefs ne savaient comment s'y prendre pour que leurs hommes comprissent les sonneries du clairon. L'un d'eux eut l'idée de faire sonner l'air national : *En ani gous*. Il fallait voir, alors, avec quel entrain nos Bretons se rendaient à l'appel !





**Moblots Bretons.**

Mais aujourd'hui, ils se sont métamorphosés en hordes de loups enragés et gare à ceux qu'ils chargent à la baïonnette. Pour peu qu'ils trouvent aux rares survivants les mains noires de poudre peut-être, mais plus probablement de crasse ou de suie, pas de quartier ! Hommes, femmes, enfants mêmes, ne sont pas épargnés.

Le 22 mai, la population parisienne se réveille au son du tocsin et des tambours qui battent le rappel. Fédérés ou simples curieux se hâtent de se lever, les plus déterminés de se munir de leurs fusils avant de se diriger vers le lieu de rassemblement de leur bataillon. Dans la rue, des petits groupes de citoyens sont déjà agglutinés autour d'une proclamation que Delescluse, le délégué à la guerre, a fait afficher dans le courant de la nuit :



**Delescluse.**



*Citoyens,*

*Assez de militarisme, plus d'états-majors galonnés et dorés sur toutes les coutures! Place au Peuple, aux combattants aux bras nus! L'heure de la guerre révolutionnaire a sonné. Le Peuple ne connaît rien aux manœuvres savantes, mais quand il a un fusil à la main, du pavé sous les pieds, il ne craint pas tous les stratégestes de l'école monarchiste. Aux armes! Citoyens, aux armes! Il s'agit, vous le savez, de vaincre ou de tomber dans les mains impitoyables des réactionnaires et des cléricaux de Versailles, de ces misérables qui ont de parti pris livré la France aux Prussiens, et qui nous font payer la rançon de leurs trahisons!*

*Si vous voulez que le sang généreux, qui a coulé comme de l'eau depuis six semaines, ne soit pas infécond, si vous voulez vivre libres dans la France libre et égalitaire, si vous voulez épargner à vos enfants et vos douleurs et vos misères, vous vous lèverez comme un seul homme, et, devant votre formidable résistance, l'ennemi qui se flatte de vous remettre au*

*joug, en sera pour sa honte des crimes inutiles dont il s'est souillé depuis deux mois.*

*Citoyens, vos mandataires combattent et mourront avec vous, s'il le faut, mais au nom de cette glorieuse France, mère de toutes les révolutions populaires, foyer permanent des idées de justice et de solidarité qui doivent être et seront les lois du monde, marchez à l'ennemi, et que votre énergie révolutionnaire lui montre qu'on peut vendre Paris, mais qu'on ne peut ni le livrer ni le vaincre.*

*La Commune compte sur vous, comptez sur la Commune!*

Cet appel pathétique, on le devine, finit de me rapprocher des fédérés pour lesquels je ne professais jusqu'alors qu'une neutralité bienveillante. En même temps, mon ancien métier d'artificier me suggère d'apporter ma pierre à l'édifice, même si le prix à payer risque de déclencher une vraie apocalypse, dans le sens biblique du terme.



LA FRANCE EN DANGER.



J'allai exposer mon plan au Comité de vigilance où régnait une belle pagaille. Un gavroche eut même l'audace de me brailler sous le nez une chansonnette narquoise, et je l'en excusai, connaissant l'incurie dont avait fait preuve le général Trochu en serinant toujours ce même mot pendant le Siège :

*Il a son plan*

*Sous trois cachets chez un notaire,*

*Il a son plan*

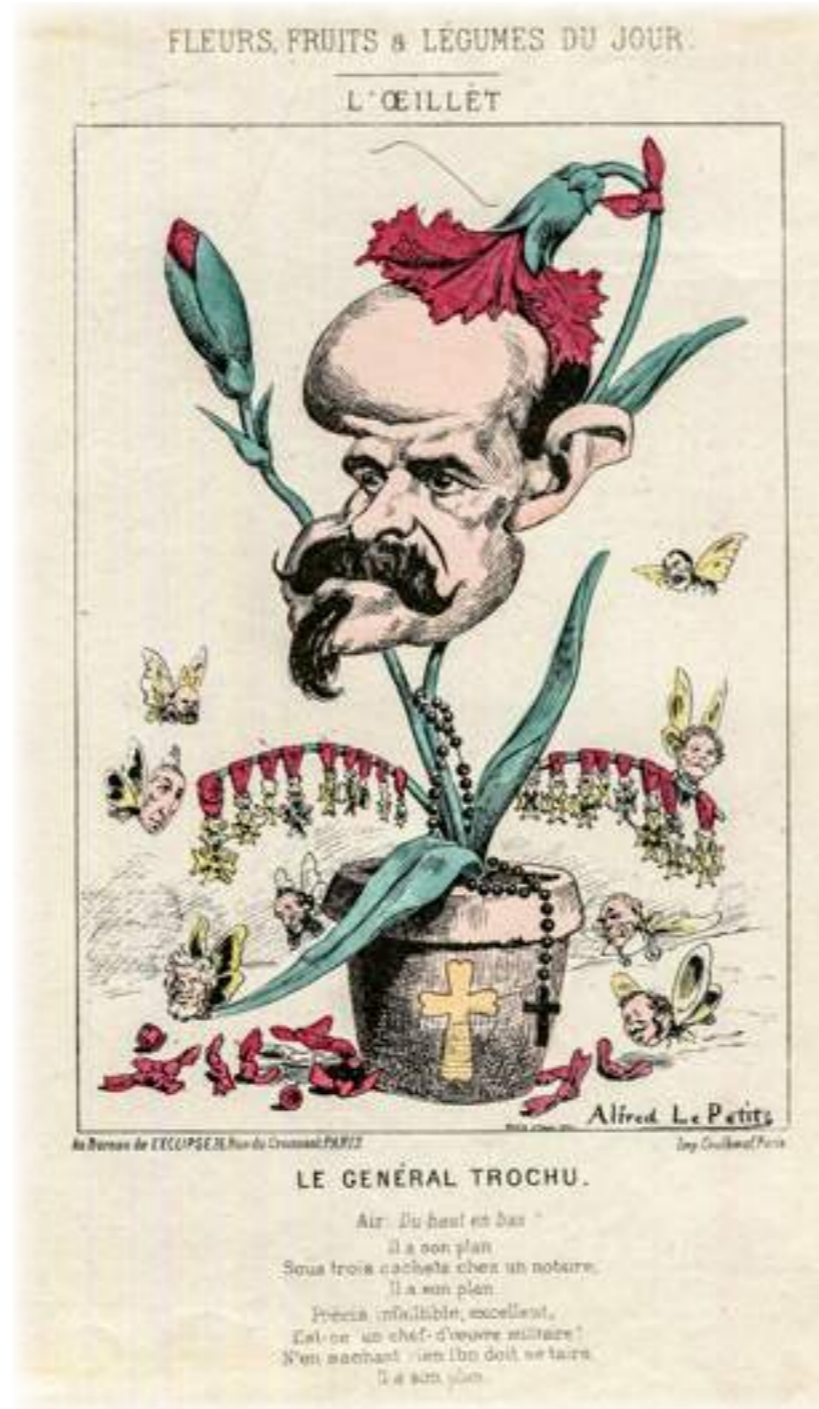
*Précis, infailible, excellent.*

*Est-ce un chef-d'œuvre militaire ?*

*N'en sachant rien on doit se taire.*

*Il a son plan.*

— Citoyen, dis-je à Théophile Ferré pour qui ma présence semble assez inopportune, je suis venu te proposer une idée qui m'est venue : fortifier le Père Lachaise pour en faire, en dernière extrémité, l'ultime bastion de la Commune où une poignée de ses membres, dans un acte sacrificiel sans lendemain,



sauront infliger des pertes inconnues, impensables, atroces, à un ennemi cruel qui multiplie, somme toute, des exactions assez classiques au sein des nôtres. Je ne crois pas qu'après ce que j'aurai eu l'audace de lui faire subir, à lui et à ses proches, il osera encore lever le moindre doigt sur un seul des prisonniers qui lui aura été confié. Il se bornera à le parquer dans un enclos sinistre et il le fera passer devant un conseil de guerre pour ne pas perdre totalement la face. *Rae Victis!* Seulement ce sera Versailles, cette fois, la victime désignée, malgré ses grands médecins, ses grands professeurs, sa grande science. Je tiens en main des cartes si méphistophéliques que « l'œil pour œil » et « le dent pour dent » de la Bible procureront une horreur inouïe chez nos ennemis. Je me targue de posséder un outil si diabolique qu'il peut effacer en quelques jours, en quelques heures peut-être, la population entière de Paris et de sa ceinture, souhaitant seulement que Dieu, ou plutôt Belzébuth, saura séparer le grain de l'ivraie.





Théophile Ferré, profondément décontenancé par mes paroles ne trouve que la force de répondre :

— Va toujours, je t'écoute.

— Merci. Je sais qu'une énorme quantité de bâtons de dynamite a été découverte dans le socle de la colonne Vendôme et escamotée *in extremis* avant sa chute, sans que la foule ne se doute de rien.

— Mais toi, comment l'as-tu appris ?

— J'ai des yeux pour voir et puis, dans ma jeunesse, j'étais artificier.

— Mettons. Je suppose donc que tu voudrais les utiliser. Sache qu'ils sont empilés dans une chambre forte, bien à l'abri.

— Cela ne peut mieux tomber. Il conviendrait d'abord de creuser des tranchées tout autour du Père Lachaise.

— Jusque-là, la chose ne présente pas grande difficulté.

— Certes. Voyons maintenant la suite : à chaque arbre, chaque croix, quelle que soit sa dimension, on liera solidement un bâton de dynamite avec un morceau de fil

de fer. Je les ai tous comptés : ils sont en nombre suffisant.

— Bien.

— Un ou deux coups de canon pointés minutieusement sur le premier de chaque rang, de chaque allée, depuis le haut du cimetière, réduiront en charpie, l'une après l'autre, les vagues versaillaises qui, à ce moment-là, seront parvenues à s'infiltrer entre les tombes.

— L'idée est bonne mais...

— Tu la trouves beaucoup trop simple, n'est-ce pas ?

— Hum !

— Je vais te prouver le contraire en t'expliquant le reste un peu plus tard. Sache seulement que ce sont les communeux qui m'importent. Au diable les autres ! Mais d'abord, j'aurai besoin de ton aide inconditionnelle. Acceptes-tu ?

— Qui ne tente rien n'a rien. C'est entendu.

— À la bonne heure. Dis-moi à présent, peut-on trouver une petite cave entièrement vide dans ce bâtiment ?



**Théophile Ferré.**



— Certes, ce n'est pas là ce qui manque. Il y a au second sous-sol une demi-douzaine d'anciennes cellules inoccupées.

— Bien. Accorde-moi ta confiance, Citoyen, et conduis-moi seul dans une de ces geôles, tu ne le regretteras pas. Une fois arrivé, je te prierai de revêtir l'ample combinaison et la cagoule noire en toile goudronnée parfaitement étanche, que j'ai fait tailler par un calfat de marine, bon tailleur de surcroît. Elles nous garderont des toiles d'araignées, des insectes, de la poussière et des débris de toutes sortes. Ces sortes de scaphandres se trouvent dans la malle que j'ai apportée avec moi et que j'ai confiée à la garde d'une sentinelle.

— Je ne saisis pas.

— Bah ! tu comprendras assez vite, Citoyen. Mais dépêchons-nous, le temps presse. Allons !



Les curieux qui franchiront l'entrée principale de la grande nécropole dans une trentaine d'années et qui grimperont jusqu'au mur dit des Fédérés, n'obtiendront d'un vieux guide, par ailleurs parfaitement sincère, qu'une version fausse, archi fausse, de l'hécatombe qui s'y déroula cette fatale nuit et le matin suivant. D'ailleurs, si l'on compare les différentes versions — officielles ou non du drame — on s'aperçoit vite qu'elles sont parées

d'un grand flou et diffèrent toujours les unes des autres, la plus éloignée de la réalité objective restant sans conteste celle que M. Alphonse Daudet propose sous le titre de « La bataille du Père Lachaise » dans ses *Contes du lundi*. Je vais donc vous révéler cette vérité, chère lectrice, cher lecteur, mais petit à petit, en usant des artifices d'un Ponson du Terrail pour vous tenir en haleine le plus longtemps possible.



241 - Entrée Principale du Père-Lachaise (XX')



Arrivé dans la cellule vide où Théophile Ferré m'a conduit, je redouble de précautions en l'invitant à faire de même. Les mains passées dans de longs gants noirs enduits de goudron, je sors d'une poche de ma combinaison un bâton de dynamite, un canif, des pincettes et un petit tube de verre, hermétiquement fermé par un bouchon de liège.

Je devine les regards inquiets de Ferré derrière les lunettes opaques de soudeur qu'il porte comme moi et qui me permettent mal d'apercevoir ses yeux. Posant le bâton de dynamite sur une feuille de journal que j'étale sur la petite table vissée au mur, je le fends en deux à l'aide de mon couteau dans le sens de la longueur et l'entrouvre. Il est rempli de poudre, l'on s'en doute, mais chose étrange, celle-ci enveloppe une queue de rat mort. Je l'extrait délicatement de son fourreau et l'enferme dans le tube translucide que je rebouche

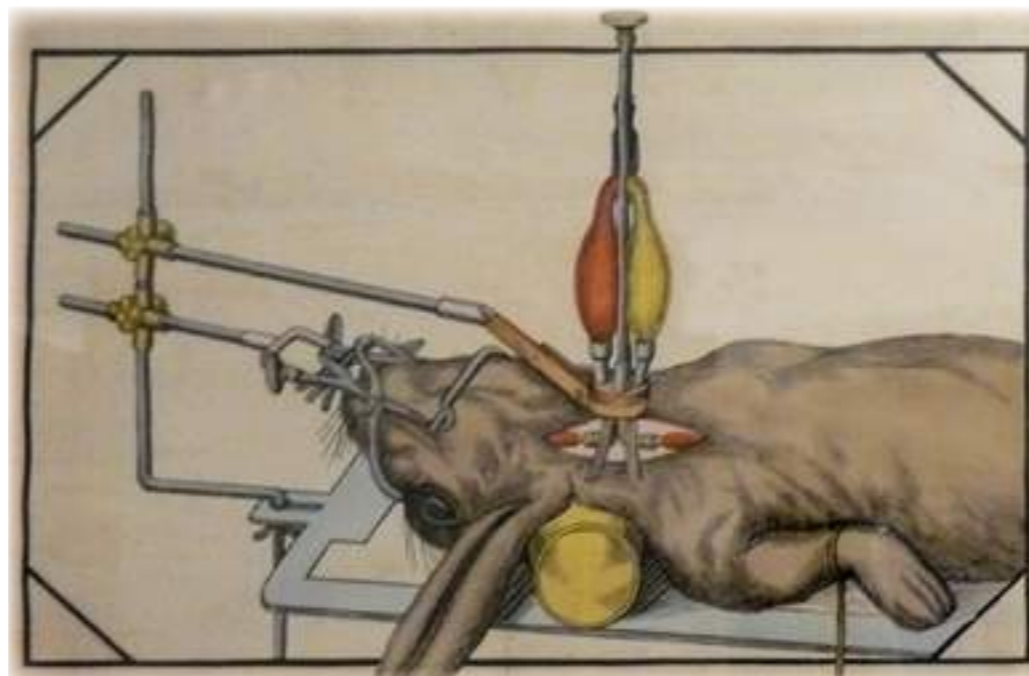
soigneusement sans perdre une seconde. Je secoue alors vivement l'éprouvette et un sourire se dessine sur mes lèvres en constatant sa stupéfaction. Il y a vraiment de quoi car, de la queue du rongeur, mille minuscules insectes bondissent en tous sens.

— Des puces ? s'étonne le commun.

— Des puces, oui, qui seront l'instrument de notre victoire !

— Tu m'étonnes. Pourquoi ?

— Tout simplement parce qu'elles transportent la peste. Une peste bubonique



dévastatrice qui assaille aussitôt sa victime et la métamorphose, après piquûre, presque instantanément en une créature mi-homme mi-bête, et dont le cerveau se liquéfie au point de n'avoir rien à envier à celui de la créature du baron de Frankenstein.

— Mais qui est le monstre qui a su créer... questionne Ferré.

Je l'interromps sèchement :

— Tu le sauras plus tard, Citoyen, je t'en donne ma parole. Il n'y a plus un seul instant à perdre. J'ai besoin de quelques poignées d'hommes prêts à se sacrifier jusqu'au dernier : des « kamikases », comme on appelait au Japon ces « dieux du vent » qui détruisirent la flotte d'invasion mongole au XIII<sup>e</sup> siècle.

— Cela n'est pas un problème, je puis rassembler sur l'heure ces... comment dis-tu déjà ?

— Ka-mi-ka-ses...

— Va pour cette étrange façon de les appeler.

— Tu les feras discrètement se déployer en tirailleurs derrière les tombes



**Premiers affrontements entre les kamikases et les fusiliers-marins, au Père Lachaise.**

de la première section du Père Lachaise, la plus basse de la nécropole. Ils accueilleront, le moment venu, les fusiliers-marins qu'on ne va pas manquer de leur opposer puis, après un court combat ils se replieront, comme s'ils étaient soudainement pris de panique, pour rejoindre le reste des leurs dans les hauteurs du cimetière, où il n'y aura évidemment que les canonniers pour les attendre. Le chef des Versaillais, persuadé d'une victoire facile, fera alors donner sa troupe au grand complet. Dès que le dernier de ses soldats aura franchi le grand portail du Père Lachaise, deux des nôtres dissimulés à proximité les refermeront dans leur dos et encloueront les serrures. Les Versaillais auront donné dans le piège. C'est alors que nos canons se mettront à tonner et feront exploser les cartouches de dynamite



**Un fusilier-marin.**



Un canon du Père Lachaise.

accrochées aux arbres et aux croix. Couverts de vermine et piqués en maints endroits, les fusiliers-marins se métamorphosent bientôt en brutes sanguinaires et s'entre-tueront sauvagement. Pendant ce temps,

nous et les nôtres déguerpions sans demander notre reste.

— Tu proposes le baroud d'honneur de la Commune, en quelque sorte ?

— Exactement.

— Bah ! Ton plan est fou, mais il peut réussir. En tout cas, j'en suis.

— Merci.

Je marque une pause, puis :

— J'aurais besoin, en sus, d'un bon acteur acquis à notre cause.

— C'est facile à trouver au Théâtre Français.

— Bien. Il incarnera un soldat qui court alerter ses chefs du drame épouvantable qui se déroule actuellement dans l'enceinte du Père Lachaise. Dès qu'il aura compris le péril encouru, le général Vinoy où un autre devra garnir les tranchées creusées autour du cimetière et faire tirer comme à la chasse au lièvre les fusiliers-marins qui feront le mur, afin que pas un seul n'en réchappe et n'aille disséminer la peste dans Paris. Il y a pourtant encore un autre individu que je

souhaiterais voir souffrir de mille morts aussi. Bah ! Ce sera pour une autre fois.

— À qui donc songes-tu ?

— À « l'homme de bien » qui a pris la vie de l'infortuné Victor Noir.





Le Père-Lachaise historique (89<sup>e</sup> D<sup>00</sup>)

Noir (Yvan Salmon, dit Victor), journaliste, né à Attigny (Vosges), le 27 juillet 1848, tué à Auteuil, près de Paris, le 10 janvier 1870. Après avoir fait l'apprentissage de la profession d'horloger qu'exerçait son père, il devint journaliste et entra à la "Marseillaise," où il rédigea les échos. Il était sur le point de se marier lorsque Pascal Grousset l'envoya, avec Ulric de Fonvielle, pour provoquer en duel le prince Pierre Bonaparte. Ce dernier, qui voulait bien se battre avec H. Rochefort, mais qui ne voulait point se mesurer avec ses "manœuvres," tira à bout portant un coup de pistolet sur Victor Noir qui eut encore la force de s'enfuir et qui tomba sur la porte. Cette mort provoqua une excitation extraordinaire et les obsèques de Victor Noir furent accompagnées d'immenses manifestations hostiles à l'Empire, auxquelles assistèrent plus de cent mille personnes.



Un de ces curieux brouillards qui glissent dans la nuit comme des fantômes envahissait le Père Lachaise lorsque Ferré et moi y pénétrâmes par la poterne de la rue du Repos. Aussitôt, un grand gaillard en blouse, le chassepot en bandoulière, vint à notre rencontre et fit le salut militaire. C'était le caporal Gambin, envoyé par la section de Belleville, qui avait piétiné de longues heures pour nous accueillir au moment de notre arrivée. Sa petite lanterne émettait autant de lumière qu'un ver luisant et je me dis en frissonnant que ce lumignon serait un bien piètre guide.

— La ligne des tranchées est-elle opérationnelle, Caporal ? s'enquit Ferré.

— Oui, Citoyen, depuis la tombée du jour.

— Les portes secondaires du Père Lachaise ?

— Neutralisées jusqu'à la dernière.

— Vos camarades ?

— Ils ne devraient plus tarder.

— Ce qui signifie que nous sommes les seuls êtres vivants dans l'enceinte du cimetière, en ce moment ?

— C'est exact.

Quelques heures plus tôt, les serrures des portes secondaires du royaume de la Mort avaient été enclouées de sorte que l'accès à la nécropole ne pouvait dorénavant se faire que par l'imposant portail de bronze

de l'entrée centrale. Un peu plus loin, dans la chapelle d'une allée latérale, nous pûmes enfile nos harnachements goudronnés.

Comme une macabre histoire d'Inquisition écrite par Villiers de l'Isle-Adam me venait à l'esprit, je riais sous cape en observant Théophile Ferré qui, dans son noir accoutrement, ressemblait à un corbeau à qui l'on eut rogné les ailes.



*Cimetière du Père-Lachaise, l'Allée Principale*



Nous progressions avec lenteur dans la nappe de brouillard qui enveloppait le cimetière comme dans un immense linceul. Si quelque bourgeois eut aperçu nos silhouettes fantomales, nul doute que son sang se fût glacé dans ses veines. Mais, de fait, c'était à nous trois d'avoir peur dans ce champ de repos empli de chapelles et de tombeaux, sombres et menaçants comme les spectres qui les gardaient peut-être. Aussi devions-nous faire appel à notre raison pour avancer d'un pas ferme.

— Nous avons commencé dimanche matin l'aménagement demandé, expliqua Gambin, tandis que nous passions devant un magnifique monument russe, tentant ainsi de rompre l'insupportable silence qui pesait sur le secteur.

Mais le remède était pire que le mal car, déformée par l'épaisseur de son masque, sa voix devenait sépulcrale. Il s'interrompit aussitôt et nous guida à travers les allées funèbres dans le silence le plus complet, si l'on veut bien omettre le bruit de nos pas sur le pavé.

Après un quart d'heure de marche, je me hissai sur un catafalque et jetai des regards à la ronde. Je ne pus distinguer que le scintillement des lumières de Paris qui s'étendait au-dessous de nous. Il n'y avait aucune raison de rester plus longtemps sur ce perchoir déplaisant.

Je venais d'en descendre quand, soudain, je remarquai un ensemble de silhouettes humaines qui se déployaient autour de mes compagnons.

— Sacré Giuseppe ! ricanai-je. Il est clairvoyant, il faut croire, envoyer ses goules hanter le Père Lachaise, quel meilleur refuge que pour elles. Seulement il n'imaginait point la suite des événements.

Ferré et le garde national attendaient mon retour au pied du catafalque, et je pouvais voir ces ombres inquiétantes glisser sournoisement vers eux dans un silence de mort.







Réalisant un peu tard qu'ils ne se doutaient de rien, je lançai :

— Écartez-vous, Camarades, mais ne craigniez rien, elles ne vous feront aucun mal !

Ceux-ci furent surpris par mon cri de mise en garde dont ils ne comprirent pas immédiatement le sens. Ils commencèrent donc par lever les yeux vers moi avec perplexité. Cependant, ils ne furent pas longs à comprendre qu'ils n'étaient plus seuls : des clameurs barbares venaient en effet de retentir à leurs oreilles, suivies de piétinements sauvages, et ils virent une bande de femelles en noir se rapprocher rapidement d'eux.

— Bon sang ! fit Gambin, effaré.

Toutes les arrivantes, en effet, étaient d'une maigreur extrême, tels ces semi-cadavres que l'on voit dans les danses macabres du Moyen Âge. Des touches de clarté lunaire, fantasquement posées, ajoutaient encore à l'horreur de ce charogneux spectacle.

Le garde national bondit en arrière, imité par Ferré. Moi, à l'inverse, je me portai crânement à la rencontre de cette horde cauchemardesque sortie du brouillard. Puis, je soufflai à l'oreille de la meneuse quelques mots dans une langue qu'aucun de mes compagnons ne fut capable de comprendre : le latin. Mais déjà d'autres femelles toutes aussi lugubres venaient de surgir de derrière des caveaux.

— Hardi, camarades ! exhortai-je. Ne nous occupons pas d'elles ! Contentons-nous d'escalader ce haut édifice pour tenter d'apercevoir l'avance des troupes versaillaises.

Le tombeau que je leur désignais était un des plus élevés du Père Lachaise et nos lourdes combinaisons n'avaient pas été conçues pour pareille gymnastique. Mais la peur de l'inconnu donne des ailes et mes camarades parvinrent rapidement au sommet de l'immense monument.

— Ah ! Citoyen, que je suis content de me retrouver près de vous, me dit le

garde national à qui j'avais tendu une main secourable pour faciliter la fin de son ascension. Merci aussi pour votre vigilance. Qu'aurions-nous fait si vous ne nous aviez pas prévenus à temps ?

— Le caporal a raison, surenchérit Ferré, mais sapristi, quelle grimpette !





Le caporal Gambin.

Longuement, je scrutai la nuit. Les étranges créatures qui s'étaient portées vers nous n'avaient pas cherché à nous poursuivre. Toutes observaient une immobilité absolue au pied du mausolée. C'est alors que je vis une nouvelle cohorte, toute de noir vêtue, surgir des ténèbres, en direction de notre refuge.

— Du Diable si je sais ce qu'elles nous veulent, rugit Ferré en brandissant son Lefauchaux, mais quoi qu'il en soit, tirons en l'air et dispersons cette bande de démentes.

— N'en fais rien, rétorquai-je. Contente-toi d'abaisser ton revolver.

Ferré obéit à contrecœur et maugréa :

— Je ne te suis plus, Citoyen. Qu'avons-nous à craindre de ce vulgaire ramassis de tombales qui ne trouve pas client et qui vient dépouiller les déraillés qui fréquentent ces lieux morbides pour satisfaire leurs désirs pervers, non ?

Je haussai les épaules pour toute réponse et me mis à faire les cent pas au sommet du monument. Brusquement, je me laissai

tomber à genoux et caressai le marbre de mes mains gantées. L'instant d'après, je poussai une exclamation de triomphe.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda Gambin en se tournant vers moi.

— Approchez votre lanterne et voyez par vous-même, Caporal !

Le garde national suivit sans hésiter mon injonction et un sifflement de surprise s'échappa de ses lèvres.

— Que je sois pendu ! jubila-t-il, parlez d'une chance !

Ferré partagea le même avis lorsqu'il vit, logé au centre de la grande dalle de pierre, un conduit de briques pourvu d'une échelle de bois, plongeant dans des profondeurs insondables.

— Nos kamikases ne vont plus tarder à présent, dis-je. J'espère seulement que ce passage va nous rapprocher de nos canons.

Puis, me tournant vers Gambin, j'ajoutai :

— À vous l'honneur, Caporal. Prenez la lanterne pour éclairer votre descente. Vous l'agiterez à trois reprises dès que vous serez



arrivé en bas. Nous vous rejoindrons sans retard.

Nous suivîmes anxieusement du regard la descente de notre compagnon. Enfin, nous vîmes la chiche lueur de sa lampe danser comme une étoile perdue dans les ténèbres.

— C'est bon, il y est. À notre tour ! En avant, Citoyen ! exhortai-je.

Hardiment, nous descendîmes l'échelle l'un après l'autre et parvînmes dans ce qui semblait être l'extrémité d'un corridor taillé dans la roche. Un violent courant d'air prouvait qu'il communiquait avec l'extérieur.

Sachant que la seule manière de contrer d'éventuels poursuivants était à ce prix, je fis un signe d'intelligence à Ferré qui pesa aussitôt de toutes ses forces sur la grande échelle de bois. Elle ne résista pas longtemps. Ses barreaux se désassemblèrent et elle se brisa en plusieurs morceaux.

Nous étant débarrassés de nos combinaisons, de nos cagoules et de nos gants, nous empruntâmes l'un après l'autre un étroit couloir de briques. La lumière de la lanterne de Gambin, à laquelle s'ajoutait, plus proche, celle d'une chandelle que j'avais trouvée et allumée, guidaient notre marche, délogeant des colonies de chauves-souris dont les piaillements aigres troublaient seuls la quiétude des lieux.

Après deux ou trois cents pas, nous atteignîmes une chapelle gothique assez spacieuse. Elle était en partie occupée par quelque chose d'étrange qui faisait penser à un énorme insecte renversé sur le dos. Un examen plus approfondi révéla que ce n'était autre qu'un gros coffre en fer, cabossé, bosselé, martelé sur toute sa surface, ce qui suggérait qu'on avait eu beaucoup de mal à l'ouvrir.

— Les gens qui l'ont forcé manquaient de délicatesse, fis-je ironiquement.

— Était-il plein de richesses, au moins ? hasarda le caporal.

— Je l'ignore. Il faut croire que...

Je laissai ma phrase en suspens. Un gémissement pitoyable venait en effet de monter de la pénombre, à l'autre extrémité de la salle. S'étant retourné, le caporal découvrit à la lumière de sa lampe un homme gisant sur le sol devant une fontaine très ancienne, dont le mascarons à tête de diablotin crachait une eau écarlate qu'on eut pu prendre pour du sang. L'inconnu avait des cheveux et une barbe d'une teinte extrêmement sombre que l'on appelle « noir de momie », ce qui accentuait encore la pâleur de son visage.

— Holà ! Il est à l'article de la mort ! s'exclama Ferré.

D'un même mouvement, nous nous portâmes à son chevet et Gambin lui souleva doucement la tête.



— Je vais lui donner quelques gouttes de gnole, dit-il en extrayant de sa vareuse une petite fiasque de métal.

Le moribond entrouvrit les yeux. Il avala l'alcool goulûment et un peu de couleur revint à ses joues.



**La fontaine à tête de diabolotin.**

— Merci, merci, murmura-t-il avec un sourire douloureux.

Puis, comme pris de délire, il dit brusquement, tout d'une traite :

« Soudoyer les communards qui m'avaient conduit à Montmartre pour me fusiller au carrefour des rues des Partants et de la Bidassoa. Leur offrir de goûter au reste de mon magot caché dans une malle. Les conduire au fond d'une chapelle du Père Lachaise et commencer le partage. Mais non ! Ils étaient trop gourmands. Ratissés les bons d'un montant de trois millions de francs-or. Et puis pan-pan dans les tripes ! Me faire ça à moi, Jean-Baptiste Jecker, l'empereur de la finance ! »

Il se tut subitement et prit une large inspiration — sa dernière, car, à la seconde suivante, il rendait l'âme.



**La crypte où Jean-Baptiste Jecker passa de vie à trépas.**



**Carrefour des rues des Partants et de la Bidassoa vers 1900. Longtemps on crut que le banquier Jecker avait été exécuté là par des communeux chargé de la besogne. On sait aujourd'hui qu'il n'en fut rien et que l'on ne retrouva jamais son corps.**



Né en décembre 1812 à Porrentruy, commune du département français du Haut-Rhin sous le Premier Empire, Jean-Baptiste Jecker se rendit à Paris, en 1831, où il travailla comme employé de la banque Hottinger. En 1835, il traversa l'Atlantique pour rejoindre son frère Louis qui s'était établi comme médecin à Mexico. Doué pour les affaires, Jecker devint bientôt un puissant industriel, prospecta des mines dans la Sonora et en Basse-Californie, et fonda la banque la plus importante du pays.

Par un décret du 29 octobre 1859, le président conservateur Miguel Miramón lui afferma la conversion de la dette intérieure. Or, en 1861 le nouveau président libéral Benito Juárez, déclarant nuls et non avenue les engagements pris par son prédécesseur, décida de suspendre la transaction en même temps que le paiement de la dette mexicaine. Ainsi lésé d'une somme équivalente à soixante-quinze millions de francs, Jecker se tourna vers les milieux d'affaires parisiens, et notamment vers le duc de Morny, demi-frère de l'empereur Napoléon III et président du Corps législatif. Celui-ci, en échange d'une commission de 30 %, fit ajouter la somme réclamée par Jecker aux soixante millions exigés par les créanciers français de l'État mexicain.

Cette combinaison financière aboutit à une expédition militaire franco anglo-espagnole destinée à obtenir le respect des engagements financiers mexicains. Après le refus par Napoléon III de la Convention de Soledad et le retrait des troupes anglaises et espagnoles, le contingent français continua seul une guerre éprouvante (1862-1867) dont le pays ne tira aucun bénéfice.

Jecker, naturalisé français en mars 1862, vit sa position nettement affaiblie, trois ans plus tard, après la mort du duc de Morny. Quant au remboursement de sa créance, reconnue par le gouvernement de l'empereur Maximilien Ier du Mexique, il fut revu à la baisse et suspendu en 1866.

Le 10 mai 1871, pendant la Commune de Paris, Jecker fut arrêté alors qu'il cherchait à obtenir un passeport pour fuir la capitale. Incarcéré à la Grande Roquette, il fut victime de son image d'affairiste lié aux désastres militaires et aux combinaisons financières douteuses de l'Empire déchu. Exécuté dans des conditions restées controversées, on ne retrouva pas son cadavre.





Une issue de la chapelle gothique donnait sur un égout. Ce fut un jeu de parvenir enfin à l'air libre. Ma première bouffée d'oxygène coïncida d'ailleurs avec le grondement de nos canons qui, depuis les hauteurs du Père Lachaise, déversaient leur déluge de feu, faisant exploser les cartouches de dynamite accrochées aux arbres et aux croix des allées inférieures. Les effets des puces pestifères se révélèrent également bientôt à nos oreilles. Il n'était guère difficile en effet d'imaginer, aux hurlements qui montent dans la nuit, que, assaillis par ces minuscules insectes, les fusiliers-marins s'entretuaient sauvagement sous le regard effaré de leurs chefs qui n'allaient pas manquer, eux non plus, de pâtir de la malédiction de Jecker.





« Car si j'ai bien compris, me dit Ferré, comme s'il eût trouvé le pouvoir de s'immiscer dans mes pensées, le banquier, rendu à demi fou par la perte de ses soixante-quinze millions de francs-or, ne rêvait plus que de vengeance. Les puces qu'il avait rapportées du Mexique allaient lui en offrir une.»

« Si vous n'aviez pas eu la présence d'esprit de déjouer ses sinistres machinations, ajouta-t-il en me posant une main sur l'épaule, la peste progresserait en ce moment même partout dans notre capitale. Mais mon baroud d'honneur, pourtant, dépassera de beaucoup le vôtre, François Dôle, et ne m'en tenez pas rigueur : les ordres sont donnés et cette nuit Paris sera la proie de flammes purificatrices. Tous les grands monuments y passeront. »

Puis, comme s'il eût été subitement en proie à une extase mystique :

« Car elle sera très belle cette destruction... Les Tuileries noires, fumantes,

démantelées, éboulées... Horrible spectacle, magnifique au clair de lune. Si tous les gouvernements n'étaient pas des épiciers, on se garderait bien de toucher à cela et l'on conserverait ce souvenir de la Commune de 71. »

Théophile Ferré venait-il de perdre subitement la raison ? Cette pensée zigzagua dans ma tête, je l'avoue, et je laisse au lecteur le choix de se forger sa propre opinion.

Le Père Lachaise, où la canonnade devint plus dure en certains endroits que d'autres, fut inondé de chlore et d'acide phénique, marquant à chaque pas les sépultures où des soldats rendus fous par des piqûres mortifères s'étaient entretués. Quant à la part que prirent les créatures tout de noir vêtues à ce massacre, je n'en soufflerai pas mot.

Paris fut sauvé, mais je ne puis m'empêcher de reproduire ces lignes parues dans une feuille versaillaise, au lendemain







du drame, pour souligner jusqu'à quel point le grotesque et la mièvrerie peuvent s'entremêler :

*Il ne restait plus à réduire que le Père Lachaise où s'étaient retranchés les derniers défenseurs de la Commune. La lutte qui se livra là fut épique. Ce champ d'asile, cette dernière demeure des morts servant de champ de bataille où des deux côtés on se poursuivait avec fureur, était horrible et impie.*

*Par une nuit sans lune, on se battit à l'arme blanche à travers les tombes. Les fusiliers marins poursuivaient dans les caveaux les communalistes qui avaient passé leurs dernières heures en sabbat répugnant. On voyait deux jours après encore, sur les caveaux de pierre des traces de mains noires de poudre essuyées là, et parmi les fosses mortuaires, des tas d'armes brisées et de bouteilles vides.*

*Ces combats corps à corps dans ce cimetière, ces égorgements auprès des morts, cette furie dans la ville morte sont un des épisodes les plus étranges de cette formidable*

Non, la nuit du Père Lachaise ne fut pas une orgie abjecte entre Communeux et Tombales, comme certains l'affirmèrent, mais une veillée d'armes où il est regrettable qu'un plus grand nombre de moblots bretons n'eut pas trouvé la mort dans ces circonstances abominables. Prions pour que l'un de leurs sacro-saints binious soit

retourné en Basse-Bretagne, encore garni de quelques puces pestifères qui, en croissant et se multipliant, donneront un autre ton à leurs danses et à leur chanson nationale : *En ani gous, e zo men dous...*

Car pour cette fois, c'est la **puce** qui sera leur maîtresse ! »



*cinéma du Père Lachaise*



Canon fédéré sur les hauteurs de Paris.



# UN TRÉSOR DANS UN CASQUE À POINTE





Hier encore, le voyageur qui allait de Paris à Dôle, ancienne capitale de la Franche-Comté, s'endormait et s'éveillait plusieurs fois, bercé par les cahots de la diligence, avant d'apercevoir les maigres moissons, les pommiers trapus et les chênes noueux du Jura. Le ciel, bleu la veille, était devenu gris ; l'horizon avait perdu son ampleur, l'air avait pris une saveur humide. Au loin, sur la droite, derrière une série de monticules arides et couverts de genêts, on apercevait une ligne noire. C'était la forêt de Chaux.

Mais cette fois, en arrivant au Poiset, je rayonnais de joie car j'y retrouvai ma famille et mon fils Charles. Lui et moi, cependant, portions au cœur une plaie ouverte, comme le dit la chanson de Jean-Baptiste Clément, *le Temps des cerises*, à cause de la brutalité de la répression versaillaise. Par chance nous avons échappé tous deux à cet enfer.



Charles avait été déposé à Besançon par des maraîchers qui lui avaient fait une place dans leur carriole en quittant Paris. Il avait ensuite eu la fâcheuse idée de couper par la forêt de Chaux pour se rendre à Dôle. Elle était en effet peuplée d'un nombre restreint mais féroce de déserteurs prussiens et il ne faisait pas bon de tomber entre leurs mains. On racontait qu'ils avaient brûlé vif un franc-tireur et infligé divers sévices à des malheureux partis à la cueillette des champignons. Depuis, plus personne n'osait pénétrer dans ces bois.

Charles était parvenu à les éviter et c'est pourquoi il était arrivé sain et sauf à la maison. Son sang ne fit qu'un tour à l'évocation de cette soldatesque criminelle :

— Il faut purger un bon coup la forêt de ces Fritz, s'écria-t-il. Je vais faire le tour du Poiset, et du diable si je ne trouve pas d'âmes vaillantes pour nous suivre.

Ainsi fut fait et Charles réussit à rassembler une quinzaine de gaillards prêts à en découdre avec ces déserteurs que l'on disait au nombre de sept.



Dans le silence et l'obscurité d'une nuit sans lune, nous nous mêmes tous en route. Charles avait tenu à être l'éclaireur. Alors, en homme qui connaît son chemin, il se dirigea sans hésiter à travers l'ombre épaisse et toute noire des grands arbres vers un bivouac qui donnaient l'impression, dans la distance, d'un œil sanglant.

En approchant, il entendit des rires. Les Prussiens, hilares, causaient à haute voix. Il redoubla de précautions et obliqua, sur sa droite, de manière à pouvoir se dissimuler complètement s'il y avait des regards assez perçants pour arriver jusqu'à lui. Bientôt il atteignit une brèche ouverte dans un vieux mur d'un relais de chasse en ruine.



Il n'était pas gardé. Les Prussiens, insouciant, maintenant qu'ils croyaient n'avoir plus rien à craindre des habitants du pays, n'y avaient point mis de sentinelles. Charles fit marche arrière, s'avançant sans bruit au milieu des décombres et des pierres éboulées, certain à présent de nous rejoindre sans être inquiété.

Tout à coup, au moment où il s'éloignait, un coup de feu retentit et une balle vint à siffler à son oreille.

Au même instant, un cri d'alarme poussé en allemand fusa du côté du feu de camp :

— Alarm ! Alarm !

Puis les maraudeurs en casque à pointe parurent, qui se jetèrent à sa poursuite. Charles s'enfuit en sens inverse de toute la vitesse de ses jambes. Il se retourna pour mesurer la distance qui le séparait d'eux. En même temps, un éclair zébra la nuit, une détonation éclata, et mon fils sentit à la tête un grand choc qui emportait son chapeau. Il fit quelques pas, courant toujours, mais, subitement, il s'abattit comme si la terre

manquait sous ses pas, et il resta là, étourdi par la chute et la violence du coup.

Son vertige fut de courte durée, il se releva. Il allait reprendre sa course, lorsqu'il se vit entouré par cinq fridolins. Rapide



comme la pensée, il saisit son revolver, fit feu au jugé, et un ennemi roula sur le sol. D'un coup de revers du coupe-choux qui ne le quittait jamais, il cingla le visage d'un autre qui s'écroula en hurlant de douleur. Les cinq autres reculèrent. Cet instant nous suffit pour arriver sur le lieu du drame et décharger nos fusils, à bout portant, dans la poitrine de ces scélérats.

Maintenant, tout était silencieux. On n'entendait plus le pas lourd des soudards, ni leurs imprécations, ni leurs cris de colère, ni le cliquetis des fourreaux de sabres et des baïonnettes s'entrechoquant.

Par chance, la blessure de mon fils était sans gravité, la balle n'avait fait que lui effleurer la tempe, et je le pansai avec un pan de chemise arraché à un des hommes qui gisaient à ses pieds.

Cette fois les goules de Garibaldi ne nous avaient pas prêté main forte et je songeai que le condottiere les avait peut-être toutes fait conduire au cimetière du Père Lachaise à Paris.



Mais à peine cette idée m'avait-elle traversé l'esprit que le bruit du galop de plusieurs chevaux me fit tressaillir. On avait mis des cavaliers à notre poursuite. Maintenant, nous n'avions plus qu'une chance de salut : atteindre les profondeurs de la forêt au plus vite, avant que cette nouvelle bande de maraudeurs nous eussent rejoints. Peut-être alors pourrait-on leur échapper. En tout cas, nous aurions la ressource de nous jeter dans la partie épaisse des fourrés où les chevaux ne pouvaient pénétrer.

Tout en songeant à ce que l'on devait faire, j'exposai mon dessein à mes compagnons qui tous m'approuvèrent.

— On nous a trahis, déclara Sauvin avec une méchante grimace.

— Oui et gare au traître si on le démasque, ajouta un autre.

La troupe lancée à notre suite devait se composer d'une vingtaine d'hommes, à en juger par les percussions souvent répétées des sabots de chevaux sur le sol pierreux.



Sauvin.

Les cavaliers gagnaient du terrain, encore quelques moments et ils seraient là devant nous. Rassemblant toute notre énergie, et, ne procédant que par bonds, nous

atteignîmes les ronciers derrière lesquels nous nous dissimulâmes.

Arrivés devant le bivouac adverse, les cavaliers avaient fait halte et mis pied à terre. Ils délibéraient.

— Nous perdons notre temps, dit un des fridolins, c'est de la folie que de vouloir suivre ces francs-tireurs sous bois avec des chevaux.

— Qui nous empêche d'y entrer à pied ? observa un second cavalier.

— Vous tenez donc tant à prendre ces rebelles ? demanda un autre des déserteurs.

— Si j'y tiens ! s'écria celui qui semblait être le chef du détachement. Je donnerais un mois de ma solde pour les tenir au bout de nos carabines !

— C'est beaucoup.

— Non, puisque l'on m'a promis une très forte récompense si j'en venais à bout.

— Et nous ? demandèrent ses camarades.

— Vous, les enfants, vous recevrez aussi une gratification... du moins, je le suppose, ajouta tout bas le chef.



— Dans ce cas, nous n'avons qu'une chose à faire, reprit celui qui avait parlé le premier : deux d'entre nous vont tenir les chevaux et les autres battront le bois à pied. Si les francs-tireurs nous échappent, ils seront malins ou bien adroits

— C'est justement ce que j'allais dire, acquiesça le chef. Allons, en route !

Au moment où le nouveau parti de déserteurs entra dans la futaie, la carabine à la main, nous venions de quitter notre cachette et de nous mettre en marche, gardant l'espoir que l'on renoncerait vite à nous poursuivre.

Nous dûment bientôt abandonner cette espérance : un bruit de branches froissées s'entendait distinctement. Nous étions entouré d'ennemis et devions fatalement tomber entre leurs mains.

Nous ne perdions pas courage, toutefois, nos revolvers et nos fusils étaient prêts à servir, et dans la main vigoureuse et habile de Sauvin, la hache de bûcheron était une arme terrible. Nous résolûmes

donc de continuer la lutte, de marcher droit devant nous en se guidant sur le bruit que faisaient ceux qui nous poursuivaient. Nous n'avions d'ailleurs qu'un objectif, s'éloigner dans la direction opposée ; mais bientôt nous comprîmes que nous étions cernés, car les cris d'appel des rabatteurs partaient de tous les côtés à la fois. Néanmoins, notre résolution ne faiblit pas, nous étions décidé à tout, même à engager un combat corps à corps avec nos ennemis, plutôt que de se livrer ou de se laisser prendre vivant.

Insensibles aux morsures des ronces qui lacéraient nos jambes, nous arrachaient des lambeaux de vêtements et déchiraient nos chairs, nous avançons toujours, nos revolvers au poing, nous embusquant derrière les troncs d'arbres, sondant les ténèbres, écoutant.

À un moment, à quelques pas de moi, il me sembla percevoir le bruit d'un corps rampant avec précaution. Un fridolin, sans doute, l'avait découvert, et s'avancait vers lui. Mon ami Jaillon, équarrisseur de métier, se baissa, pendant quelques mètres

se glissa entre les ronces et les lianes, puis se dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit. Il ne s'était pas trompé : un déserteur arrivait de son côté. Ne voyant plus le franc-tireur, le Prussien s'arrêta, et reprit sa marche.



Un Fritz.





Il passa devant le Dôlois qui, sans changer de position, lui plongea dans le flanc la lame de son couteau de boucher.

Le Fritz poussa un râle étouffé et roula sur le sol.

Rapidement, se redressant, Jaillon murmura :

— C'est cruel de tuer ainsi, mais je n'avais pas le choix.

Et nous continuâmes notre route, toujours avec les mêmes précautions, jusqu'à ce qu'on eut atteint un épais rideau de lierre entre-croisé qui formait un obstacle impénétrable. Nous allions le contourner et nous jeter à droite, mais nous entendîmes les pas des déserteurs venant dans cette direction. Nous tournâmes à gauche, le même bruit se faisait entendre. Alors, armé de sa hache, Sauvin essaya de nous frayer un passage à travers l'obstacle.

Mais les premiers coups qu'il porta au mur végétal attirèrent l'attention des Prussiens qui s'écrièrent, pour appeler leurs camarades :

— Par ici !... Par ici !... Ils sont pris !

Tous accouraient. Jaillon et Sauvin, n'ayant plus à se dissimuler, attaquaient vigoureusement le rideau de lierre. Au moment où ils avaient pratiqué une ouverture suffisante pour passer, les Fritz nous rejoignirent. Il était trop tard pour fuir. Nous résolûmes de leur tenir tête, et nos armes bien en main, nous attendîmes. Le premier qui se présenta essuya un coup de revolver, une seconde balle se perdit dans le feuillage.

Les déserteurs se tenaient à distance. Un seul osa aborder l'équarrisseur ; c'était le chef, désireux sans doute de gagner la récompense promise. Jaillon devança l'attaque : il se précipita sur son adversaire qu'il tenta de frapper avec son couteau. L'autre riposta par un coup de revolver maladroitement tiré, dont la balle alla se loger dans le tronc d'un grand chêne. L'équarrisseur attaqua de nouveau, par une feinte habile, puis, faisant un bond de côté, il abattit la main de son adversaire qui le menaçait de son pistolet. Profitant du court répit que nous donnait cette circonstance,

nous traversâmes les lianes et disparûmes dans l'obscurité.

Afin de ne pas perdre l'avance, nous courûmes droit en ligne, aussi vite qu'il se put. Le bois s'éclaircissait et notre marche devenait moins pénible. Mais quelques balles sifflant à nos oreilles nous rappelèrent que les Fritz n'abandonnaient point tout espoir de nous prendre.

Puis les bruits de pas se rapprochèrent, et cette fois, nous nous dîmes que la situation devenait sérieuse. Quant à Charles, la fatigue le terrassait ; par ses blessures et les déchirures de ses jambes, il perdait beaucoup de sang ; sa vue se troublait, ses tempes battaient avec force. Il sentit qu'il allait tomber. Je le retins. Il eut encore la force et le courage de se jeter sur la droite, de faire une centaine de pas, puis il tomba. Il se traîna dans un épais hallier où nous le rejoignîmes et nous écoutâmes pour savoir si les déserteurs se rapprochaient et venaient de notre côté.

À ce moment, il me sembla entendre comme un bourdonnement de voix dans le



lointain, derrière l'endroit où nous étions couchés. J'écoutai encore. Puis, rampant hors du hallier, je regardai autour de moi et aperçus à travers l'épais fourré la lueur très



**Jaillon.**

faible d'un feu. D'où pouvait provenir cette flamme ? Était-ce le feu de bivouac d'un autre parti de Prussiens ?

— Tentons notre chance ! lança Jaillon. Nous pourrons peut-être en venir à bout.

Et nous marchâmes dans la direction de la lumière.

Un second rideau de verdure, presque aussi impénétrable que le premier, nous barra la route.

À l'aide de son grand couteau, l'équarisseur y pratiqua une entaille. J'y passai la tête et me reculai vivement en murmurant à demi-voix, sur un ton d'indicible surprise : « Les goules de Garibaldi ! » Puis, délibérément, je m'engageai dans la brèche que Jaillon venait d'ouvrir. Mais à cet instant, comme pour me rappeler l'horreur de notre position, deux coups de feu éclatèrent dans mon dos et la voix d'un déserteur cria de nouveau :

— Par ici !... par ici !...

Alors, dans un dernier effort, rassemblant toutes mes forces et toute mon énergie, je courus jusqu'au feu.

— Que veulent ces femmes ? demanda l'équarisseur qui venait de me rejoindre.

— Ne t'en fais pas, coterie, rétorquai-je, nos ennuis sont finis.

Il y eut un instant d'attente et de silence, puis des Fritz parurent dans l'ouverture que Jaillon avait pratiquée.

Je commandai en latin : *Rae victis !* À cet ordre, les goules se précipitèrent sur nos poursuivants qui disparurent dans les ronces en poussant de grands cris.

— Sauvons-nous ! crièrent-ils. Ces sorcières sont revenues.

— Faut-il les suivre ? demanda Sauvin.

— Non, répondis-je en me redressant. Laissons faire, ces femelles s'en chargeront.

— Mais qui sont-ce ?...

— Des alliées.

Puis je fus contraint d'expliquer à lui comme aux autres Dôlois qui formaient notre petite troupe, ce qu'étaient ces goules que le lecteur connaît déjà.



Je ne dors pas beaucoup la nuit, mais j'ai le sommeil lourd. Ainsi, le lendemain du drame, j'ouvris un œil dès potron-minet tandis qu'un coq saluait la montée du jour. En allant au puits hisser un seau pour faire ma toilette, quelle ne fut pas ma surprise de trouver un casque à pointe renversée sur le pas de ma porte. Je crus d'abord à une mauvaise plaisanterie, mais en le prenant en main, j'eus la grande surprise, oh merveille ! de voir qu'il était rempli à ras bord de pièces d'or. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que tout cet argent avait été le fruit des rapines des Fritz au Poiset et au Boichot, et qu'il avait été déposé là, à dessein, par une des goules qui nous avaient prêté main forte hier.

Oubliant de me laver, je me précipitai dans ma chambre, déversai l'or sur mon lit et en fis des piles sur la table de chevet. Le plus ahurissant c'est que le nombre de pièces, au total, correspondait, à peu de chose près, au nombre de maisons et de fermes de ces deux faubourgs de Dôle. Je passe sur l'ahurissement de mes voisins quand je leur remis à chacun un rouleau de ce trésor. Que les créatures de Giuseppe Garibaldi en soient mille fois remerciées. Et pour faire bon poids, si j'ose dire, je passai mes habits de franc-tireur, me rendis en ville chez le photographe et me fis tirer le portrait avec mon fusil dont la crosse venait de renverser ce fameux casque à pointe. Ça ferait un souvenir inoubliable et ainsi fut fait. Je m'en félicite encore.







# LA VAMPIRE DE PARIS





Un jeune moblot.

« "Un vampire est dans nos murs", colportait-on dans les rues et les ruelles de Paris à la veille de la Commune. Voilà le point de départ de mon histoire, déclara le jeune Charles Dôle dit Jésus-Christ à son petit auditoire familial.

« La chose était certaine, qu'il fut question d'un monstre vomé des enfers, comme certains bigots le croyaient fermement, ou d'une créature humaine assoiffée de sang, comme les libres-penseurs le répétaient.

« On parlait de cinq nouveaux moblots, cinq exactement, tous jeunes, tous Bellevillois, ayant marqué leur passage dans les rangs de la garde nationale par de furieuses libations, et qui s'étaient éclipsés soudain sans laisser de trace comme leurs prédécesseurs. Au point qu'on affirmait l'existence d'un ténébreux charnier situé au

bord de la Seine. On ne savait, il est vrai, où cet ossuaire pouvait bien être caché. Les plus éclairés se démarquaient des sceptiques, ils riaient et répétaient sur tous les tons : "C'est absurde, c'est impossible". Mais, n'empêche, ils avaient peur quand même.

« Lorsque ces poltrons de bourgeois frissonnaient pendant leurs nuits de garde sur les remparts, ils chantaient à tue-tête. Paris riait donc en tremblant ou tremblait en riant jaune, car les objections et les raisonnements ne pouvaient rien contre certaines évidences. La panique se faisait tout doucement. Les personnes sages n'y croyaient peut-être pas encore, mais l'inquiétude contagieuse les prenait, et les railleurs eux-mêmes, en propageant leurs moqueries, augmentaient la fièvre.



« Je précise, au passage, pour ceux d'entre vous qui l'ignoraient encore, que les vampires, créatures friandes de sang, sont invulnérables et immortels, à la condition de n'être point frappé à un certain endroit et d'une certaine façon. Ainsi, le fameux vampire de Prague vécut pendant quatre cent quarante-sept ans. Il serait encore vivant aujourd'hui si, en ouvrant sa tombe, on ne lui eût plongé dans le cœur la tige aiguë d'une croix en argent préalablement bénite.

« Un fait restait certain, d'ailleurs : la disparition des cinq nouveaux moblots, tous jeunes, tous bellevillois, je le répète. C'était, on peut le dire, une préoccupation générale. Ceux qui se bornaient à hocher la tête en avouant qu'il y avait là « quelque chose » pouvaient passer pour des modèles de prudence. Quant à la police, elle était occupée par d'autres besognes, on s'en doute, et ne pouvait se soucier qu'accessoirement de l'existence d'un vampire.

« Les choses en étaient là quand, dans les premiers jours de mars, cinq moblots

supplémentaires, du même quartier, mieux, de la même rue, disparurent à leur tour. En conséquence de quoi, les argousins chargés de la sécurité publique cherchèrent, fouillèrent les hauteurs de Paris, ne trouvant rien et restant sur les dents. Les cartes se brouillaient et, affolés tout à coup par ce danger invisible que chacun d'eux sentait mais dont aucun ne pouvait saisir la trace palpable, ils s'entrechoquaient dans les ténèbres de leur ignorance, se nuisant mutuellement, se contrecarrant les uns aux autres. Et cela d'autant plus facilement que les Bellevillois disaient et croyaient maintenant, dur comme fer, que le vampire n'était autre qu'un triste émule de Javert, et que tous les moblots disparus payaient de leur vie leur appartenance bruyante à une Internationale qui bourgeonnait à peine. »





« La nuit venait déjà. Un pas lourd et lent sonnait sur le pavé si vieux, mais presque vierge, de ces rues mélancoliques où nul ne passe quand il fait sombre et que le clair regard des boutiques ouvertes n'illumine jamais. Ce pas solitaire était celui d'un pauvre estropié qui allait, allumant l'une après l'autre les mèches fumeuses des réverbères avarés de rayons. Il cahotait sous ses haillons comme une méchante barque secouée par la houle, chantant une gaudriole plus triste qu'un cantique de la messe des morts.

« Il s'arrêta devant le parapet du quai qui regarde la halle aux vins. La lune, qui se levait derrière les arbres de l'île Saint Louis, frappait obliquement le courant de la Seine et y formait un long spectre entièrement fait de paillettes mobiles. Vers l'ouest, tout le long de l'eau, Paris allumait ses bougies, ses lampes et ses lampions. Du côté de l'est, c'était presque la nuit noire car le regard devait aller jusqu'à Ivry, par delà le jardin des Plantes, pour rencontrer quelques lumières.



**Quatre allumeurs de réverbères avec leurs perches.**

« Une seule lueur, vive et rouge, toute proche, attirait l'œil. C'était la provocante lanterne d'un estaminet en briques suiffeuses, à l'enseigne du *hameçon enchanté*, sis à une portée de lance-pierre des grands bâtiments de la morgue.

« Il n'y avait pas âme qui vive sur le quai même, mais le silence y était troublé parfois par de soudaines rumeurs mêlées d'éclats de rire. Ce bruit venait d'en bas, de l'étroite bande de pavés de bois, reste du chemin de halage qui ourlait naguère le fleuve. Quant





à en connaître l'origine, il suffisait de se hausser à peine au-dessus du parapet, car les repêcheurs de noyés étaient toujours à leur poste malgré l'heure avancée. Il y avait là une ligne pressée de va-nu-pieds qui jetaient leurs nasses avec un zèle patient. Les clameurs et les rires étaient produits par ces petits incidents si fréquents où le filet accroche plus de vieux chapeaux et de chiens crevés que de carcasses humaines. Chaque déconvenue de ce genre amenait des transports de joie. Il y eut une explosion de cris au bord de l'eau.



Un noyé repêché.

— Tiens bon, Canique, disait-on, ne laisse pas aller !

— Canique, tu as gagné la fortune ! Amène !

— Pour le coup, ça doit être un corps tout entier !

« L'allumeur de réverbères se pencha et regarda. Aux lueurs de la lune ils put voir les rangs des pêcheurs qui se rompaient pour entourer un individu attelé à une ligne de fond et tirant de toute sa force. C'était un bonhomme long, maigre, jaune de teint et de cheveux. Il avait la figure plate, le regard insignifiant, le sourire déteint. La ruse en lui se cachait sous une épaisse couche d'innocence.

« On vint en aide à Canique dont la ligne était solide, et après quelques efforts prudemment dirigés, l'objet si convoité parut à fleur d'eau, éclairé par des torches de paille que les assistants curieux avaient allumées.

« Un formidable éclat de rire éveilla les échos déserts de la rive, depuis le chevet de Notre Dame jusqu'au quai de la Râpée.



Canique, vieux pêcheur des cadavres que la Seine charrie.

— Bravo, Canique !

— Canique a de la veine !

— Canique a pêché un corps !

— Vive Canique !

« La chose avait en effet la taille requise, mais il ne s'agissait pas d'un suicidé en chair et en os. C'était un pantin de la grandeur d'un homme, portant l'uniforme des gardes nationaux. Pour un motif ou pour un autre, on avait joué ce tour lugubre aux repêcheurs



de cadavres de couler un mannequin bourré d'herbe et de sable. Le bruit de la berge fut long à se calmer. Canique, dépourvu de honte, fit un paquet des oripeaux qui paraient la marionnette géante et les mit aux enchères au prix de quarante sous. Il avait ri d'abord comme les autres, mais la réflexion vint et il songea : "Celui ou ceux qui ont fait cela devaient avoir un intérêt". Il n'avait pas tort, comme on va le voir à présent. »



« La lanterne du *Hameçon enchanté* tenu par le père La Hire n'éclairait bien que le dehors. Au dedans, c'était un demi-jour brumeux, dans lequel grouillaient des nudités à peine voilées. Une demi-douzaine de femmes étaient là, vautrées sur des sofas, buvant, jouant ou regardant jouer un nombre égal d'hommes appartenant à la classe des maqueraux.

« Quand le Bellevillois qui avait servi auparavant sous les ordres de Garibaldi et

s'était juré de trouver trace des moblots disparus, au nombre desquels se trouvait ses deux frères, arriva au seuil du bouge, il hésita, pris à la gorge par les exhalaisons fétides qui sortaient des lieux. Mais son

indécision ne dura pas. Il était homme à franchir de bien autres barrières. "Je sais une autre cambuse, se dit-il, où l'air est encore plus mauvais" et il entra, tout sourire, pour masquer son dégoût.



**Le père La Hire, son chien et deux habitués de son estaminet à l'enseigne du *Hameçon enchanté*.**



« Quoiqu'il n'eût, certes pas l'air d'un grand seigneur, et qu'un bourgeois bien mis eût regardé avec dédain sa chemise rouge et son pantalon en étoffe grossière, il y avait un tel contraste entre sa tenue et celle des habitués du *Hameçon enchanté*, que son apparition fit scandale. Il n'était pas sans exemple qu'un quidam, excusé par sa passion pour la pêche aux noyés, fût entré de jour dans cet estaminet, mais après la nuit tombée, la physionomie du lieu était si nettement caractérisée qu'il eût pris ses jambes à son cou après avoir jeté un coup d'œil à l'intérieur.

— V'là un agneau ! dit une des giroflées.

— Un mouton plutôt, riposta un coquin à figure patibulaire qui battait un jeu de cartes. Voyez voir avec lui, Père La Hire.

« Mais ce dernier n'avait pas besoin qu'on le mit en arrêt : c'était un chien de race. Il vint au-devant du garibaldien d'un air mauvais.

— Que vous faut-il, citoyen ? demanda-t-il.

— Du vin, répondit son interlocuteur, qui s'assit.

« Le père La Hire prit un air insolent.

— Mon vin n'est pas assez bon, dit-il, pour quelqu'un de votre sorte.

« Les femmes éclatèrent de rire, les hommes s'écrièrent :

— Le garibaldien s'est trompé de porte.

« Ce dernier ôta son bonnet qui n'était pas neuf et le posa sur la table. Comment dire cela ? Le mouton avait je ne sais quoi du loup. Les attaches de son cou se dégageaient selon de grandes lignes, ses mouvements étaient larges et souples. Malgré les allures placides qu'il affectait, on découvrait en lui je ne sais quoi qui annonce le décuplement des muscles et fait les athlètes.

« Les souteneurs se sentirent mal à l'aise sous son regard, et les femmes cessèrent de railler.

— Donne ton vin tel qu'il est, l'ami, dit-il, et fais vite : j'ai soif.

« Le cabaretier, cette fois, obéit en grondant. Quand il revint avec la demi-pinte d'étain pleine et le verre humide, sa

clientèle interlope avait repris le cours de ses ébats.

— L'ami, lui dit le garibaldien en touchant du pied un escabeau, asseyez-vous là, que nous causions tous deux.

— Croyez-vous que j'aie le temps de causer ?

— Je ne sais pas si vous l'avez et peu m'importe. J'ai besoin de m'entretenir avec vous : prenez ce siège.

— Si je ne veux pas, cependant...

— Si vous ne voulez pas, nous traiterons tout haut un sujet dont vous aimeriez mieux parler tout bas.

« Il but. Le cabaretier s'assit.

— Le fait est, reprit tranquillement le garibaldien, que votre vin est détestable... Et combien cela vous a-t-il coûté, l'ami, pour obtenir permission de déshonorer l'encoignure de la morgue ?

« Le père La Hire baissa ses gros sourcils, derrière lesquels un éclair s'alluma.

— Et avec quel assassin vous êtes-vous abouché, poursuivit le garibaldien, pour donner tant de chair morte aux poissons,



car vous n'êtes pas un tigre, l'ami, je vous connais : vous n'êtes qu'un chacal.

« La colère du cabaretier combattait une évidente terreur. Ces deux sentiments se traduisaient par la contraction de ses traits et par la pâleur de ses lèvres.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis, répliqua le garibaldien, celui qui va et vient, la nuit, sur les bords de la Seine. Seulement, je n'y cours pas le même gibier que vous.

« Et il ajouta d'une voix sourde :

— Je vous ai vu, quai de la Tournelle, le soir où il y avait dans votre barque une femme tout de noir vêtue. Elle serrait sur son cœur un moblot présentant tous les signes de la rigidité cadavérique.

« Le cabaretier, on s'en doute, ne donna aucun signe d'affirmation. Le garibaldien, alors, tira de sa poche un louis d'or qu'il déposa sur la table.

— Je ne suis pas riche, dit-il, et je ne vous veux point de mal. Je sortirai de chez vous comme j'y suis entré si vous me faites savoir le nom de la femme qui vous paye.

Vous n'êtes qu'un aveugle instrument : aucun malheur ne vous arrivera par moi.

« Le cabaretier, à ces mots, recula tout à coup et saisit son escabeau par un pied pour le brandir au-dessus de sa tête.

— À moi, les fils ! s'écria-t-il. Celui-là est un mouchard, c'est certain.

« Les habitués de *L'hameçon enchanté* bondirent sur leurs pieds et s'élançèrent pour barrer le chemin de la porte. Le garibaldien eut un sourire.

— Ce n'est pas là ma route, murmura-t-il.

« Il se leva à son tour et remit avec beaucoup de sang-froid son bonnet sur sa tête.

— L'ami, reprit-il en gagnant la table où tout à l'heure on jouait, tu as trouvé là une assez bonne parade, mais tu ne sais pas à qui tu as affaire, et il faut quelque chose de plus fort encore pour me mettre dans l'embarras. Fais place !

« En parlant il avait pris la lampe qui était sur la table. Et comme le père La Hire levait son escabeau de plus belle, il l'écarta

d'un seul revers de la main qu'il avait de libre et passa. Le cabaretier fit quelques pas en chancelant, et ne s'arrêta qu'en heurtant la muraille.

— Une rude poigne ! dirent ces dames avec admiration.

« Les hommes s'armaient de tout ce qu'ils rencontraient sous leurs mains. Plusieurs avaient des couteaux. Le cabaretier grondait :

— Si vous abattez ce chien enragé, vous aurez son pesant d'or !

Le garibaldien, pendant cela, tenant toujours sa lampe haute, s'était rendu tout au fond de la salle. Il y avait là quelques engins de pêche et des filets neufs roulés en paquets. Il jeta de côté les gaules, sans trop se presser et découvrit une porte qu'il éprouva du pied. La porte céda ; elle s'ouvrait en dehors et n'était point fermée.

— Aux couteaux ! s'écria La Hire, qui s'élança bravement. Celui-là en a trop fait, il ne sortira pas vivant d'ici !

« Le garibaldien se retourna juste au moment où le cabaretier, bien accompagné



du reste, arrivait sur lui. La lampe éclairait sa figure si extraordinairement calme, qu'il y eut un temps d'arrêt dans le mouvement des assaillants. Le garibaldien tendit la lampe à La Hire qui la reçut d'un geste machinal.

— J'ai vu ce que je voulais voir, lui dit-il, mais il vous reste des révélations à me faire. Je ne m'en irai pas bredouille.

— C'est un fou ! s'écria une femme prise de pitié par son air souriant et sans défiance.

— Fermez la porte de la rue, ordonna le cabaretier, et finissons la besogne !

— La ! la ! fit le garibaldien, qui prit une gaule et la brisa sur son genou, juste à la longueur qu'il fallait pour une canne de combat : je vous dis que vous ne savez pas à qui vous avez affaire !

« Son sourire s'anima, et une lueur éclata dans ses yeux. Au moment même où la porte de la rue se fermait, le garibaldien fut attaqué de trois côtés à la fois : par La Hire, qui, tenant son escabeau à deux mains, lui en déchargea un coup sur la tête, et par



Un garibaldien.

deux bandits déguenillés dont l'un lui lança au flanc un coup de couteau donné à bras raccourci, tandis que le second cherchait à lui planter le sien dans l'estomac.

« Ce fut une transfiguration. Toute la personne du garibaldien prit un admirable caractère de jeunesse et de crânerie. Sa taille se développa, sa poitrine s'élargit, son front s'illumina. Nul ici n'aurait su dire comment les trois attaques furent parées. C'est à peine si sa tête s'inclina un peu à gauche pour laisser passer l'escabeau, tandis que sa moitié de gaule décrivait deux demi-cercles, dont l'un fit sauter en l'air la lame du premier et dont l'autre brisa net le poignet du second qui tenait aussi un couteau. Le blessé poussa un hurlement de douleur et de rage.

— Et veillez à ce que la lampe ne s'éteigne pas, dit gaiement ce diable de garibaldien : je n'y verrais plus pour vous corriger avec délicatesse. Ce serait tant pis pour vos crânes !

« La Hire s'était mis prudemment au dernier rang. Il s'arma d'une gaffe emmanchée de long et compta de l'œil ses sbires.

— Rosa ! s'écria-t-il, le coquin a estropié ton homme pour la vie. Il faut que les



femmes s'en mêlent. Prenez les tisons du foyer, mes mignonnes ! Brûlons-le, quand on devrait mettre le feu à la cambuse !

« Rosa était une grande femme, solidement bâtie, qui déjà s'agenouillait auprès de "son homme" terrassé. Elle se releva et bondit comme une lionne vers l'âtre où la marmite bouillait.

— Brûlons le gueux ! brûlons-le !

« Les souteneurs s'écartèrent, serrant leurs couteaux et leurs gourdins, semblables à l'infanterie qui attend la besogne faite des canonnières pour se ruer à la charge.

« L'estaminet s'emplit de fumée et de flammes. Six mégères secouaient leurs brandons. Le garibaldien fit un saut de côté qui évita le brûlant projectile lancé par Rosa à tour de bras. La terrible canne décrivit une demi-douzaine de cercles, et pendant une longue minute, ce fut à l'intérieur du bouge un indescriptible tohu-bohu : des cris, des chocs, des blasphèmes, des chutes, des grincements de dents et un coup de pistolet.

« La minute une fois écoulée, voici quel était l'état du taudis : le garibaldien se tenait debout au beau milieu de la salle où les tisons éparpillés fumaient de tous côtés. Il avait du noir à la joue droite, et le revers de sa blouse était largement brûlé, mais on ne lui voyait aucune blessure sérieuse. Au fond de la salle, les filets commençaient à flamber, atteints qu'ils avaient été par les éclats de braise.

« La Hire n'avait plus sa gaffe emmanchée de long, dont les morceaux jonchaient le sol. En revanche, il portait au front une magnifique bosse d'un violet sanguinolent, et sa bouche édentée crachait rouge. L'homme de Rosa se roulait par terre, tenant encore à la main un pistolet déchargé. Ses cheveux crépus n'avaient pas défendu son crâne, qui portait une large fêlure. Les autres bandits se tenaient à distance, et les femmes épouvantées étaient pelotonnées dans un coin, sauf Rosa, qui essayait de soulever la tête fendue de son amant.

« Il n'y avait pas eu une seule parole échangée entre l'assiégé, seul de son bord, et le troupeau des assaillants. En ce moment le garibaldien qui avait perdu l'éclair fulgurant de ses yeux et qui semblait aussi calme que s'il eût été flânant dans le Jardin du Palais Royal, mit sa canne sous son bras et plongea sa main dans sa poche.

— C'est le diable ! grommela La Hire.

— Vous êtes dix contre un, rugit Rosa, qui se releva ivre de rage. Attaquons-le tous ensemble, et mon homme sera vengé !

« Elle s'interrompit en un cri étouffé : le couteau qu'elle avait ramassé à terre s'échappa de ses mains !

— Ah ! Fît-elle en attachant sur le garibaldien un regard stupéfait, c'est bien pis que le diable !... Comment ne l'ai-je pas reconnu ?... C'est Trompe-la-mort !

« Ce nom de Trompe-la-mort, répété dans tous les coins du cellier, forma un long murmure.

L'amant de Rosa rouvrit les yeux et regarda. Il n'y eût pas une seule main pour



garder une arme, et Rosa dit en montrant son homme :

— Ah ! citoyen Trompe-la-mort, c'est encore de la reconnaissance qu'on vous doit, car si vous aviez voulu, vu votre réputation, vous ne me l'auriez pas assommé à demi !

— C'est vrai, ma fille, répliqua le garibaldien, et si j'ai cessé de me battre, c'est que la peur m'a pris de vous assommer tous ! Éteins le feu, La Hire. Vous autres, faites-moi place.

Deux ou trois seaux d'eau lancés à la volée sur les filets qui allaient se consumant lentement firent l'affaire. Le cabaretier s'était rapproché du vainqueur, cachant sa rancune sous un air obséquieux et caressant. Trompe-la-mort (appelons-le par son sobriquet) lui mit la main sur l'épaule et La Hire fut sur le point de s'affaisser comme si on l'eût chargé d'un poids trop lourd.

— Ne me faites point de mal, murmura-t-il.

— Écoute, es-tu homme à répondre franchement et honnêtement aux questions qu'on te fera ?

— Quant à ça, mon maître, s'écria le cabaretier, demandez à tout le monde, je n'ai que trop de franchise. Le cœur sur la main, toujours !

— C'est pour une dame de la haute que tu travailles ? prononça tout bas le garibaldien.

— Pour une dame de la haute ? répéta La Hire sur le même ton. En voilà une idée.

« Puis il ajouta en clignant de l'œil d'une façon confidentielle.

— Eh bien, oui, là. On ne peut rien vous cacher, mon maître. C'est pour une dame...

— La main de Trompe-la-mort pesa plus lourde sur son épaule.

— Son nom ?

— La... la marquise de Galliffet

« Le garibaldien hocha la tête et masquant sa surprise :

— À présent, je sais ce que je voulais savoir, dit-il. Adieu !

« Et poussant la porte d'entrée du pied, il disparut dans la nuit.



**La marquise de Galliffet.**



« La marquise de Galliffet était une nécromancienne qui pratiquait la magie noire après avoir usé de ses amants d'un soir. Aidée par son diable d'époux, le général, elle faisait des coupes sombres dans la garde nationale pour satisfaire ses sens égarés. Elle ne fut jamais traduite devant des juges car la Commune venait juste d'être proclamée et que son mari et elle furent parmi les premiers à se réfugier à Versailles. Quant à Trompe-la-mort, il s'agissait bien d'un Garibaldien d'une force herculéenne qui se doutait de leur manège et de celui du père La Hire pour faire disparaître les cadavres. Ayant mis à l'eau un mannequin bourré d'herbe et de sable, il n'avait plus eu qu'à le suivre, au fil du courant, pour découvrir l'ancre démoniaque, accolée à la morgue, où l'on se chargeait de dépecer les cadavres des moblots pour les rendre méconnaissables avant de les porter à la morgue. »

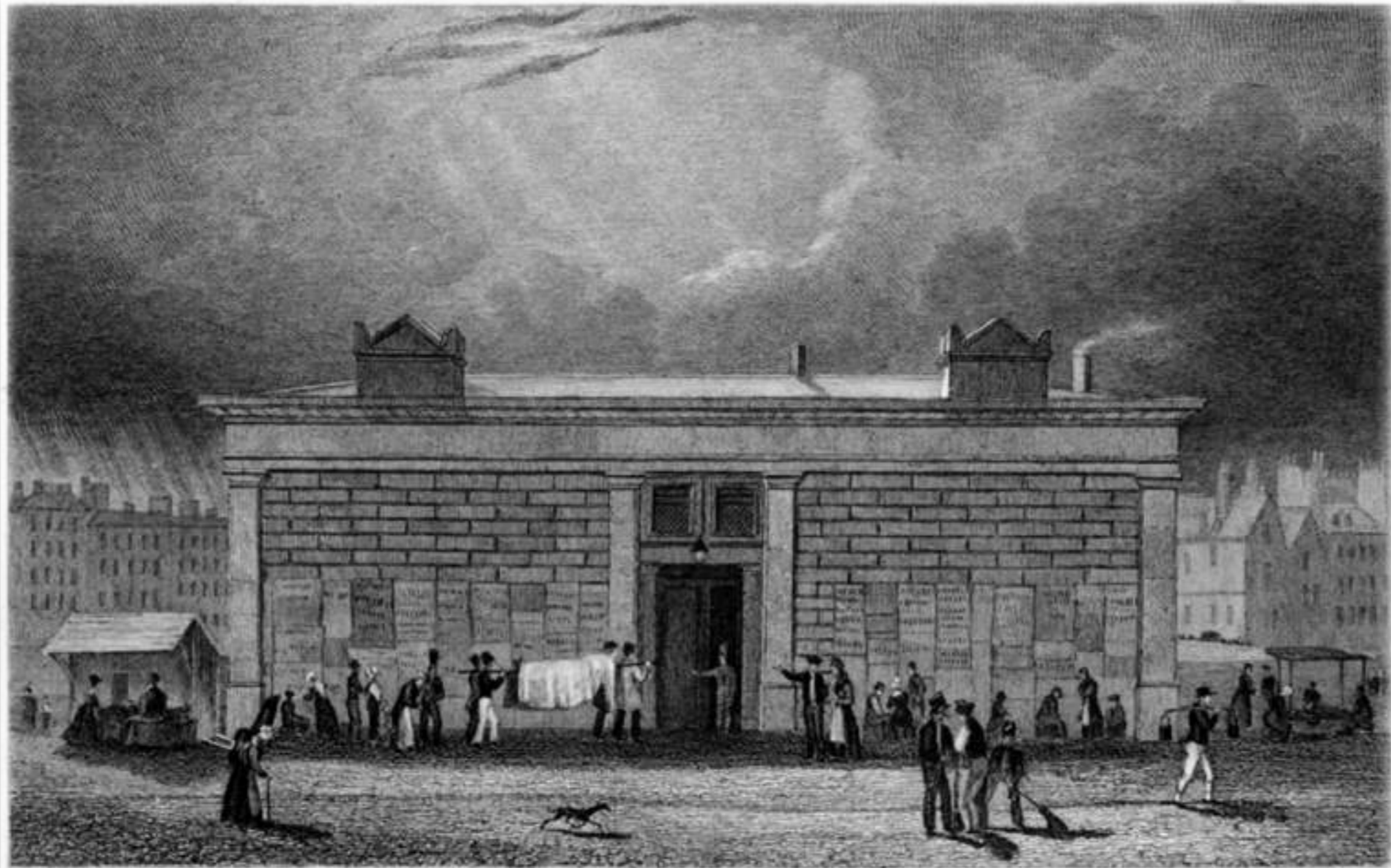
« Quoiqu'il en soit, il ne fut plus jamais question de vampire après la défaite des insurgés. La Semaine Sanglante de Paris, encore appelée le Sabbat Rouge, avait sans doute étanché la soif d'élixir vermeil de la marquise, d'autant que son mari l'avait ensuite fait enfermer provisoirement à la Salpêtrière dans le cabanon réservé aux folles monomanes. »



**Le général de Galliffet.**



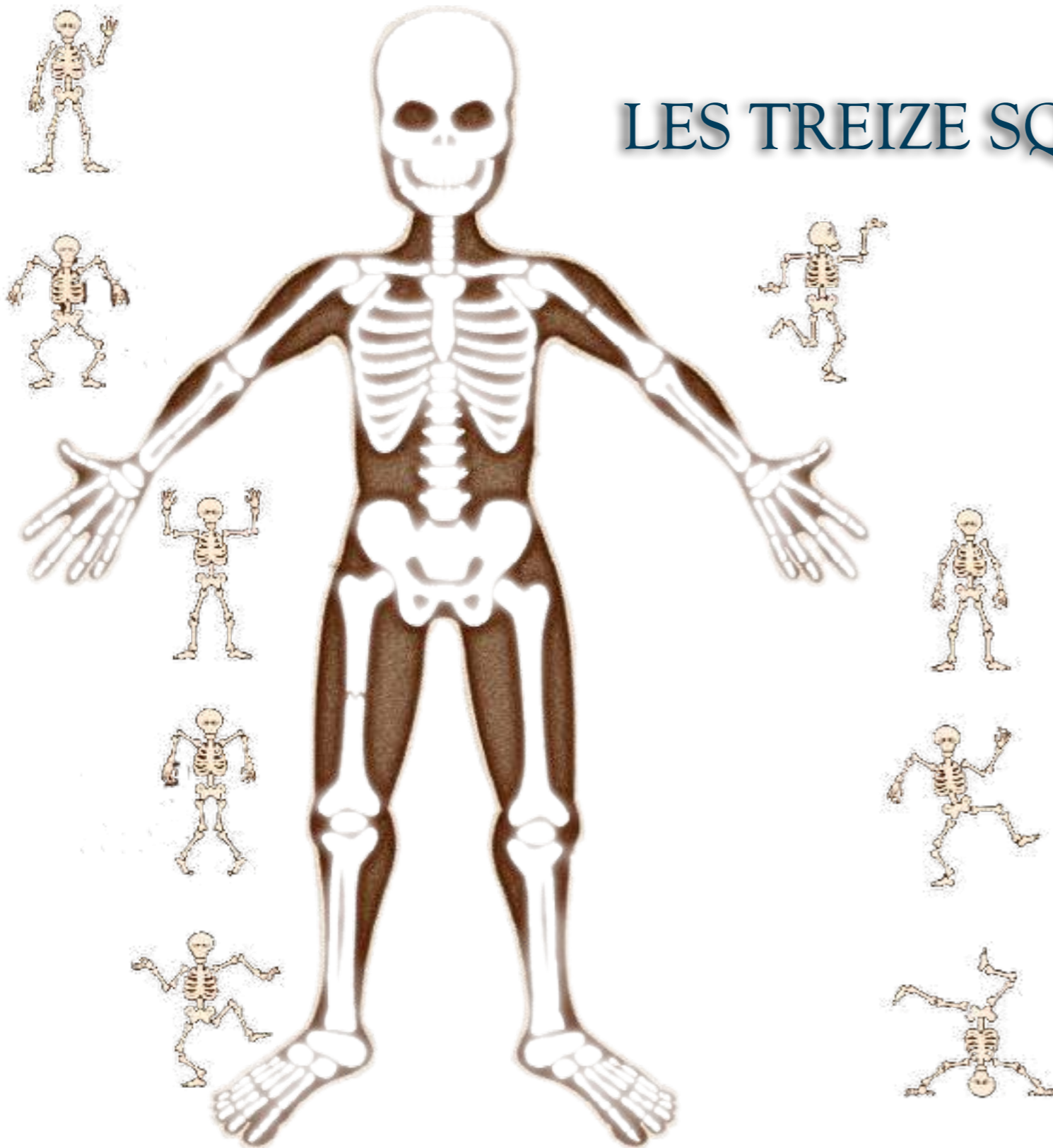




W Price. del.

A Pugin. sculp.

LA MORGUE, QUAI NOTRE DAME.



## LES TREIZE SQUEULETTES DU GNIAF

Grand-maman Dôle resserra frileusement son châle sur ses épaules, puis, tandis que son fils Charles tisonnait les braises dans l'âtre, elle prit à son tour la parole.

« Je tiens cette histoire de notre glorieux ancêtre le capitaine Gouget qui lui-même la tenait d'un cordonnier de Madrid à qui il avait commandé une splendide paire de bottes cavalières en cuir de Cordoue. Cela se passait à l'époque de la campagne d'Espagne, un an jour pour jour après une révolte écrasée dans le sang par l'armée d'occupation.



Le gniaf qui s'appelait Miguel vivait et travaillait dans une seule pièce pratiquée entre le rez-de-chaussée et le premier étage d'une vieille maison où avait eu lieu, trois rangées de marches plus haut, l'exécution particulièrement cruelle d'insurgés par les soldats français. Les nôtres, en effet, n'avaient rien trouvé de mieux que de suspendre, la tête en bas, aux poutres d'un plafond, treize Espagnols qu'ils avaient fait rôtir ensuite à petit feu, jusqu'à ce que ces suppliciés soient réduits à l'état de squelettes.

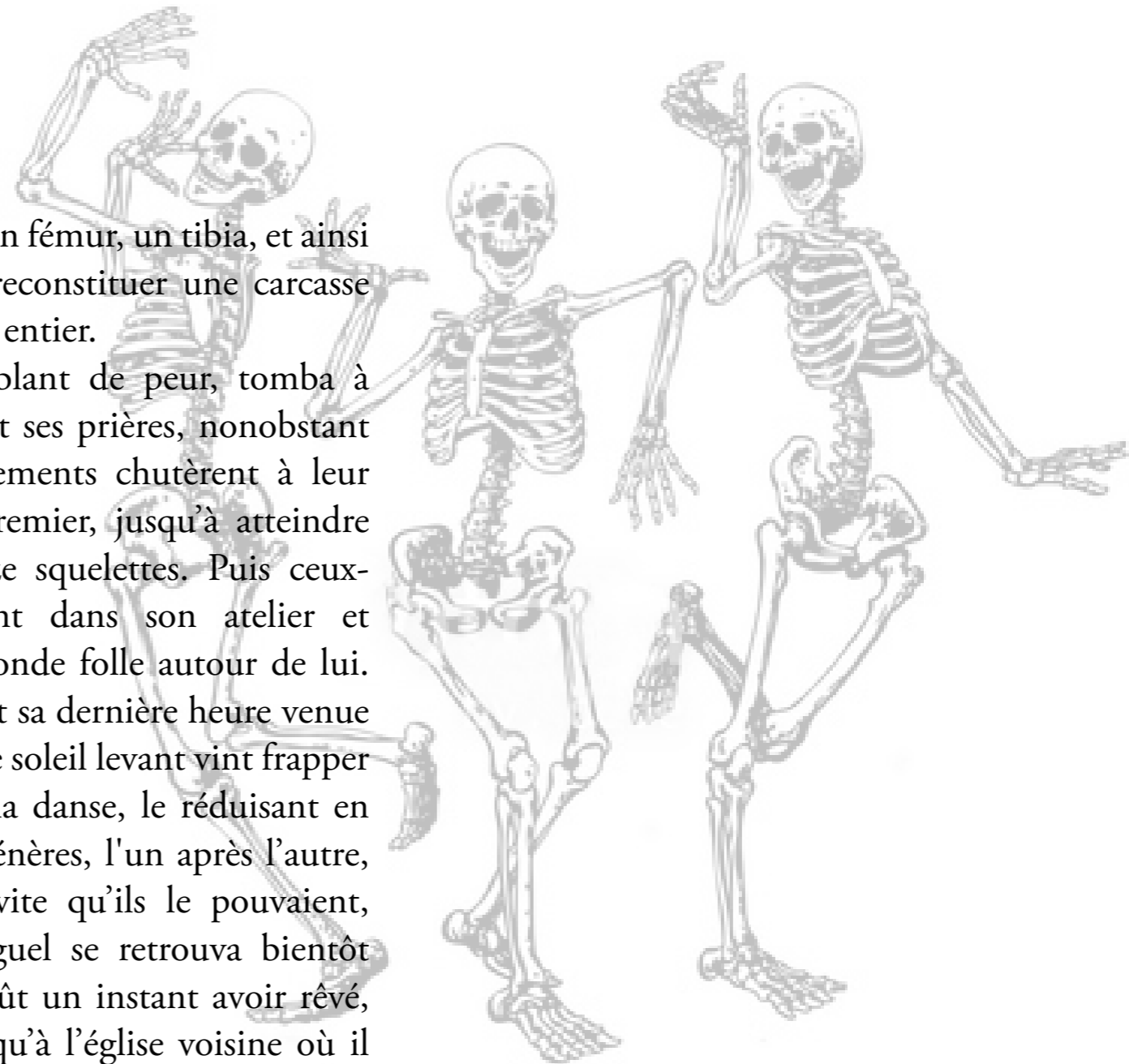
La maison, depuis, était maudite et chacun de se signer en passant devant sa porte. Miguel était capon mais l'extrême modicité du loyer l'avait conduit à surmonter ses craintes et à occuper l'entresol, lequel donnait sur la rue par un charmant balconnet.

Une nuit, comme le jour n'était pas encore levé, le gniaf fut détourné de son ouvrage tardif par un bruit mat, celui d'un pied – de squelette, entendons-nous bien – qui venait de chuter devant lui sur le

balcon. Puis vint un fémur, un tibia, et ainsi de suite, jusqu'à reconstituer une carcasse humaine dans son entier.

Miguel, tremblant de peur, tomba à genoux en récitant ses prières, nonobstant quoi d'autres ossements chutèrent à leur tour à côté du premier, jusqu'à atteindre le chiffre de treize squelettes. Puis ceux-ci se précipitèrent dans son atelier et entamèrent une ronde folle autour de lui. Le cordonnier crut sa dernière heure venue lorsqu'un rayon de soleil levant vint frapper celui qui menait la danse, le réduisant en cendres. Ses congénères, l'un après l'autre, s'enfuirent aussi vite qu'ils le pouvaient, de sorte que Miguel se retrouva bientôt seul. Bien qu'il crût un instant avoir rêvé, il se précipita jusqu'à l'église voisine où il alluma un gros cierge au pied de la statue de la Sainte Vierge Marie en poussant un profond soupir de soulagement.

Telle est l'histoire que me conta le capitaine Gouget qui, lui-même, ne savait qu'en penser. »





## LE MÉNÉTRIER DU DIABLE

Charles Dôle dit Jésus-Christ finit de rouler sa cigarette, l'alluma et demanda à sa famille si elle voulait entendre une autre histoire. Puis, sans attendre de réponse, il lissa sa longue barbe rousse et commença en ces termes :

« Il s'appelait Louis Agnel et on l'avait surnommé le "grand" Louis, justement parce qu'il n'était guère plus haut qu'une botte de cavalier.

On aurait sans doute pu lui reprocher sa trop grande dévotion à Sainte Chopine. Mais comme il était ménétrier de son état, toujours en "corvée" de noce, vent dessus, vent dessous, un jour ici, demain ailleurs, la critique villageoise y aurait usé ses griffes et perdu son temps.



Avez-vous par hasard ouï parler de la noce à Jacques Mignoille de Champvans ? Si non, vous saurez que de Auxonne à Villette-les-Dôle, on ne vit jamais pareille réjouissance. Presque tous les notables des environs s'y rendirent. Pendant trois jours, le grand Louis y mena danses et contredanses au son du crinclin.

En son gosier toujours sec, un verre n'attendait pas l'autre, je vous prie de croire.

La qualité de "pur jus de la treille" qu'il absorba de cette façon reste incalculable. Dame ! Le vin était droit au goût et versé haut le coude. Puis il fallait du nerf pour lancer gars et filles dans le tourbillon.

Ce fut seulement dans la nuit du troisième jour que Louis Agnel s'en revint de Champvans. Rigide et sérieux, il avançait, son violon sous le bras, avec l'unique préoccupation de garder sa ligne droite, d'autant qu'il se jugeait lui-même "un peu bu".

De Champvans à Villette-les-Dôle, la route est longue, avec des côtes à ne plus en finir. Cependant le violoneux



était arrivé sans encombre au bas de la montée de La Vieille-Loye, quand il perçut distinctivement le bruit d'un cheval venant droit sur lui. Se ranger vers le fossé fut alors sa seule idée. Mais il faut croire qu'il n'était guère rangé tout de même car soudain le cheval s'arrêta et le cavalier qui le montait cria d'une voix de tonnerre :

— Tu gardes la route pour toi, garçon ! M'est avis pourtant qu'elle est faite pour tout le monde.

Louis allait riposter et de belle façon, quand il s'aperçut que le cheval avait le poil noir comme jais, et surtout que le cavalier, tout noir aussi et de taille gigantesque, était au moins capable de renverser d'une chiquenaude dix violoneux de son poids.

Le cavalier aussi regardait Louis, et toutes les joies mauvaises luisaient en ses yeux verts.

— Bon ! dit-il au bout d'un moment, tu reviens de la noce à Jacques Mignoille de Champvans, pas vrai ?

— Y a apparence, répondit Louis.

— Tu as trop bu de vin et trop joué de crinclin.

— Y a encore apparence.

— Tu ne seras seulement pas fichu demain de boire un verre et de jouer une polka.

Celui qui froisse un violoneux dans sa dignité professionnelle, laquelle est de boire jusqu'à plus soif et de tirer l'archet



sans arrêt, a vraiment tort. Le cavalier avait à peine prononcé cette dernière phrase que Louis se rebiffa :

— Alors tu prétends, toi, que je ne saurais plus demain ni jouer ni boire ?

— Comme tu dis, y a apparence, garçon.

— Eh bien ! Je te jure, moi, être encore bon pour boire un tonnelet de vin et faire danser tous les diables d'Enfer !

— Voilà qui va bien, dit le cavalier. Trouve-toi ici, demain soir, à la même heure, je viendrai te prendre, et si tu tiens parole, je te baillerai cent écus.

Le lendemain, Louis se réveilla avec la bouche amère, le cheveu raide et la conscience troublée par la gravité de son serment. Pourtant, comme il avait gardé la piété de son enfance, il fit d'abord son devoir en allant confesser l'aventure à son curé.





Le curé de Villette-les-Dôle s'y connaissait en sorcellerie, vu qu'il soignait mieux les malades que tous les rebouteux d'alentour. Il déclara que le cavalier noir était le diable, tout simplement.

Le violoneux, qui s'en doutait cependant, s'épouvanta :

— Je suis damné d'avance, et jamais je n'aurai les cent écus.

— Bast ! reprit le curé, Satan est souvent plus bête qu'il n'en a l'air. Si tu savais combien je l'ai roulé de fois.

— Vous, c'est possible. Les curés font merveille avec leur eau bénite et leur latin. Mais comment ferai-je avec mon violon ?

— Ton violon suffira.

Le curé réfléchit une seconde et reprit d'un ton solennel :

— Tu iras ce soir au rendez-vous. Je ne sais où le diable a idée de te conduire. En tout cas, pour revenir à Villette-les-Dôle, une seule chose te sera nécessaire.

— Laquelle, monsieur le curé.

— Connais-tu le Veni Creator ?

— Pardi !

— Alors, au moment critique, quand tu voudras revenir chez toi, tu n'auras qu'à le jouer à tour de bras. Pour "désenquerauder" un chrétien, un Veni Creator bien envoyé vaut une pinte d'eau bénite, garçon !

— Aurai-je aussi les cent écus ? demanda Louis avidement.

— Satan est généralement bon payeur, affirma le prêtre. Je pense qu'il saura te tenir promesse, exactement.

Le violoneux voulut encore recevoir l'absolution, afin de se trouver, le cas échéant, en état de grâce. Le curé la lui administra avec cet ultime conseil :

— Va en paix et ne bois qu'à ta soif !

Le conseil était superflu, car pendant toute la soirée, mon Louis but pour s'étourdir. Vers minuit, il s'en fut à l'endroit où l'attendait, sur son cheval noir, le noir cavalier. Je ne sais trop comment la chose se fit, à peine le temps de dire bonsoir probablement, et voilà Louis transporté en enfer !

Il n'y vit à la vérité ni flammes ni horribles démons, mais une suite

d'appartements d'un luxe merveilleux, éclairés par des lustres éblouissants. De gentils messieurs en habit et de belles dames au corsage épanoui s'y promenaient deux à deux, et de capiteux parfums flottaient dans l'air. Vrai ! Sans l'absolue certitude d'être chez le diable, le grand Louis aurait pu se croire en paradis.

Son entrée eut du succès. Un succès de curiosité et de fou rire, Mais le brave garçon, très ahuri d'ailleurs, ne s'en émut pas. Les damnés n'avaient peut-être encore jamais vu de près un violoneux Franc-Comtois ? Néanmoins le cavalier, qui l'avait présenté d'un geste, le pria de tenir parole en menant la danse comme à la noce de Jacques Mignoille.

Mon homme attaqua sa meilleure ritournelle et les couples se mirent à tourbillonner. La danse fut d'abord indécise. Les damnés se heurtaient, s'enchevêtraient, de bizarre façon. Alors, le violoneux les excita de l'œil, du pied et de la voix. Il se retrouvait véritablement tel qu'il était aux noces villageoises, hochant la tête, abaissant



et levant son crinclin pour indiquer la mesure, criant à tue tête les figures du rigodon.

Les danseurs partagèrent vite son enthousiasme. Les belles dames troussaient leurs jupes pour mieux tricoter des jambes. Les gentils messieurs piquaient l'entrechat et marquaient du talon la cadence, comme de vrais campagnards. À la fin, quand Louis fit

grincer la chanterelle en criant : "Embrassez vos créatures !", tous s'embrassèrent avec des cris et des rires, dans un délire véritablement infernal.

Combien d'heures ? Combien de jours, même, dura ce fantastique bal ? Louis n'a jamais su le dire. Les polkas succédaient aux contredanses, les contredanses aux quadrilles, les quadrilles aux rondes, et les pintes de vin aux pintes de vin. Jamais le violoneux n'avait eu tant de verve, jamais aussi il n'avait bu aussi franche boisson. À chaque chopine, la langue lui en "fricolait". Il n'y voyait plus qu'à travers un brouillard et son archet menaçait de choir de ses doigts, quand il se souvint par bonheur des recommandations du curé. Alors dans un dernier élan d'énergie, juste au milieu d'un quadrille, il lança les vibrantes notes du *Veni Creator*.

Le résultat fut épouvantable ! Un tapage assourdissant. Vociférations, imprécations, hurlements, blasphèmes, mêlés à des cris de rage. Puis les salons semblèrent tourner avec les démons dans une valse folle, dans

un insensé vertige. Et Louis se trouva si rudement jeté à terre qu'il s'évanouit.

À l'aube du lendemain, des gens qui s'en allaient à La Vieille-Loye, le trouvèrent au bas de la montée, près du bourg, au fond d'un fossé bourbeux, à moitié mort.

Je vous fais juge de l'émoi de son réveil. Cependant, quand il eut trouvé dans sa poche les cent écus promis par le diable, il constata avec plaisir qu'il ne lui restait de l'aventure qu'une très grande soif. Et ce fut le verre en main qu'il conta d'abord son terrible voyage en enfer.

Je tiens l'histoire du brave curé de Vilette-les-Dôle. Il me l'a contée en ajoutant pour sauver sans doute sa responsabilité :

— Je n'ai pas actuellement l'intime conviction que le grand Louis ait vu l'enfer. Le cavalier noir était peut-être le propriétaire du château voisin, un noble aimant à rire. Il faut toujours se défier des imaginations échauffées par le vin. Il est ici assez franc de goût, mais pour ensorceler un homme et lui faire perdre la tête, le diable n'est pas son cousin. »





## JEAN SOT

Une autre histoire grand-maman ?  
proposa François Dôle.

— Les mésaventures de Jean Sot peut-être ? Mais je te préviens, c'est plus un conte de nourrice qu'autre chose.

— Qu'importe, ça nous changera des revenants.

Et toute la famille assise en demi-lune devant la cheminée d'acquiescer, aimant tellement entendre parler leur chère aïeule avec son pur accent franc-comtois.

— Et bien soit, dit-elle. Écoutez bien, mes enfants :



« Jean Sot ayant été nommé général et reçu les pleins pouvoirs de l'empereur de Chine pour combattre les Tartares fit ses préparatifs, c'est-à-dire qu'il fit seller son destrier et prit un manteau de voyage.

L'armée chinoise, composée de huit cent mille hommes, attendait l'arrivée des Tartares à l'abri de la fameuse muraille qui sépare la Chine du vaste empire des îles Inconnues. Vous n'ignorez pas, sans doute, que cette muraille a été construite pour contrer les attaques de la cavalerie tartare qui est la plus redoutable du monde. Vous ne me saurez pas mauvais gré, je crois, de vous en donner une idée. Cette muraille a plus de cent pieds de haut et de trente pieds de large. Elle est semée de tours qui s'élèvent de distance en distance. Elle s'étend sur une longueur de plus de six cents lieues et sert de frontière aux deux pays, tantôt bornant la plaine, tantôt surplombant d'affreux précipices. Au pied de chaque tour sont deux portes, l'une qui s'ouvre du côté de la Chine, l'autre qui fait face aux îles Inconnues.



Jean Sot était, à peine au camp depuis deux jours, lorsqu'un bruit semblable aux grondements de la foudre, au pétilllement de la grêle sur les toits et au désordre confus

d'une foire, se fit entendre et annonça l'approche de l'ennemi. À ce bruit, les malheureux Chinois se crurent tous morts. Ils jetaient leurs armes et couraient dans



le camp, éperdus et en désordre. Jean Sot calma cette confusion en décrétant que le premier qui serait trouvé hors de sa place et de son rang serait empalé pour l'exemple. Chaque soldat courut aussitôt chercher ses armes et rejoindre son drapeau.

Leur général monta sur la tour pour voir l'armée tartare. C'était un spectacle effrayant et admirable. Imaginez-vous cinq cent mille cavaliers montés à cru sur de petits chevaux sauvages et hérissés. Chaque cavalier était armé d'un arc, d'une lance et d'un sabre. En tête s'avancait le formidable Nogai, le frère cadet de Ouzbec. Il était beaucoup moins grand que son frère, et mesurait vingt pieds à peine, mais sa force était colossale. Il luttait sans armes, au corps-à-corps avec les ours et les écartelait de ses mains. Il portait à l'arçon de sa selle une massue en argent, du poids de vingt mille livres. Il ne tuait pas, il assommait et réduisait en poussière ses ennemis. Son cheval, d'une taille proportionnée à la sienne, et d'une vigueur extraordinaire, avait un aspect effroyable. On ne pouvait



le regarder sans frémir. Nogai était le fils du fameux Tchitchitchitchof, empereur des îles Inconnues, et de la cruelle sorcière Tautrika dont le nom est si célèbre dans les annales du Kamtchatka. Il avait appris de sa mère quelque chose des pratiques de la magie noire. Il pouvait, à son gré, soulever et pousser les nuages, évoquer les vents et les brouillards, faire paraître et employer à son service les démons. Sa férocité était sans bornes. Il avait jadis massacré plus de cent mille Chinois et de leurs têtes il avait fait construire une tour au sommet de laquelle il s'enfermait le soir, dans les nuits sombres et étoilées, pour contempler les astres et évoquer les puissances infernales. Une main invisible avait gravé sur son front, pendant son sommeil, les trois lettres qui dans le langage magique signifient : TUE !

Il semblait, en effet, ne vivre que pour tuer, brûler, massacrer, exterminer. Il égorgeait sans pitié les femmes, les enfants, les vieillards. Il avait, surtout pour les enfants, une haine inexplicable. Il aimait à boire leur sang tout chaud encore et



fraîchement versé. C'était le monstre le plus effroyable qu'on eût jamais vu. Ce qui ajoute encore à la frayeur qu'il inspirait, c'est qu'il était invulnérable, excepté au creux de l'estomac. Partout ailleurs, les sabres, les lances, les flèches, les balles, rebondissaient sur sa peau sans l'entamer, comme si elle eût été élastique.

Tel était ce guerrier épouvantable dont le seul nom jetait l'effroi dans les cœurs de tous les Chinois. Jean Sot même, au premier abord, eut peine à soutenir sa vue. Mais il se sentait si brave que cent mille Nogai ne l'eussent pas fait reculer d'une semelle. Cependant, il ne voulut pas hasarder en une bataille le destin de la Chine. Il vit bien que son armée avait besoin de s'aguerrir. Attendant tout du temps et de son courage, il fit faire bonne garde le long des murailles et dans l'intérieur des tours, et prit soin d'exercer ses soldats.

Le fils de l'Empereur arriva au camp quelques jours après et demanda d'un ton hautain pourquoi l'on n'avait pas livré bataille à l'ennemi. Jean Sot exposa ses

raisons avec une fermeté polie, et tout le conseil fut de son avis.

— Mon père, dit Ma Jong, ne vous a pas envoyé pour discuter, mais pour combattre. Il y a longtemps qu'on sait que vous êtes plus prudent que brave.

Jean Sot se mordit les lèvres pour ne pas répondre avec sévérité, mais, sans s'inquiéter du discours du prince, il fit continuer les exercices militaires. Ma Jong, qui cherchait une occasion de le perdre, commença à déplorer tout haut sa lâcheté qui compromettrait, disait-il, le sort de l'État. On ne l'écouta point, mais un jour Jean Sot, impatienté, lui dit en présence de toute l'armée :

— Seigneur, daignez-vous mettre avec moi à la tête de l'avant-garde, nous allons faire une sortie générale contre les Tartares.

— Il ne convient pas, dit Ma Jong avec dignité, que j'expose inutilement des jours qui sont précieux à l'État et à ma famille. Je vais en demander la permission à mon père, et s'il accepte, vous me verrez courir le premier dans la mêlée.

Comme on le pense bien, il se garda d'écrire et Jean Sot, content de l'avoir réduit au silence, ne lui en parla pas davantage.

Cependant, Nogai, furieux de se voir arrêté par cette muraille et par la prudence de Jean Sot, résolut de donner un assaut général. L'embarras était grand parmi les Tartares, car ils ne pouvaient escalader la muraille à cheval, et savaient mal combattre à pied. Leur chef, après avoir un peu réfléchi à cette difficulté, fit fabriquer une énorme quantité d'échelles d'une hauteur de plus de cent quarante pieds chacune, et décida que l'escalade se ferait à neuf heures du matin, après le petit déjeuner.

Au jour fixé, Jean Sot, averti par ses éclaireurs du dessein de l'ennemi, borda la grande muraille d'infanterie, dont la seule fonction devait être de jeter des pierres sur la tête des Tartares pendant l'assaut et de renverser leurs échelles dans le fossé. La hauteur de la muraille était telle qu'il n'y avait rien à craindre des assiégeants si les assiégés faisaient leur devoir. Les deux chefs prononcèrent un discours :



— Braves Tartares, dit Nogäi, montez à l'assaut sans peur. Si vous mettez le pied sur ce rempart, la Chine est à vous. Massacrez, pillez, brûlez. Je me réserve pour esclaves tout ce qui est au-dessous de vingt ans. Tuez ou vendez le reste et prenez leurs terres.

— Vive le généreux Nogäi ! crièrent les Tartares.

Ce cri fut si retentissant et poussé avec tant d'ensemble que la muraille en fut ébranlée. Quelques pierres tombèrent même des créneaux.

— Voyez, dit Nogäi, les dieux mêmes sont pour vous : la muraille s'écroule pour vous livrer passage.

On applaudit de toutes parts. Le même accident avait effrayé les Chinois.

— Ce n'est pas pour leur livrer passage, dit Jean Sot, c'est pour les écraser que ces pierres sont tombées d'elles-mêmes sur leurs têtes.

La vérité est que les pierres n'étaient pas solidement scellées avec du ciment romain. Jean Sot le savait bien, mais il donnait à des soldats poltrons les seuls encouragements qu'ils pussent comprendre.

— Vous avez entendu ce Tartare, dit-il, et vous savez ce qui vous attend. Que ceux qui aiment la patrie, la famille et la liberté se souviennent qu'on ne défend qu'avec le sabre ces trois biens si précieux. Au surplus, que chacun de vous fasse comme moi.

À ces mots il retroussa ses manches comme un bon ouvrier qui va faire de la bonne besogne. Tous ses soldats l'imitèrent et attendirent de pied ferme le premier choc.

Nogäi dressa une échelle contre la muraille et commença l'escalade. En un instant, plus de mille échelles furent dressées





et se chargèrent de Tartares. On les voyait se presser les uns derrière les autres comme des fourmis noires dans une fourmilière, ils poussaient des cris effrayants, et le regard seul de Jean Sot maintenait les Chinois à leur poste.

Lorsque Nogäi fut arrivé au sommet de l'échelle, il mit la main sur le créneau et dit à Jean Sot qui montrait le plus grand calme :

— Chien, tu vas mourir !

En même temps il mit un pied sur la muraille. Jean Sot saisit ce pied, le leva en l'air, fit perdre l'équilibre au géant et le jeta dans le fossé, les bras en avant et la tête la première. Dans cette chute épouvantable, tout autre eût été réduit en miettes : le Tartare ne fut qu'étourdi du coup.

— Eh bien ! lui cria Jean Sot, quelle est la hauteur de la muraille ? Tu dois le savoir maintenant.

Tout en prononçant ces mots, il saisit par les deux montants l'échelle toute chargée de Tartares qui montaient derrière leur empereur et la balança quelque temps dans l'air, comme s'il eût hésité sur ce qu'il

devait faire. Tous ces malheureux poussaient des cris de rage et d'angoisse. Enfin Jean Sot la poussa violemment sur une échelle voisine. Toutes deux tombèrent sur une troisième, qui s'écroula sur une quatrième, et celle-ci sur une cinquième.

À cet effrayant spectacle, de toutes parts s'éleva un profond silence. Les échelles tombaient les unes sur les autres, jusqu'à la dernière, sur une étendue de plus d'une lieue qui était celle du champ de bataille. La plus proche présentait un spectacle fort singulier : comme chaque Tartare tenait sa lance haute derrière son compagnon d'armes, celui du premier rang reçut la pointe de la lance si malheureusement dans le corps qu'il se trouva embroché tout vif, comme une alouette. Le second reçut à son tour la lance du troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier qui eut le bonheur de sauter à terre avant la chute de l'échelle et de s'enfuir.

Plus de vingt mille Tartares périrent dans ce premier assaut et de la seule main de Jean Sot. On ne s'étonnera pas de ce nombre

si l'on songe qu'il y avait plus de mille échelles et que chacune d'elles était chargée d'hommes jusqu'au dernier échelon ; qu'il y avait plus de cent cinquante échelons, et que tout s'écroula en même temps. On irait même fort au delà si l'on calculait tous ceux qui s'estropièrent dans cette affaire, ceux qui eurent les bras cassés, ou les jambes rompues, ou les côtes enfoncées, ou l'œil poché, ou le nez en marmelade. Mais on conçoit assez que je préfère la vérité à la gloire-même de notre héros : il n'y eut pas plus de vingt mille morts.

C'est déjà bien assez si l'on songe au temps qu'il faut pour nourrir, élever, instruire un homme, aux soins qui lui sont nécessaires et à la dépense que font ses parents avant qu'il soit bon à quelque chose, qu'il sache travailler, parler et se conduire. Si l'on songeait à tout cela, mes chers enfants, avant de faire la guerre, sur ma parole, il n'y aurait pas tant de conquérants. Et s'il y en avait encore, si quelques enragés voulaient encore tuer leurs semblables et se couvrir de gloire, tous les autres se jetteraient



sur eux et les lieraient comme des fous furieux auxquels il faut des douches et des sinapismes.

Cependant Jean Sot eut raison de casser le cou aux Tartares. Il faut avoir horreur de ceux qui n'aiment que la force et la violence, mais cela ne suffit pas toujours pour être heureux. Il faut encore savoir les écarter avec un sabre : c'est le devoir de tous les honnêtes gens et de tous les gens de cœur, et, croyez-moi, on n'est pas honnête homme si l'on ne sait pas et si l'on n'ose pas défendre ses parents, ses amis, sa patrie et soi-même.

Ainsi pensait Jean Sot, mais comme il ne pouvait instruire les Tartares, il était forcé de les corriger par la force. Celui qui se sert du sabre, dit l'Évangile, périra par le sabre. Avec le temps, Jean Sot devenait sage. Il n'usait de sa force que pour protéger les faibles et les opprimés, mais alors il n'hésitait jamais, eût-il dû lui en coûter la vie.

Après l'éroulement des échelles, un murmure confus s'éleva dans l'air et se

changea en un concert affreux de cris et d'imprécations qu'on entendit jusque dans les gorges profondes des monts voisins. Jean Sot, se croisa les bras et regarda quelque temps son ouvrage en silence.

— Hélas ! dit-il en soupirant, tous ces malheureux ont eu un père, une mère, et des enfants peut-être ! Quelle exécration les pousse à se jeter sur nous comme des chiens enragés ou comme des bêtes féroces qui cherchent leur pâture ? Dieu m'est témoin que j'ai horreur de ces sanglants sacrifices, mais pouvais-je laisser massacrer, sans défense, ces pauvres Chinois ? Ne sont-ils pas déjà bien malheureux d'être si lâches et de n'oser se défendre ? Faut-il que partout la force triomphe de la justice ?

Comme il était plongé dans ces pensées, Nogai sortit de son étourdissement et lui cria :

— Tu m'as pris en traître, Jean Sot, mais je me vengerai !

À ces mots, saisissant un énorme rocher qui s'élevait près de là, il le lança à la tête de Jean Sot. Celui-ci évita le coup, et le rocher

alla tomber dans les rangs des Chinois. Cinq ou six furent écrasés et les autres s'enfuirent épouvantés. Jean Sot les rallia sur le champ et les ramena à leur poste. Il s'attendait à une nouvelle escalade, mais les Tartares n'osèrent livrer un second assaut ce jour-là. Ils manquaient d'échelles et voulaient ensevelir leurs morts.

En revenant dans sa tente, le général reçut les félicitations de tous ses principaux officiers. Les soldats s'écriaient : "Vive Jean Sot !" L'illumination fut générale. On buvait, on chantait, on se réjouissait. Jean Sot remercia le ciel à qui il devait tant de gloire.

Le lendemain, notre héros, regardant du haut du rempart le camp ennemi, vit se mouvoir toutes sortes de balistes, de béliers, de catapultes et d'autres machines de guerre que faisait apprêter Nogai. Cette vue l'inquiéta beaucoup. Il ne pouvait se dissimuler que ses soldats ne tiendraient pas en rase campagne contre la cavalerie tartare, et il voyait bien à ces préparatifs que le mur qui défendait l'armée ne résisterait



pas longtemps. Cependant le mal était sans remède. Il fit amasser de grandes quantités de bois, d'huile et de rochers pour brûler ou écraser les assaillants, et il proposa des prix pour les plus braves et les plus robustes de ses soldats. Jour et nuit on s'exerçait dans le camp à tirer de l'arc, à manier le sabre ou la hache. Enfin, après un mois d'attente, il vit que l'ennemi allait livrer un second assaut.

Un matin, toute l'armée tartare se mit en mouvement. Soixante chevaux traînaient une machine énorme dont je ne vous ferai pas le détail mais que les ingénieurs de Nogai déclaraient capable d'enfoncer une montagne et de s'y frayer un chemin. Cette machine s'avança lentement, jusqu'en face de la grande muraille.

À ce moment, leur chef donna le signal : elle partit comme une flèche et alla s'enfoncer dans le rempart qui s'écroula avec un bruit terrible sur une largeur de plus de vingt pieds. Aussitôt Nogai et les plus braves de son armée se précipitèrent pour entrer par la brèche. Toute l'armée chinoise poussa un cri de terreur. Mais Jean

Sot veillait. Comme son terrible adversaire mettait le pied dans l'intérieur des retranchements, il ouvrit la bouche pour crier de toute sa force : "Victoire !" Jean Sot saisit ce moment, et, profitant de ce que les pierres écroulées l'empêchaient de se retirer assez vite, il jeta promptement dans sa bouche ouverte un énorme chaudron d'huile bouillante qu'il avait fait préparer. Nogai ferma la bouche trop tard, et, dans sa surprise, avala tout le contenu du chaudron. Cette huile, descendant dans ses entrailles, le brûla horriblement. Il s'enfuit, jetant sa lance, et courut vers son camp en poussant des cris affreux.

— Qu'avez-vous, seigneur ? lui cria son second.

Nogai, exaspéré, lui donna un coup de pied si violent que le malheureux fut jeté à six cents pas de là et tomba mort sur les rochers. Instruits par son exemple, les autres officiers se tenaient à distance et s'enfuyaient au lieu de répondre à son appel. Pendant ce temps, le malheureux chef de guerre cuisait intérieurement et se

tordait dans des convulsions désespérées. Il ouvrit la bouche et fit signe que de là venait son mal. Enfin le chirurgien en chef arriva, et, ne lui voyant aucune blessure, crut qu'il avait la fièvre et voulut lui tâter le pouls.

— Il a trop mangé, pensa le chirurgien, c'est une indigestion.

Mais le malheureux, indigné de n'être pas compris, saisit le chirurgien par le cou et par les jambes, et le cassa en deux sur son genou. Après cet exploit, tout le monde s'enfuit et il resta seul, maugréant, pestant contre Jean Sot, maudissant mille fois l'envie qu'il avait eue mal à propos de crier victoire, et ne parlant que d'écorcher vif son ennemi. Mais laissons ce féroce Nogai et revenons à notre héros.

Il n'eut pas le temps de se réjouir beaucoup de la fuite de son ennemi et du bon tour qu'il lui avait joué, car les gardes de celui-ci, qui le suivaient de près, montèrent à leur tour sur la brèche.

— En avant ! cria Jean Sot à ses soldats.

Et, pour leur donner l'exemple, il fendit en deux, d'un coup de sabre, un





officier tartare. D'un revers, il abattit la tête de son voisin, et coupa l'épaule droite au troisième. Le quatrième, qui était un guerrier renommé dans l'armée tartare pour son courage, s'avança et voulut le percer Jean Sot d'un coup de lance. Celui-ci para le coup et, saisissant une broche qui tournait devant le feu, en plein air, et qui portait un dindon à moitié rôti, il la passa au travers du corps du Tartare.

— Voilà un dindon et une oie ! raillat-il.

Animés par son exemple, les Chinois firent merveille et le combat devint acharné autour de la brèche. Cependant, les Tartares, toujours renforcés, allaient l'emporter lorsque Jean Sot s'avisait d'un moyen qui lui réussit. Il fit jeter sur la brèche une énorme quantité de fagots et y fit mettre le feu. Dès que la flamme commença à s'élever dans les airs, aucun Tartare n'essaya plus de passer dans le retranchement et Jean Sot, n'ayant affaire qu'à ceux qui étaient entrés déjà,



et qui n'étaient pas plus de deux ou trois mille, les tailla en pièces. Aucun d'eux ne voulut se rendre.

Le jour finissait, et il était trop tard pour tenter une nouvelle attaque. Jean Sot fit réparer la brèche pendant la nuit, et les Chinois travaillèrent avec tant d'ardeur qu'au matin la muraille était refaite, et qu'un monceau de cendres et le sang versé indiquaient seuls le lieu du combat de la veille. L'incendie avait gagné les machines de Nogai, et les avait consumées. Il fallait donc recommencer ces pénibles travaux. L'armée tartare murmurait contre l'incapacité de son chef et ce dernier, furieux, était couché dans son lit, sans pouvoir remuer, ni manger, ni boire, parce que ses entrailles étaient bouillies.

Ce second combat fit à Jean Sot encore plus d'honneur que le premier. On convint qu'il avait montré un courage, une présence d'esprit, une habileté dignes des plus grands capitaines.



Malheureusement, plus sa gloire croisait, plus la rage de ses ennemis cherchait les moyens de le perdre. Le fils de l'Empereur, Ma Jong, qui s'était bien gardé de paraître durant le combat, écrivait à son père que Jean Sot était seul maître dans l'armée, qu'il distribuait tous les emplois à ses créatures et qu'il aspirait ouvertement au trône. Si ce prince scélérat avait osé faire assassiner Jean Sot, il l'aurait fait sur-le-champ, mais personne ne voulut se charger d'une pareille mission. Les uns craignaient la fureur des soldats, d'autres craignaient encore plus Jean Sot lui-même. Quoiqu'il ne fût pas sur ses gardes, tout le monde savait qu'il était si fort, si agile, si intrépide, si adroit et si prompt à prendre un parti qu'il fallait être sûr de le tuer du premier coup pour oser l'attaquer, même durant son sommeil.

Cependant, Ma Jong voulait à tout prix le faire assassiner, ou, tout au moins l'exiler. Il avait pris pour confident un vieux magicien dont l'âme était noire de crimes, et qui avait contre Jean Sot la haine que les méchants nourrissent toujours contre les gens de

bien. Le magicien était petit, avait les yeux enfoncés sous des sourcils grisonnants, le nez busqué et touchant presque au menton pointu, les pommettes des joues saillantes, et l'air d'un féroce gredin. Ses yeux, comme ceux des chats, voyaient la nuit comme le jour. Ce coquin, qui plusieurs fois déjà, avait mérité la potence, et n'avait échappé à la mort que par les intelligences qu'il avait avec les démons, plut tout d'abord au prince qui le trouva digne de lui. Tous deux cherchaient continuellement le moyen de perdre Jean Sot.

— Comment faire ? dit le fils de l'Empereur, il est inattaquable !

Le magicien sourit.

— Le plus inattaquable, dit-il, a toujours quelque endroit faible, c'est par là qu'il faut le prendre.

Et, tirant de sa poche un affreux grimoire, il prononça les mots sacramentels qui signifient, dans la langue magique : kara-bran-kara, et, en français : "Approche esclave". C'était la formule usitée pour évoquer le démon.

Celui-ci parut.

— Maître, dit-il, tu m'as appelé, que me veux-tu ?

Ici je passe sous silence une conversation assez longue entre le diable et le magicien. Le résultat fut que le prince apprit que le pauvre Jean Sot aimait éperdument Lin Piao, la fille d'une fermière, et qu'ils avaient été fiancés par la fée Aurore. Hélas ! tremblez et soupirez, âmes sensibles, car de ce jour datent les premiers malheurs de notre ami.

À peine le chef de guerre eut-il appris tout cela qu'il quitta l'armée avec son confident, fit enlever la fille et sa mère dans un nuage par le moyen des démons et les enferma dans un château revêtu à l'extérieur de plaques d'acier travaillé par les esprits infernaux, et qui avait la propriété d'être invisible.

Au moment même où Ma Jong commettait ce crime, l'anneau magique de Jean Sot lui serra le doigt comme s'il eût été vivant, et son cœur battit violemment sans qu'il sût pourquoi. C'était un de ces pressentiments que Dieu envoie aux



âmes tendres et qui ne leur font pas éviter le malheur. Jean Sot, attristé et plein de pensées lugubres, eut recours à la fée Aurore. La bonne fée lui apprit ce qui s'était passé et cherchait à le consoler. Jean Sot s'arrachait les cheveux de désespoir.

— Malheureux! disait-il, pourquoi les ai-je quittées ? Quel besoin avais-je de combattre les Tartares ? Ah ! marraine, c'est cette funeste absence qui les a perdues ! Qui sait où elles sont maintenant ? Qui sait entre les mains de quel ennemi, et quel traitement il leur fait subir ? Périssent mille fois la Chine avec tous les Chinois ! Je vais rejoindre ma chérie. Je pars.

— Tu ne partiras pas, Jean Sot, lui dit la fée avec une douce sévérité. Tu as des devoirs plus importants à remplir.

Et comme elle vit qu'il ne l'écoutait pas :

— Je sais où est ta fiancée, dit-elle, et je veillerai sur elle. Ne crains rien, fais ton devoir en homme de coeur, et sois sûr qu'après la victoire je t'aiderai moi-même à la retrouver.

— Vous me le jurez ? dit Jean Sot un peu consolé.

— Je te le promets par la barbe blanche de Salomon à qui obéissent tous les génies.

Ayant prononcé ces mots, elle disparut.

Jean Sot, impatient de retrouver et de venger Lin Piao, brûlait de finir la guerre dans une bataille. Il connaissait trop bien la fée pour craindre que l'on fit aucun mal à sa fiancée pendant son absence, mais il avait peur qu'elle s'ennuyât d'être ainsi enfermée, qu'elle devînt triste, qu'elle tombât malade. Il avait peur de tout, le pauvre Jean Sot, quand il s'agissait d'elle. Et il avait bien raison, car s'il y a jamais eu quelque chose de beau, de doux, d'aimable et de gracieux sous le soleil, croyez que c'était sa belle. On ne lui connaissait qu'un défaut : c'est un petit grain de caprice, mais ce grain était si petit, si difficile à découvrir, et se cachait si vite qu'on n'avait pas le temps de l'apercevoir. Toutefois, c'est par là qu'elle touchait à l'humaine nature. Vous le savez, mes enfants, rien n'est parfait en ce monde. Telle qu'elle était, Jean Sot aurait donné



l'empire de la Chine, des deux Mongolies et de la presqu'île de Corée pour pouvoir presser sur son coeur une de ses pantoufles. Ceux qui n'approuveront pas la folie de Jean Sot feront bien de s'aller pendre, ils ne sont pas dignes de vivre.

Cependant, Nogai était guéri. Ses brûlures ne lui avaient laissé sur le visage qu'un tic affreux qui le rendait encore plus repoussant. Le nerf zygomatique s'était resserré et comme replié sur lui-même, et le malheureux chef de guerre, pour rendre à ses mâchoires leur ancienne élasticité, faisait d'épouvantables efforts qui mettaient en fuite tous les assistants. À cela et à quelques coliques près, dont il était brusquement saisi lorsque, par mégarde, il avalait un potage trop chaud, il dormait, mangeait et digérait fort bien. La première fois qu'il se brûla de nouveau en avalant sa soupe, il saisit le cuisinier et le jeta, la tête la première, dans une immense chaudière où cuisait le dîner des cinq cent mille Tartares. À la fin du repas, on retrouva les braies de ce pauvre homme. Comme celles-ci étaient

en caoutchouc, la dent des Tartares eux-mêmes n'avait pu les entamer. On chanta un de Profundis au lieu de dire les Grâces comme à l'ordinaire, et il n'en fut plus question.

Le lendemain, le nouveau cuisinier, craignant le même sort, ne servit qu'un dîner de viandes froides. Nogai se mit dans une colère furieuse.

— Viens ici ! lui cria-t-il.

Au lieu d'obéir, le pauvre cuisinier courut à la porte pour se sauver, mais il n'en eut pas le temps. L'empereur lui lança une javeline qui le perça de part en part et s'enfonça dans le mur où elle resta fixée. Tout le monde applaudit à ce trait d'adresse et s'enfuit, de peur d'un nouvel accident. Enfin Nogai trouva un maître d'hôtel à sa guise. C'était un Tartare intrépide, d'une naissance illustre, et fort estimé dans toute l'armée, mais qui ne s'était jamais mêlé de cuisine. Le premier jour qu'il entra en fonctions, Nogai remarqua qu'il se tenait toujours derrière son fauteuil. Il lui demanda, le motif de cette réserve. Le

Tartare répondit d'abord que c'était le devoir de sa charge puis, comme le prince insistait, il tira son cimeterre et déclara fièrement que si le dîner avait été mauvais, il aurait, sans attendre plus longtemps, coupé la tête à Nogai pour éviter le sort de ses prédécesseurs.

— Ta hardiesse me plaît, dit l'empereur ; mais, pour que je puisse dîner en paix, il ne





faut pas que j'aie derrière moi un homme toujours prêt à me couper le cou. Laisse là tes fonctions et rentre dans l'armée. Je te fais mon premier lieutenant.

Tout le monde admira et loua tout haut la grandeur d'âme de Nogai, et tout bas l'heureuse hardiesse du maître d'hôtel. Celui-ci devint aussitôt le ministre et le favori de son maître. Cette histoire, qui est très véridique puisqu'elle sort de la bouche d'un vieil enchanteur, a suggéré à ce sage la réflexion suivante : "Que, dans toutes les situations de la vie, le courage et la franchise sont encore les meilleurs moyens de se sortir d'embarras. On ne ment jamais que par lâcheté, et le lâche n'inspire à personne ni estime ni intérêt."

Voilà, mes enfants, la réflexion du vieil enchanteur. Si elle vous paraît bonne, faites-en votre profit, sinon mettez-la au panier.

Cependant ni la grandeur d'âme de Nogai, ni la hardiesse de son lieutenant, qui s'appelait Trautmanchick, ne donnaient à manger à l'armée tartare. Plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'elle eût

obtenu le moindre succès : ses provisions commençaient à s'épuiser. Il ne restait plus ni veaux, ni vaches, ni cochons. Nogai lui-même était réduit à manger du cheval, et ce n'était pas une bonne nourriture, croyez-moi, avant que quelques savants de l'Institut eussent inventé d'en faire manger aux autres, pour manger eux-mêmes du boeuf et des poulardes plus à l'aise.

Au contraire, l'armée chinoise, bien pourvue de tout par les soins de Jean Sot, aguerrie à supporter la vue et le choc des Tartares, devenait tous les jours plus redoutable. Les plus lâches désiraient la bataille, se croyant, avec l'aide de Jean Sot, assurés de vaincre. Nogai rugissait de colère et se voyait pris dans un piège. Il n'osait retourner en arrière de peur d'être détrôné par ses propres sujets, furieux de leur défaite, ni tenter une nouvelle escalade, après que les deux premières lui avaient si mal réussi. Enfin, il s'avisa d'un moyen sûr pour rétablir l'égalité des forces, et combattre cheval, malgré la grande muraille. Il fit amasser dans les îles Inconnues toutes les

charrettes et tous les tombereaux qu'on put trouver. Il les fit amener par des bœufs et les fit conduire au pied de la muraille, chargés de pierres énormes. En peu de temps il se forma un entassement prodigieux que Nogai fit recouvrir de sable et de terre pris dans le voisinage. Cet entassement de rochers, de sables et de terres amoncelés descendait en pente douce du sommet de la muraille des Chinois jusqu'au camp des Tartares, et permettait à la cavalerie de marcher et même de galoper sans crainte jusqu'au pinacle du mur. Là, on devrait combattre au corps-à-corps et, dans un combat de cette espèce, Nogai et ses soldats ne doutaient pas de la victoire.

De son côté, Jean Sot suivait de l'oeil les progrès de ce travail. Il fit secrètement creuser le terrain sous l'immense amas de matériaux entassés par l'ennemi, fit soutenir ce travail par des voûtes en maçonnerie d'une solidité admirable, et enferma cinq ou six cents tonneaux de poudre dans ces caves qui étaient creusées à une profondeur de près de cent pieds. En même temps,



à cinquante pas environ de la grande muraille, il en fit construire une seconde toute semblable. L'espace de cinquante pas qui séparait les deux murailles était destiné à servir de fossé où toute la cavalerie tartare, arrivant au galop, serait forcée de sauter. En même temps, il fit construire des ponts-levis qu'on pouvait à volonté abaisser ou relever, et qui devaient servir pour la retraite des Chinois en cas d'attaque.

Plus d'un mois se passa pendant qu'on faisait ces préparatifs de part et d'autre. Chacune des deux armées se tenait sur ses gardes, mais évitait d'attaquer son adversaire. Enfin Nogai crut le moment favorable.

— À quelle sauce te mangerai-je ? cria-t-il à Jean Sot.

— À l'huile, répondit ce dernier.

À ce souvenir, l'empereur des îles Inconnues fut transporté de fureur et donna le signal du combat. Quatre cent mille Tartares à cheval (car les autres avaient péri de fatigue ou sous les coups de Jean Sot) s'ébranlèrent en même temps et coururent



au grand trot sur l'esplanade qu'ils avaient construite. C'était un spectacle admirable et grandiose : tous ces chevaux galopant ensemble sur une profondeur extraordinaire et ces cavaliers tenant la lance en arrêt et poussant des cris affreux, jetèrent la terreur dans l'âme des Chinois. Jean Sot s'en

aperçut et donna le signal de la retraite. Ils se retirèrent en bon ordre au moyen des ponts-levis, poursuivis de près par la cavalerie tartare, qui, s'échauffant à cette vue, prit le grand galop et arriva juste au moment où le dernier Chinois ayant passé, on commençait à lever les ponts-levis.



Aucun Tartare ne soupçonnait le piège, Jean Sot ayant caché ses travaux au moyen de palissades qui étaient dressées sur la muraille et qui semblaient n'avoir pour but que d'abriter la poltronnerie des Chinois. Le jour de la bataille, il avait fait abattre ces palissades qui furent jetées dans le fossé intérieur. Aussi les Tartares furent bien étonnés, lorsque, arrivant sur la plateforme de la muraille, ils entendirent la voix moqueuse de Jean Sot leur crier :

— Au bout du fossé, la culbute !

Ce fut en effet une culbute épouvantable. Les trente premiers rangs de la cavalerie, lancés à toute bride, sautèrent dans le fossé sans pouvoir contenir l'ardeur de leurs chevaux. Les autres, avertis à temps, restèrent sur le bord et regardèrent tristement le sort de leurs camarades. Ceux-ci tombaient les uns sur les autres avec un bruit sourd de têtes brisées, de jambes cassées et de poitrines enfoncées. Les chevaux se débattaient sur les hommes, et tous ensemble, percés de leurs propres armes, remplissaient de sang le fossé. Les

Chinois roulaient sur eux des rochers énormes qui achevaient ceux que leur chute n'avait pas tués du premier coup.



Au milieu de ce désastre, l'âme sensible de Jean Sot fut saisie de compassion. Il arrêta ses soldats et fit offrir à ces

malheureux, qui se débattaient contre la mort, de leur donner la liberté et la vie s'ils voulaient se rendre. Tous acceptèrent, et Jean Sot leur fit jeter des cordes au moyen desquelles on les repêcha un à un. On les envoya dans l'intérieur de la Chine où ils furent employés à faire des routes, à cultiver la terre et à planter du riz, besogne qu'ils entendaient mieux que personne,

Un seul refusa de se rendre : c'était Nogai lui-même. Il était tombé le premier dans le fossé avec son cheval, mais, comme il était invulnérable et que ses os étaient faits d'une matière plus dure que le fer, il n'eut aucun mal dans sa chute. Il jurait affreusement en voyant tomber successivement sur sa tête toute l'avant-garde de son armée.

— Scélérat, cria-t-il à Jean Sot, tu n'oserais m'attaquer en face, tu me tends des pièges.

— Comme à une bête féroce, et tu es en effet aussi bête que féroce. Quant à te combattre en face, j'en serais fort aise si je n'avais pas en ce moment quelque chose de mieux à faire.



Jean Sot ne voulut pas dire tout haut ses raisons, mais toute l'armée les comprenait sans qu'il eût besoin de parler. Il ne craignait pas de risquer sa vie, seulement il ne savait à qui laisser le commandement après sa mort. Il n'avait que du mépris pour la lâcheté de Ma Jong, et aucun des généraux chinois n'était assez illustre par son courage pour qu'on pût lui confier le sort de l'armée. Il aurait donc consenti de grand coeur au combat si la guerre eût été terminée et que l'armée adverse eût accepté de se retirer après la mort de son chef. Mais il fallait d'abord battre les Tartares si complètement qu'ils n'osassent plus revenir en Chine. Ceux-ci étaient encore très loin de se décourager. S'ils furent d'abord étonnés de la profondeur du fossé et du triste sort de leurs camarades, cet étonnement dura peu et ils demeurèrent sur le bord de la muraille, ne pouvant pas passer et ne voulant pas faire retraite. Enfin l'un d'eux, Trautmanchkof, qui avait pris le commandement après la chute de Nogai, envoya chercher des fascines, des pierres, de la terre, et ordonna de combler le fossé.

En entendant donner cet ordre, Jean Sot s'avança sur le parapet du rempart, et dit :

— Mes amis, vous avez, si vous le voulez, une occasion admirable de faire la paix. Je suis vainqueur et je vous l'offre. J'estime votre courage, et je vous promets de vous rendre vos prisonniers. À ce prix, les deux nations seront amies jusqu'à la fin des temps. Croyez-moi, une bonne paix vaut mieux que la plus glorieuse guerre.

— Va prêcher ailleurs, lui cria Tritmatchic, nous ne partirons pas avant d'avoir vengé dans le sang de tous les tiens le malheur de nos camarades.

En même temps il banda son arc et tira une flèche contre Jean Sot. Celui-ci fut blessé légèrement à la main.

— Vous l'avez voulu, cria-t-il, que le sang versé retombe sur vos têtes !

Et il donna le signal de mettre le feu aux poudres. Les artificiers (car en ce temps-là, la poudre ne servait qu'à tirer des feux d'artifice, et il n'y avait ni fusils, ni canons, ni pistolets), approchèrent les lances à feu de la traînée de poudre qui

communiquait avec tous les tonneaux. En un instant, une effroyable explosion se fit entendre et souleva le champ de bataille tout entier. La muraille intérieure elle-même, derrière laquelle se tenaient les Chinois, fut ébranlée. Une masse prodigieuse de sables et de rochers, soulevée par l'explosion, fut lancée dans les airs à une hauteur extraordinaire. Et, parmi ces sables et ces rochers, plus de cent cinquante mille Tartares périrent avec leurs chevaux. Les autres s'enfuirent au grand galop jusqu'à deux lieues du camp. Nogai, qui attendait encore dans le fossé entre les deux murailles qu'on vint le tuer ou lui rendre la liberté, fut lancé dans le camp adverse et retomba à terre sans se faire aucun mal d'autant que la neige tombait dru depuis l'avant-veille. Aussitôt il s'élança au travers des Chinois et, d'un bond extraordinaire, il sauta le fossé et se trouva libre et du côté des Tartares. Alors, sans s'arrêter à considérer cet effroyable spectacle, il alla rejoindre son armée, qui galopait en désordre du côté des îles Inconnues.





Jean Sot fit sur-le-champ creuser un nouveau fossé et déblayer l'esplanade. Mais il n'avait pas à craindre de si tôt un nouvel assaut. Dès que Nogai reparut dans son armée, ce fut une huée universelle. Les uns lui faisaient compliment de son adresse à sauter, et le comparaient à une balle élastique qui tombe à terre et rebondit dans les airs. D'autres lui reprochaient leur défaite et lui montraient avec des imprécations les blessures qu'ils avaient reçues à son service. Les plus échauffés parlaient de le lapider. Le géant, effrayé de la fureur croissante des Tartares, s'écria d'une voix qui dominait le tumulte qu'il fallait attribuer la défaite à la perfidie de Jean Sot et non à sa propre inhabileté ; que personne ne pouvait prévoir l'existence du fatal fossé ; qu'il l'avait prévu moins que tout autre puisqu'il avait sauté dedans le premier mais qu'il était prêt à venger son armée et lui-même en provoquant Jean Sot à un combat singulier. Au reste, ajouta-t-il en terminant, si quelqu'un de vous se croit plus brave et plus habile que moi, qu'il

vienne me le dire en face, et je lui ferai voir de quel bois je me chauffe.

À ces mots, saisissant le soldat le plus voisin par une jambe, il le fit tourner en l'air comme une fronde et le lança sur une montagne voisine. Le malheureux fut écrasé du coup. A cet acte de vigueur, l'armée tartare reconnut son chef et chacun en silence regagna son rang. Le lendemain, toute l'armée retourna au camp mais il ne restait plus que les piquets des tentes et les cendres des feux du bivouac. Pendant la nuit, Jean Sot avait fait enlever les vivres et les bagages. À cette vue, la consternation s'empara des Tartares, et Nogai lui-même commença à désespérer de retenir ses hommes sous les drapeaux. Il y eut une trêve de dix jours, pendant lesquels chaque parti ensevelit ses morts, car, même du côté des Chinois, il y avait eu quelques victimes de l'explosion.

Cependant l'empereur des îles Inconnues s'arrachait de désespoir les cheveux et la barbe. Il insultait Jean Sot à haute voix, il le défiait de descendre en

plaine et de se mesurer avec lui. Le sage Jean Sot, secrètement, piqué, mais retenu par les raisons de prudence et de salut public que nous avons dites plus haut, ne daigna pas répondre à ces cris furieux. Il attendait que la faim et l'ennui forçassent les Tartares à se retirer.

Un siège de cette espèce ne pouvait durer longtemps. Les assiégés, bien pourvus de vivres et d'armes, tous les jours plus aguerris et plus confiants dans leur chef, commençaient à ne plus redouter l'ennemi. La nuit, Jean Sot faisait des sorties, harcelait les Tartares, enlevait leurs convois et leurs chevaux, et il finit par les réduire à une telle disette de toutes choses qu'un matin, prenant leurs armes et leurs drapeaux, musique en tête, les officiers allèrent déclarer à Nogai qu'ils rentraient chez eux, et que s'il voulait continuer la guerre il resterait, seul. L'orateur de l'armée était ce même Tritmatchick qui avait été quelques jours le favori du chef de guerre mais qui, devenu suspect par son courage et sa fierté, aspirait secrètement à le remplacer.



Nogaï, hors de lui, saisit sa masse d'armes et voulut se précipiter sur ses officiers. Ceux-ci, sans l'attendre, partirent au galop, suivis de toute l'armée, qui prit la route des îles Inconnues. Nogaï courut contre ses soldats et en assomma quelques-uns, ce qui ne fit que donner des jambes aux paralytiques et des ailes à ceux qui ne l'étaient pas. Tout à coup il entendit un grand bruit. C'était l'armée de Jean Sot, qui, son général en tête, poursuivait les Tartares en chantant ce refrain :

*C'est le chien de Jean de Nivelle,  
Qui s'enfuit quand on l'appelle.*

Le malheureux Nogaï eut d'abord envie de faire face comme un sanglier acculé par des chiens, mais il perdit courage en voyant Jean Sot, un faucon sur son poing gauche, piquer des deux à sa rencontre et toute son armée le suivre.

— Attends-moi, lui cria le général qui, monté sur son destrier et fier comme Artaban, jouissait alors du fruit de sa

prudence et de sa valeur. En même temps il chantait sur un air nouveau les paroles si connues :

*Car les Tartares  
Ne sont pas barbares  
Qu'avec leurs ennemis.  
Attends-moi, foudre de guerre,  
Attends-moi, vainqueur des vainqueurs.*

Nogaï ne s'amusa pas à répondre. Il courait à pied si vite et il avait l'haleine si longue qu'en une heure il avait déjà fait plus de vingt lieues. Jean Sot, voyant qu'il était impossible de l'atteindre, rejoignit son armée. Il fut accueilli par des acclamations. Sans attendre l'ordre de leurs chefs, tous les soldats se précipitèrent à sa rencontre. Ils portaient au bout de leurs lances des couronnes de feuillage qu'ils jetaient sous les pieds de son cheval. L'animal, qui avait autant d'intelligence que d'ardeur, faisait des courbettes gracieuses à droite et à gauche, comme pour remercier la foule des honneurs qu'elle rendait à son cavalier. Peu

à peu l'enthousiasme devint si violent et si frénétique qu'on enleva Jean Sot et son cheval pour les porter à bras. Le soir même, il fut couronné Empereur de Chine et retrouva, grâce à la fée Aurore, sa chère Lin Piao la fille de la fermière, tandis que son prédécesseur prenait la fuite avec son fils Ma Jong dans les îles Inconnues, de sorte qu'on ne les revit plus. »





## LE MENEUR DE LOUPS

— C'est une vraie histoire gargantuesque que celle-là, grand-mère ! s'exclama Charles Dôle. Une petite dernière, à mon tour, pour finir, avant d'aller se mettre au lit ?

Et sans attendre, il commença dans ces termes :

— Il est des rencontres magnifiques. J'en fis une dans une maison basse de la rue des Anglais, voie grise et silencieuse du quartier de la Maube, à Paris. C'est là que Costantin Domnichor, un homme que j'avais croisé sur le rempart, durant la Commune, exerçait son singulier métier de taxidermiste.



En poussant la porte de son officine, je fis avant tout connaissance avec une indescriptible odeur où se décelaient à la longue le poivre, l'éther, le formol et les chairs faisandées. Les murs, le plafond de son atelier, disparaissaient sous une multitude de sujets minéralisés. Une série d'oiseaux de proie nocturnes, allant de la

hulotte ordinaire au grand-duc du désert, en passant par les effraies, les chouettes pêcheuses et les hiboux des marais, voisinait avec une belle collection d'aigles d'Europe et d'Afrique, de busards, de milans, de bondrées... Sur une paroi, s'alignaient encore des hures de sangliers, des bois de cerfs, des crânes de buffles. Le long d'une

étagère haut perchée, entre des bocaux renfermant des pythons, des salamandres et des pleurodèles de Wautl, un tatou chevauchait involontairement une hermine qui croquait un mulot. Divers instruments en acier terni s'épalaient sur un long établi en chêne : pinces, carrelets, vide crânes et bien d'autres encore dont j'ignore les noms. Des gemmes diverses scintillaient dans un bol en faïence : aigues-marines, topazes, émeraudes, rubis... C'était des yeux de verre destinés à remplacer les prunelles éteintes des animaux voués à l'empaillage.

— Bienvenue Charles ! me dit Costantin Domnichor en s'essuyant les mains dans son tablier tavelé de taches ocre. Accordez-moi cinq minutes, le temps d'en terminer avec ce touracos, et je vous conte une histoire à vous en faire dresser les cheveux sur le crâne !

Le maître de céans s'arma d'une palette et d'un pinceau, puis, par petites touches dignes d'un artiste peintre, souligna de khôl les paupières du volatile, aviva de citrine son bec, agrémenta ses pattes de terre de Sienne. Il approuva le résultat





par un grognement de satisfaction puis, s'accoudant négligemment sur l'échine d'un alpaga qui encombrait un coin d'ombre, il commença son récit d'une voix vibrante.

« J'étais encore un enfant en ce temps-là, et je vivais en Roumanie avec mon père, ma mère et mon frère. Nous habitions une grande ferme isolée dans les plaines moldaves, et les distractions, hormis la chasse et la pêche, étaient fort rares.

« Aussi, lorsqu'à la veille de l'Épiphanie, papa nous invita à aller au théâtre, tout le monde battit des mains.

« Ce n'était pourtant pas une mince affaire que de s'y rendre. Pensez ! il fallait couvrir vingt à trente lieues en traîneau, à travers des vastitudes polaires, pour atteindre Iasi, la seule ville de la contrée dotée d'une salle de spectacle digne de ce nom.

« Bah ! cela n'importait guère. Personne n'avait froid aux yeux dans la famille et c'est avec une joie sans mélange que nous nous mîmes en route.

« La nuit était tombée et la plaine étalait sous la lune une vaste féerie blanche qui confinait à l'irréel.

« Notre *sanja*<sup>1</sup>, attelé d'un solide cheval et conduit de main de maître par Axtin le cocher, glissait rapidement sur la haute laine glacée et bourrue d'un chemin à peine démarqué sur ses bords par des buissons et quelques arbres rabougris, encapuchonnés de neige.

« Puis nous traversâmes des sylvies obscures et la flamme des lanternes du traîneau accrocha des ombres biscornues aux chênes en suaires de givre qui semblaient autant de présences hostiles, prêtes à bondir... Mais ce n'était que des ombres !

« Comme par bravade, père chantait une vieille chanson qui parlait d'un tzigane



1 - Traîneau.



égaré dans les bois et nous reprenions en chœur, au refrain :

*Un enfant-loup moins grand qu'un homme,  
Un enfant-loup plus grand qu'un loup,  
Je le vois qui les mène  
Au son du violon...*

« Enfin, nous redébouchâmes en terrain découvert et après avoir longtemps longé la Prútu, une large rivière qui dévale des Carpates pour aller se jeter dans le Danube, et dont le cours d'ordinaire tumultueux était saisi par les glaces, nous distinguâmes les lumières de Iasi à l'horizon. »

Costantin Domnichor marqua une pause pour m'offrir une poignée de noix puisées dans un grand sac de chanvre, en cassa quelques-unes, puis reprit sa narration.

« Je passe sur la soirée qui fut des plus réussies dans l'ancienne capitale de la Moldavie que je visitais pour la première fois, et j'en viens à la suite.

« Une mauvaise surprise nous attendait au sortir du théâtre : le Crivátu, ce terrible

vent de Sibérie, s'était levé et sifflait sinistrement sur les toits de la ville. Père ne cacha pas son inquiétude.

— Le retour sera rude, dit-il, ne perdons pas de temps.

« Il nous fit rapidement nous installer dans le traîneau dont Axtin avait triplé l'attelage et activa le départ.

« Le vent soufflait en tempête et balayait la plaine avec des rugissements abominables. Entre les énormes nuages qui roulaient sur nos têtes, perçait parfois un rayon de lune qui éclairait, l'espace d'une ou deux secondes, le vol blême et échevelé de larges flocons de neige.

« Alors, aussi loin que s'étendaient les regards, on ne découvrait qu'une vastitude blanche, farouche et désertique où ne se discernait plus trace de route.

« Nous avons couvert dix ou douze lieues sous les rafales sauvages, nous orientant vaille que vaille grâce aux masses sombres de la forêt qu'on devinait confusément dans le lointain, lorsqu'un cri lugubre, suivi de hurlements continus,

monotones, issus des profondeurs des bois et portés par le vent, me passa par tous les nerfs. De leur côté, les chevaux hennirent de peur et se cabrèrent violemment.

— Les loups ! cria mon père, cravache, Axtin, cravache !

« Le cocher fit aussitôt claquer son fouet et lança l'attelage au grand galop. Course hallucinante ! La neige volait derrière nous, et des fragments de glace, détachés comme à l'emporte-pièce par le fer des chevaux, sifflaient à nos oreilles. Soudain, la lune, qui voguait dans les nues, triompha des nuages. Je me retournai et mon cœur bondit : j'avais aperçu à sa lueur blafarde une meute hurlante lancée à nos trousses !

« Les loups gagnaient rapidement du terrain, au point que je pus bientôt distinguer avec un effroi indicible leur poil hérissé, leurs yeux rouges, leurs dents blanchâtres, leurs langues violacées...

— Plus vite, Axtin, plus vite ! rugit mon père, et il se jeta à l'arrière du traîneau tandis que notre mère nous serrait dans ses bras, mon frère et moi.



« J'entendis le tic-tac rapide d'un fusil que l'on arme puis vis, les yeux brouillés de larmes, mon père épauler froidement et viser le chef de la bande, une bête énorme qui précédait ses congénères de vingt bons mètres.

Pang !

« Un trait de feu suivit le fracas de la poudre et le loup s'écroula dans un tourbillon de neige, aussitôt assailli par ses suivants qui déchiraient à qui mieux mieux ses chairs ensanglantées.

« Le fusil de mon père aboya encore à plusieurs reprises et, chaque fois, une bête s'effondrait, mortellement blessée, et se faisait dévorer sans pitié par ses compagnons.

« Nous avons distancé les loups, certes, mais il n'était pas encore temps de crier victoire car, à quelque distance en avant, une nouvelle horde, plus dense que la précédente, jaillit d'épais taillis et se porta hargneusement à notre rencontre.

« Sans hésiter, père ouvrit un feu nourri sur les assaillants. Axtin, de son côté, jouait

farouchement du fouet à l'encontre des brutes qui nous harcelaient et tentaient de planter leurs crocs dans la gorge des chevaux qui ruaient et bottaient sans ralentir leur course folle.

« La fatalité s'en mêla comme nous traversions en trombe un bosquet d'arbres qui croisaient leurs ramures à quelques pouces au-dessus de nos têtes : une branche basse gifla violemment notre cocher et lui fit perdre l'équilibre. Il se raccrocha pourtant à son siège, mais, dans ce geste désespéré, il lâcha les rênes, et l'attelage s'emballa à la seconde.

« Le traîneau zigzaguait à présent dans des coupes de bois, heurtant des souches mortes qui effleuraient la surface enneigée et qui lui imprimaient des secousses terribles, à le briser.

« Nous roulions pêle-mêle les uns sur les autres au fond du *sanja* quand, brusquement, un cahot plus dur que les autres me précipita par-dessus bord. Je heurtai rudement le sol durci par le gel et sentis une douleur atroce me déchirer.

Puis mes idées se brouillèrent et je perdis connaissance.

« Combien de temps restai-je ainsi inanimé ? Une seconde... Une minute... Une heure ? Je ne saurais le dire.

« Mes idées me revenaient à présent par bribes. Tantôt je me croyais encore emmitouflé dans les épaisses fourrures du traîneau, tantôt confortablement installé dans un fauteuil d'orchestre, au théâtre de Iasi. Singulièrement, alors qu'un froid polaire aurait dû me saisir et m'achever, une douce chaleur berçait mon corps endolori.

« Je fis effort pour ouvrir les yeux et constatai, surpris et émerveillé, que j'étais allongé près d'un bon feu qui déroulait ses spirales d'or vers les nues. Encouragé par cette vision reconfortante, je me soulevai à demi et laissai errer mes regards à la ronde.

« Soudain, je poussai un cri de terreur. Des dizaines de doubles points rouges luisaient sinistrement derrière le rideau de la neige tombante : j'étais encerclé par les loups !



« Je recouvris toute ma raison à la seconde, devant le péril. Des grondements sourds s'élevaient autour de moi. Les monstres devaient attendre impatiemment que le feu s'éteigne pour ne faire qu'une bouchée de ma pauvre personne. Tôt ou tard, j'étais perdu.

« Je marmonnai une courte prière, recommandant mon âme à Dieu, et retombai prostré sur le sol.

« Whooo !... whoooo ! »

« Un son étrange venait de se mêler aux rauquements des loups... un son doux et pleurard qui perdurait langoureusement. Un silence... suivi par un déferlement de notes grinçantes... Des jappements joyeux y répondirent. Alors une voix aiguë, celle d'un jeune adolescent, résonna dans la nuit. Elle chantait, psalmodiait, plutôt :

*Un enfant-loup moins grand qu'un homme,  
Un enfant-loup plus grand qu'un loup,  
Je le vois qui les mène  
Au son du violon...*

« Je n'en croyais pas mes oreilles : c'était la chanson de mon père. J'ouvris des yeux ronds et vis, à la lueur tremblante du feu, un enfant campé dans la neige à quelques pas de distance et cerclé de loups qui lui faisaient la fête !

Le taxidermiste s'interrompit pour m'offrir une nouvelle poignée de noix puis reprit avec un sourire indéfinissable :

— J'ai omis un détail, dans mon histoire, un détail si bizarre, si...

— Dites, Cos', l'encourageai-je.

— Eh bien, un singe, vous entendez bien, un singe en habit de carnaval était juché sur l'orgue de barbarie que l'enfant portait en bandoulière. Et ce singe tenait un violon dans ses pattes !

« Sur un signe de son jeune maître qui s'était mis à tourner la manivelle de son petit instrument de musique, il commença à en jouer et le son doux et pleurard que j'avais entendu se répéta.

« L'enfant-loup et sa bête s'en furent alors, lentement, suivis par la horde fa-

mélique, vers les sylves obscures qui bouchaient l'horizon.



Portrait idéalisé de l'enfant-loup et de son singe peint par Costantin Domnichor, soixante ans plus tard.





« Au petit jour, je me réveillai dans mon lit, au sortir d'un cauchemar où des enfants-loups faisaient la ronde avec des singes !

« Qu'en penser ? murmura Costantin Domnichor, la scène que je viens de vous décrire s'est-elle réellement déroulée ou n'était-ce que la résultante de la fièvre, du délire, après ma chute dans la neige ? Dans ce dernier cas, comment se fait-il que je ne sois pas mort de froid ou dévoré par les loups ?

« À ce jour, conclut-il en haussant les épaules, je n'ai pu répondre à ma question. »

« Ma foi, fit François Dôle après une pause, découvrir un enfant sauvage élevé par des loups est excessivement rare de nos jours. Par contre, la rencontre entre un chef de meute et des musiciens s'est déjà produite ici en Franche-Comté. J'ai entendu dire, en effet, que deux bohémiens, s'en revenant d'une noce à Poligny, faillirent en faire les frais, au cours de l'hiver, à la lisière de la forêt de Chaux.



— Pour en revenir à l'enfant de votre histoire, père, intervint Charles, courait-il les bois tout nu ou portait-il des vêtements ? Je vous le demande aussi, comment avait-il pu se procurer un orgue de barbarie et un singe savant ?

— Si je m'en réfère au portrait que Costantin m'a fait voir, mais qu'il a peint soixante ans plus tard de mémoire et sans doute pas mal idéalisé, répondit François Dôle avec un sourire, j'opterais pour un garçonnet qui se serait sauvé pour échapper aux brimades d'un montreur d'ours ambulants, par exemple, et aurait été adopté

par une louve venant de perdre son petit. Bah ! Comme Costantin le disait lui-même, tout cela n'était peut-être que le fruit d'un délire provoqué par une forte fièvre.

Par ailleurs, je connais une histoire du même genre, mais qui se passe en Amérique, cette fois. Je vais vous la dire et ensuite, au dodo tout le monde.

« C'était à la veille des Trois Glorieuses<sup>2</sup>, à mille lieues de distance de Paris. Le héros de ce récit était Joe Michaël, un Noir qui faisait le ménétrier dans les monts des Appalaches, dans le sud des États-Unis. Grâce à ses talents musicaux, il arrivait à récolter ça et là des piécettes qui, additionnés les unes aux autres, finissaient par constituer une somme qu'on pouvait échanger contre une pinte de gin ou un quart de whisky. Le musicien, alors, s'enivrait, prenait un temps de repos, et s'en allait ailleurs.

« Le malheur voulut que, cette nuit-là, après avoir raclé des contredanses sur

<sup>2</sup>- Soulèvement parisien de 1830.



son méchant petit violon dans les diverses maisons à boire de la région, il s'en alla directement vers un autre hameau du même coin. Mal lui en prit car il y avait bien quinze milles de route à faire à travers la forêt. En hiver et par la nuit, ce n'était pas une excursion à recommander. Or, c'est justement au clair de lune et sous la neige que Joe Michaël se mit en route. Bien sûr, il n'avait pas d'arme. Le seul objet qu'il porta était le violon qu'il tenait précieusement sous son bras et s'évertuait à ne pas lâcher.

« Joe avait complètement perdu son chemin, mais cela lui était bien égal. Le souvenir des verres de cordial qui lui avaient été généreusement offerts lui réchauffait le cœur. S'il eût été à jeun, il eut pu perdre courage. Heureusement pour lui, ce n'était pas le cas, aussi ne se rendait-il pas encore bien compte de la situation.

« Ce fut un hurlement bref, lointain, voilé, qui le rappela aux choses de ce monde. Il s'arrêta pour écouter et le hurlement se répéta, puis d'autres le suivirent. Joe murmura entre ses dents :

"Sales chiens de coyotes !" Et il se remit à marcher un peu plus vite et un peu plus droit.

« C'étaient bien des coyotes, en effet, les féroces petits loups rouges de la région. Leurs cris avaient l'air de se rapprocher et les idées du ménétrier devenaient plus nettes. Un petit frisson glacé lui courut le long du dos et lui fit serrer les épaules. Il se retourna pour regarder et vit que les fonds sombres de la forêt semblaient se mouvoir. Bientôt cela se précisa. Des ombres falotes se détachèrent de la masse, s'avancèrent. C'étaient les loups.

« Joe n'était plus du tout ivre. Il comprenait l'ampleur du danger, sachant qu'il était incapable de se défendre. Le froid et l'angoisse le glaçaient. Il se sentit brisé d'une grande fatigue, les jambes molles, la tête lourde, les yeux troublés. Mais brusquement il tressaillit d'un bref espoir. Là-bas, dans les ténèbres, il venait d'apercevoir une masse sombre qui avait la forme d'une maison. Quelque cabane de bûcherons, sans doute. Il appela d'une voix

forte, mais personne ne répondit. Alors il s'élança. Le hurlement enragé de la meute prenant le galop le cingla d'un effroi qui le fit bondir jusqu'au toit de la cabane. Il était temps. Un grand loup sauta, manqua son coup, retomba.

« Dans le mouvement que Joe fit pour l'éviter, l'archet de son violon qu'il serrait toujours convulsivement sans s'en rendre compte, frotta les cordes et produisit un son qui grinça comme une plainte. Alors, incrédule, il vit les fauves s'immobiliser, tomber en arrêt, soudainement craintifs.

« Quoi ? Qu'y avait-il ? Sans bien comprendre encore, Joe se redressa, s'installa sur le faite de la cabane et fit gémir de nouveau le violon dans ses mains tremblantes. Ce fut un miracle. La frayeur innée qui fait hurler les chiens et tous ceux de leur espèce au son d'une musique, agissait sur ceux-ci. Inquiets, étonnés, ils ne songeaient plus à l'attaque.

« Alors comprenant où était le salut, Joe se mit à jouer frénétiquement les grands airs de son répertoire. Et les loups hypnotisés



s'aplatissaient dans la neige, montraient les dents, grognaient sans oser avancer ni fuir.

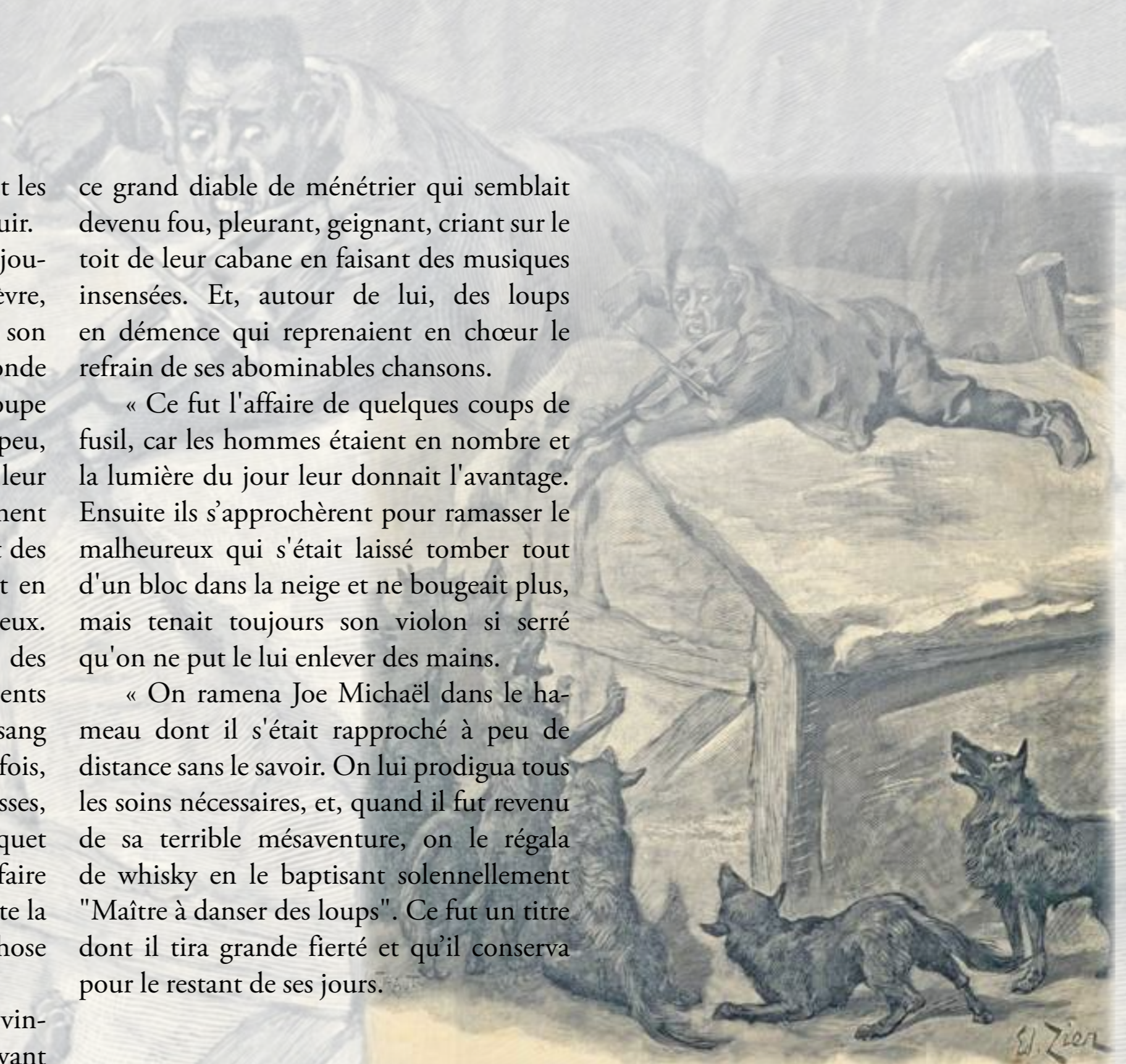
« Le temps passait et le ménétrier jouait toujours. Il brûlait maintenant de fièvre, de fatigue, d'émotion, mais il raclait son violon sans s'arrêter, parce qu'une seconde de silence ramenait à l'assaut la troupe furieuse. Hélas, les loups, peu à peu, s'habituèrent à sa musique, perdaient leur crainte... Alors Joe tira de son instrument des sons si discordants qu'il en grinçait des dents lui-même. Et les loups hurlèrent en chœur, crispés jusqu'aux moelles, furieux. Il inventa des accords extraordinaires, des crissements, des ululements, des sifflements qui donnaient froid et figeaient le sang dans les veines. Et les loups, chaque fois, répétaient la plainte, les oreilles basses, le poil dressé et raide comme un paquet d'aiguilles. Voilà donc ce qu'il fallait faire sans surtout jamais s'interrompre ! Toute la longue nuit, cela dura et ce fut une chose infernale.

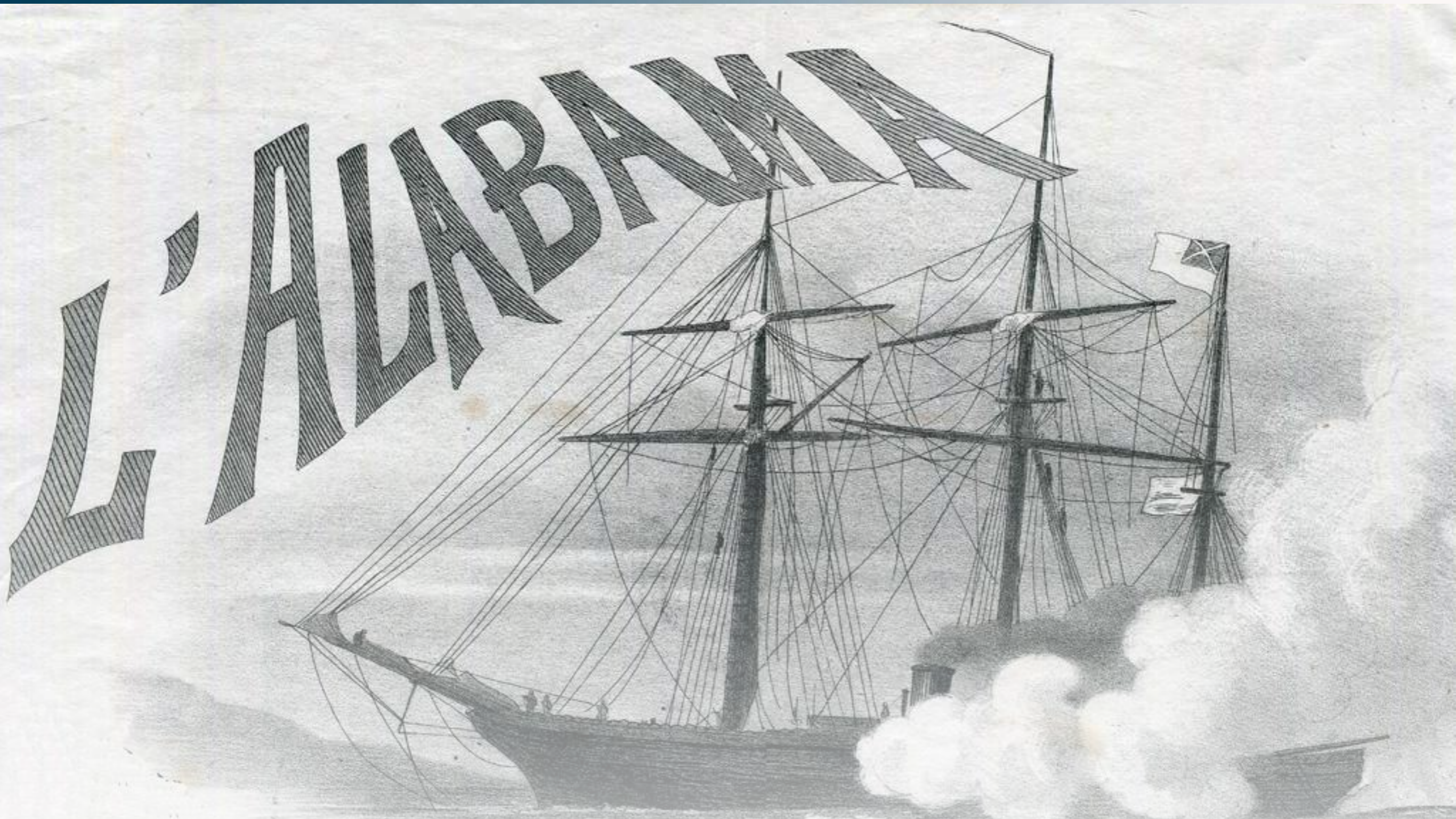
« Quand au matin les bûcherons vinrent, ils demeurèrent pantois en apercevant

ce grand diable de ménétrier qui semblait devenu fou, pleurant, geignant, criant sur le toit de leur cabane en faisant des musiques insensées. Et, autour de lui, des loups en démente qui reprenaient en chœur le refrain de ses abominables chansons.

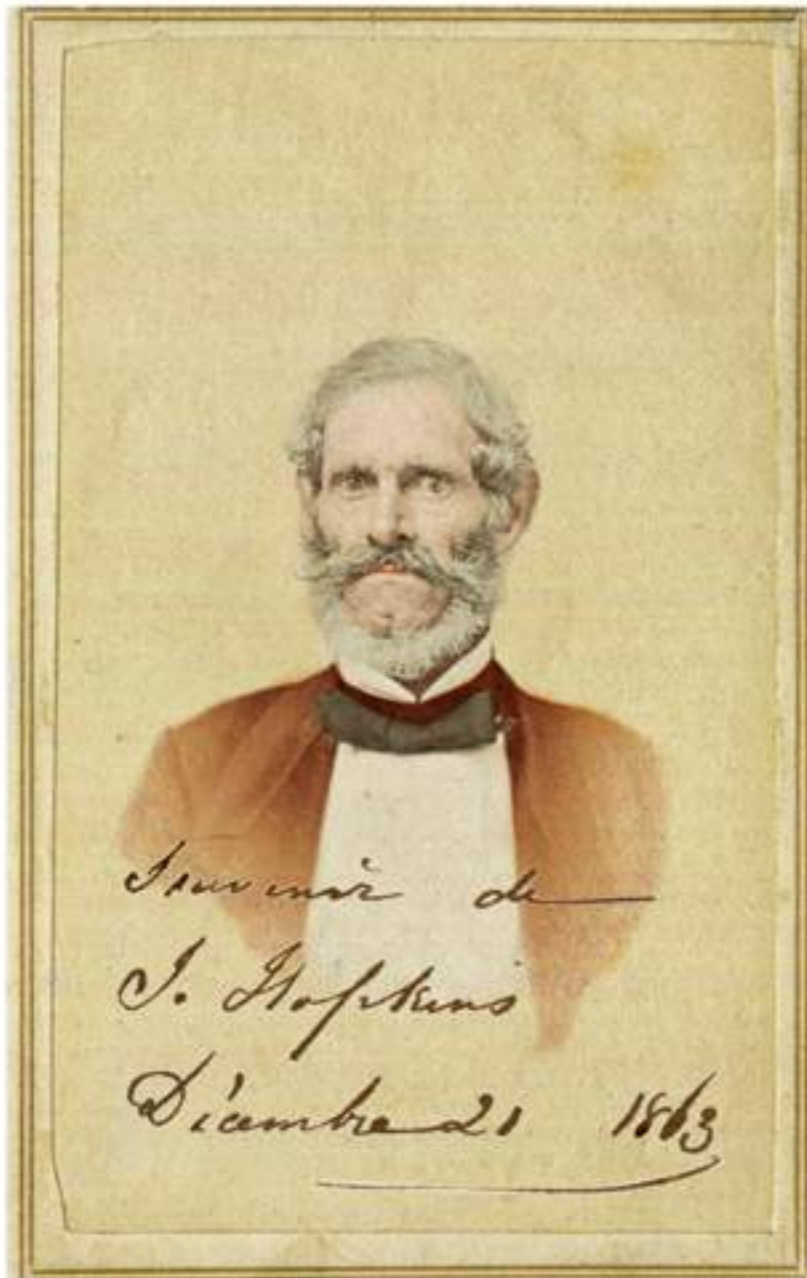
« Ce fut l'affaire de quelques coups de fusil, car les hommes étaient en nombre et la lumière du jour leur donnait l'avantage. Ensuite ils s'approchèrent pour ramasser le malheureux qui s'était laissé tomber tout d'un bloc dans la neige et ne bougeait plus, mais tenait toujours son violon si serré qu'on ne put le lui enlever des mains.

« On ramena Joe Michaël dans le hamac dont il s'était rapproché à peu de distance sans le savoir. On lui prodigua tous les soins nécessaires, et, quand il fut revenu de sa terrible mésaventure, on le régala de whisky en le baptisant solennellement "Maître à danser des loups". Ce fut un titre dont il tira grande fierté et qu'il conserva pour le restant de ses jours.





LA DAME BLANCHE DU *CSS ALABAMA*



Quand la guerre de Sécession éclata en Amérique, Joseph Hopkins, fils naturel de mon ancêtre officier d'Empire le capitaine Charles Gouget, épousa la cause du Sud. Il rejoignit les *Johnson's Mounted Volunteers*, une compagnie de cavaliers d'élite qui avait été créée au Texas pendant l'hiver 1861-1862.

À l'issue d'une campagne dans le Mississippi, Joseph obtint son congé et se rendit à Galveston où il arriva le 2 janvier 1863, au surlendemain de la prise du port par les Confédérés. C'est alors qu'il rejoignit secrètement le capitaine Raphael Semmes sur le *CSS Alabama* qui se cachait dans une crique du golfe du Mexique.



Depuis le début de sa carrière, la presse internationale a relaté jour après jour les exploits ou les méfaits – selon les points de vue – réels ou fictifs du corsaire sudiste. Cet officier est déjà un navigateur connu du monde entier quand Joseph grimpe à bord de son sloop de guerre. Mais comment l'arrivant pourrait-il savoir que sa relation privilégiée avec Raphael Semmes, dont l'épouse, Anna, vit à Mobile et apprécie la mère de Joseph, n'est pas sans rappeler l'estime que Jean Laffite portait jadis à Charles Gouget ? Et, comme la légende de l'insaisissable pirate de Louisiane, celle du commandant du *CSS Alabama* ne fait que grandir.

En vingt-deux mois et 75 000 milles marins de course, son navire a sillonné inlassablement l'Atlantique, l'Océan Indien et la mer de Chine. Il a visité des centaines de navires de commerce, saisi et condamné comme bonnes prises soixante-quatre navires marchands nordistes et coulé un navire de guerre de l'Union. Il est toujours



Raphael Semmes.

parvenu à éviter les croiseurs ennemis lancés à sa poursuite, ce qui n'est pas le moindre de ses exploits.

Un soir de calme plat, Raphael Semmes invite Joseph dans sa cabine, fait servir des liqueurs et dit, en veine de confidences :

— Si je ne craignais de vous importuner, je pourrais vous rapporter en quelles étranges circonstances j'ai fait la connaissance de celle qui allait devenir ma femme.

Mais comme Joseph se récrie, assurant qu'il serait au contraire ravi de l'apprendre, le commandant commence son récit en ces termes :

« Par un crépuscule annonciateur de tempête en mer, maître Cox, capitaine d'armes à bord de mon sloop, était assis sur l'une des caronades de l'avant, relatant ses campagnes devant un groupe de matelots qui s'était formé autour de lui. Soudainement le mousse, en vigie sur les barres du petit perroquet, cria : "Terre ! Terre ! Pensacola !"



Le capitaine d'armes relatait ses campagnes.



Le vieux capitaine d'armes interrompit son récit, se dressa sur la caronade et, ayant tiré de la poche de sa vareuse une petite longue-vue, il la dirigea vers le point indiqué par l'enfant.

— Eh bien ! Maître Cox, le mousse a-t-il dit vrai ? s'enquirent les matelots.

— Well, il y a là-bas, sous le vent, comme un nuage noir et il se pourrait...

"Pensacola ! Pensacola !"

— Oui ma foi, Finch a de bons yeux, reprit le capitaine d'armes. Allons, boys, un vivat en son honneur !

Mille cris, mille acclamations de joie accueillirent les paroles du capitaine d'armes, et le sloop, dont les voiles se dessinaient en contours gracieux éclairés par les derniers rayons du jour, releva et abaissa sa poulaine, comme si elle eût voulu elle-même saluer la terre.

Bientôt, la nuit naissante commença à brunir la surface des eaux. Les acclamations cessèrent. L'écho ne redit plus "Pensacola !" Ses sables avaient disparu dans l'ombre. Alors seulement, les marins sortirent leurs

hamacs des bastingages et descendirent à l'entrepont.

Assis sur le banc de quart, je n'avais pris aucune part à la joie commune. Je contemplais en silence le ciel bleu parsemé de paillettes d'argent qui, reflétées dans les ondes, roulaient avec la vague transparente. J'écoutais avec une sorte d'ivresse le bruissement du sillage de mon navire, lorsque, vers le milieu de la nuit, surpris de sentir quelques mouvements irréguliers dans sa marche, je tendis la main au vent, réfléchis un instant, tournai la tête et aperçus derrière moi une horde de nuages sombres et filandreux qui semblaient autant de spectres prêts à fondre sur nous.

Je me levai et fis un signe à mon capitaine d'armes qui comprit aussitôt et saisit son porte-voix pour ordonner que tout le monde montât sur le

pont, chacun à son poste, et qu'on veillât partout. Puis, après qu'il eut crié de mettre le petit hunier aux bas ris, de tout amener, tout serrer de l'arrière, je me portai sur l'avant du bâtiment.



Le capitaine Semmes sur le pont du *CSS Alabama*.





Au bout d'un quart d'heure, l'obscurité s'épaissit à tel point que l'habitude seule guida mes matelots vers les cordages nécessaires à la manœuvre. La mer mugissait, le vent sifflait horriblement, les vagues s'amoncelaient avec une rapidité effrayante. Un bruit sourd, semblable à celui d'une machine en folie, retentit au loin, gronda, approcha, porté sur des montagnes d'écume, et, presque au même instant, une explosion terrible lui succéda. C'était la bourrasque qui tombait à bord, se cramponnait au navire, le plongeait dans l'abîme pour l'enlever au-dessus de la lame et le replonger encore, le coucher sur un côté, le laisser se relever, le ressaisir et le renverser de l'autre, comme un monstre ravi de tourmenter sa proie avant de la dévorer.

Au milieu des rugissements furieux de l'ouragan, du craquement épouvantable des mâts tremblants, des vergues vacillantes, je vous assure que ma voix dominait encore.

— Toutes nos voiles sont-elles fêlées ? demandai-je au capitaine d'armes.

— Nous n'avons plus un pouce de toile dehors, Commandant.

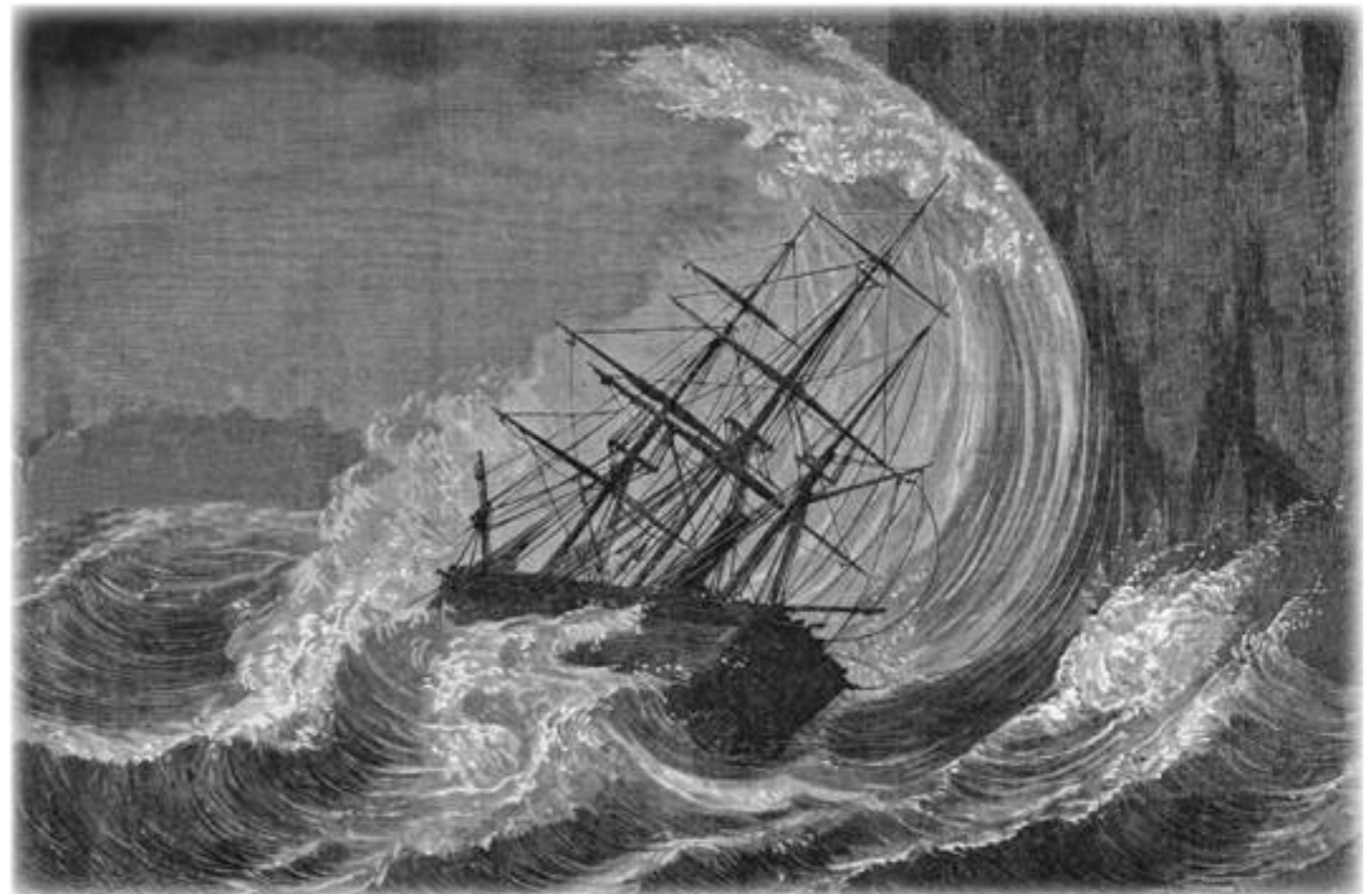
— Et les vents se fixent-ils ?

— Ils continuent de sauter de l'Est à l'Ouest.

— Ouais, grommela le pilote, ces coquins-là se font la guerre, et je crois, Dieu

me damne, qu'ils ont pris pour champ de bataille le pont du navire.

— Ma foi, dit le quartier-maître, on n'y voit pas plus clair que dans l'autre monde. La bourrasque nous ballotte si fort que je gage que le diable lui-même ne sait pas où il nous entraîne.





— Taisez-vous, ordonnai-je, croyant distinguer dans le lointain comme une lueur imperceptible.

Soudain une écharpe de feu sillonna l'espace et, en même temps, un cri à glacer d'effroi s'échappa de la poitrine de maître Cox :

— Fort Pickens !

Le capitaine d'armes n'avait pas tort, c'était bien la vieille citadelle plantée au sommet d'un rocher, au large de la côte.

J'ordonnai aussitôt :

— La barre au vent, bordez la misaine ! Allons lestez, boys, lestez, plus une seconde à perdre !

Je n'avais pas achevé que j'étais obéi. Le sloop décrivit un grand arc de cercle en changeant de direction.

Le danger passé, je fis remarquer aux marins un petit point lumineux, semblable à une lampe suspendue aux voûtes du ciel, qui brillait au-dessus de Fort Pickens que nous venions d'éviter si heureusement. Tant que la bourrasque dura, on s'occupa peu de cette lueur miraculeuse, mais lorsque



*Fort Pickens, au large de Pensacola*

les vents eurent cessé leur lutte, lorsque les ombres qui planaient sur les nuages se furent dissipées et que la lune eut montré de nouveau son front argenté, chacun se demanda si ce n'était point une vision, si le prodige avait réellement existé. Quant à moi, je savais à quoi m'en tenir. J'avais vu de mes propres yeux l'écharpe de feu et je

ne pouvais douter qu'elle n'eût été allumée par une main tutélaire à qui je devais le salut de mon navire et de son équipage.

Au point du jour, nous passâmes en vue du fort au pied duquel nous avions failli faire naufrage. J'en profitai pour examiner quelque temps avec une longue-vue ce qui restait de ses tours, mais n'ayant rien aperçu qui put me faire deviner l'événement de la nuit, j'ordonnai de faire route vers le port.

À dix heures du matin, mon sloop mouilla dans la baie de Pensacola. Aussitôt, je fis armer un canot pour me rendre à la capitainerie. Mais brûlant d'impatience de me rendre à Fort Pickens, je chargeai mon second des formalités, me procurai un cheval et fus en peu d'instant hors de la ville. Arrivé devant un bourg en face du rocher, je mis pied à terre pour demander des informations.

La première maison qui se présentait était habitée par le tailleur Pelham, ainsi que l'apprenait une enseigne qui occupait à elle seule la plus grande partie de la façade.



Je mis pied à terre et entrai, sans prendre garde à une demoiselle qui brodait sur le pas de la porte.

— Maître Pelham ! dis-je.

— Que désire M. le Commandant ? s'enquit très poliment un petit homme à la face réjouie. Veut-il ce splendide costume d'officier de marine ? Voyez ce plastron écarlate avec son col d'astrakan et ses brandebourgs brodés au fil d'argent, cette culotte blanche en peausserie fine, ces bottes en cuir de Cordoue. C'est un uniforme digne de M. le Commandant. Je lui fournirai aussi un bicorne en feutre de castor et une épée en bronze doré.

— C'est inutile, je ne saurais le porter. Mais dites-moi, quelqu'un gîte-t-il dans les tours de Fort Pickens ?

— Non, personne. Mais décidément, M. le Commandant n'est pas venu ici pour se faire habiller. Veut-il s'en rapporter à moi ?

— Je vous écoute.

— Je lui dirais que cette vieille citadelle perdue en mer est un nid de corneilles qui n'intéresse plus personne.

"N'est-ce pas, Anna ?" ajouta l'artisan en se tournant vers la jeune brodeuse qui fit un geste affirmatif.

Pour la première fois, j'aperçus celle à qui le tailleur adressait cette question, et je demeurai frappé de surprise et d'admiration.



*Anna*

— Maître Pelham, lui dis-je, je vous fais compliment. Vous avez là une fille qui est, sans contredit, la plus jolie enfant de la Floride.

— Ma fille ? Oh ! Anna n'est pas ma fille, M. le Commandant.

— Eh bien tant pis pour vous, car le père de cet ange doit être un heureux mortel.

— Si tant est qu'on soit heureux dans l'autre monde.

— Comment ?

— Sans doute. Elle n'a plus ni père ni mère, n'en déplaît à M. le Commandant.

— Orpheline, murmurai-je, orpheline ! Ici la jeune fille leva ses yeux noyés de larmes sur moi, comme pour me remercier de ma compassion, et elle les rebassa presque aussitôt sur son ouvrage.

— Au reste, reprit Pelham, il faut être juste, Anna est vertueuse, elle sait broder comme personne, et tant que la besogne ne manquera pas, je pourrai la nourrir. Le beau costume d'officier de marine que j'ai cousu, c'est elle-même qui l'a parsemé de broderies. Qu'il s'agisse de tirer l'aiguille



ou de pincer les cordes d'une guitare, cette enfant a des doigts de fée.

Un éclair passa dans mon regard.

— Voilà qui change tout, déclarai-je avec émotion. Fixez votre prix, Maître Pelham. J'enverrai un de mes marins chercher ce bel uniforme.

Le tailleur se confondit en remerciements.

— Allons, Anna, dit-il ensuite, apporte mon registre et écris dessus en gros caractères le nom de M. le Commandant.

— Permettez que je vous évite cette peine, Miss, dis-je en prenant la plume des mains tremblantes de la jeune fille. Puis, après avoir attaché quelques instants mes regards sur son beau visage, je traçai "Raphael Semmes" de ma plus belle écriture.

Distrait, rêveur, je me fis conduire en chaloupe à Fort Pickens. Je grimpai jusqu'au sommet des rochers par un étroit escalier sinueux aux marches inégales, taillées dans le roc. Je découvris des ruines beaucoup plus importantes qu'elles ne m'avaient paru

d'abord de loin. L'image d'Anna s'était placée constamment entre moi et les vieilles murailles que j'étais venu examiner.

Je retournai chez le tailleur. Anna était assise à la même place, mais avait délaissé sa broderie pour tirer des accords mélodieux d'une guitare, et je demeurai immobile, ne pouvant me lasser de l'admirer. Dans un mouvement que fit la jeune fille, elle m'aperçut, ses yeux rencontrèrent les miens, elle rougit, les baissa et ne les releva plus.

À la nuit tombante, je me souvins du motif qui m'avait conduit à Fort Pickens. Je me reprochai ma faiblesse et résolus d'y retourner dès le lendemain. Pour mieux m'affermir dans ce projet, je me rendis à la taverne des Three Golden Bells, certain d'y rencontrer mes matelots, compagnons de tant de courses sur les mers, et qui comme moi devaient la vie au signal mystérieux apparu au-dessus de leurs têtes.

Ils occupaient les tables d'équipage, en compagnie d'une foule de pêcheurs. Le

sujet de la conversation était précisément l'événement de la nuit, et mon arrivée ne fit que lui donner un plus haut degré d'intérêt. Chacun disait son mot. L'un voulait que ce fût un prodige en faveur du navire, l'autre une étincelle perdue d'électricité atmosphérique. Un autre prétendait qu'il n'était pas rare de voir surgir des feux pendant une tempête, tandis que son voisin affirmait que cela ne s'était jamais produit. De suppositions en suppositions, on en vint à des histoires de fantômes, d'esprits aux chevelures enflammées, et on allait peut-être ressusciter tous les spectres qui avaient hanté la citadelle, lorsqu'un vieillard prit la parole. Il soutint qu'une Dame blanche se promenait la nuit, un flambeau à la main, au sommet des tours, qu'il l'avait aperçue plusieurs fois, que beaucoup d'habitants de Pensacola l'avaient vue comme lui, et que si ce n'était la frayeur qu'elle leur inspirait, ils se seraient approchés davantage.

En cet instant entra un vieux loup de mer dont le témoignage vint corroborer cette assertion. Lui aussi, un soir où une



tempête se préparait, il avait vu non seulement la petite lumière, mais aussi la grande robe blanche de cette fée.

La fermeture de la taverne coupa court à la conversation et tout le monde se retira. Je regagnai mon navire et me couchai, mais, préoccupé par ce que je venais d'entendre, je ne pus trouver le repos. Une couple d'heures plus tard, ayant choisi de revêtir le beau costume d'officier de marine en hommage à Anna dont le souvenir ne me quittait plus, je me fis conduire en chaloupe à Fort Pickens où on eût pu me prendre à mon tour pour un fantôme.

Après avoir visité les ruines sans rien y découvrir, je m'assis sur un banc de pierre. Les coudes appuyés sur les genoux, la tête posée sur mes mains, je fixais les rochers contre lesquels, la veille, mon bâtiment se serait infailliblement brisé sans un secours providentiel. Je cherchais aussi à rappeler à mon souvenir tout ce que j'avais entendu dire de la Dame blanche qui visitait la nuit cet endroit, lorsqu'un bruit semblable au frôlement d'une robe attira mon attention.

Je tournai mes regards dans sa direction et aperçus alors comme une ombre opalescente qui glissait le long des murailles de la citadelle.

Me lever, m'élancer à la poursuite de cette apparition fantastique, ne fut que l'affaire d'une seconde. Déjà j'approchais, déjà je distinguais une forme mouvante au bas d'une éminence, quand brusquement elle s'évanouit.

Déçu mais assuré de ne pas être le jouet d'une vision, certain d'avoir vu et bien vu une silhouette livide errer dans ces lieux solitaires, et souhaitant plus que jamais éclaircir le mystère, je me tapis derrière un buisson et ne bougeai plus.

J'y étais à peine qu'au sommet de la tour apparut une forme féminine couverte d'un long voile blanc. D'abord elle resta immobile comme une statue sur ce haut piédestal. Puis elle détacha sa fine ceinture, l'agita au-dessus de sa tête pour bien s'assurer que le vent en chassait les extrémités vers le large, envoya avec la main plusieurs baisers à la vague comme si elle lui disait adieu, et disparut à nouveau.





Je tressaillis. L'apparition venait de passer près de moi, presque à me toucher, et je la laissai faire sans étendre le bras pour la saisir, sans songer à m'élancer après elle, me bornant seulement à la suivre des yeux.

Cependant, la Dame blanche ne quitta pas Fort Pickens. Revenue au pied de la tour, elle s'agenouilla devant une dalle moussue et sembla se recueillir. Alors, honteux de ma faiblesse, je quittai ma retraite, approchai sans bruit. Mais au moment où j'allais me montrer, un sentiment indéfinissable de crainte et de respect m'arrêta. C'est que là, devant moi, il n'y avait plus ni fée, ni sylphide, ni aucune de ces créatures surnaturelles, enfantées par la superstitieuse imagination des gens de mer. Il y avait réellement une femme, une jeune femme qui, le front courbé, priait avec ferveur. Et je demeurai debout, immobile, osant à peine respirer de peur de troubler son intense recueillement.

Tout à coup l'inconnue leva la tête, écarta son voile, rejeta ses longs cheveux en



**C'était une jeune femme couverte  
d'un long voile blanc.**

arrière et je reconnus la brodeuse de maître Pelham.

— Anna ! m'écriai-je.

Étonnée, tremblante, éperdue, elle voulut fuir. Je la retins.

— Non, restez et ne craignez rien, lui dis-je d'une voix qui trahissait mon émotion.

— Vous, ici, Capitaine, fit-elle, encore toute effrayée de ma venue, vous ici à cette heure ?

— C'est l'instinct de mon âme qui m'y a conduit, puisque nous sommes réunis. Mais, vous-même, dites-moi, quel motif si puissant peut vous amener la nuit dans cette solitude ?

— Je vais vous le dire, Capitaine, mais ensuite vous me laisserez seule pour accomplir un devoir sacré.

— Un devoir ! Et lequel, mon enfant ?

— Celui de prier sur la tombe de ma mère.

— Votre mère est là, dites-vous, là, sous cette pierre ?

— Oui, Capitaine, je le jure.

Je gardai le silence pendant quelques instants, puis, prenant les mains de la jeune fille et les serrant dans les miennes, je lui dis avec l'accent du plus touchant intérêt :



— Écoutez, Anna, je suis un de ces hommes qui ont une foi profonde dans les desseins de la Providence. Si je me suis rendu ce matin chez maître Pelham, si je suis venu cette nuit au milieu de ces ruines, c'est que le Très Haut a voulu me conduire à vous. Le croyez-vous aussi ?

— Oh, Capitaine !

— Non, vous ne l'avez pas cette croyance. Si vous l'aviez, vous m'auriez déjà confié les secrets de votre cœur, vous m'auriez appris qui vous étiez.

— Maître Pelham vous l'a dit, Capitaine, je suis une orpheline.

— Pauvre infortunée ! De grâce, parlez, je vous écoute.

— Une effroyable catastrophe m'a ravi le même jour mes parents, répondit Anna d'une voix émue. Mon père était un capitaine armateur. Il y a trois ans, il revenait de la Havane, ayant à bord toute sa fortune. C'était sa dernière course. Ma mère et moi étions allées à Fort Pickens pour tâcher de découvrir au loin son bâtiment.

Déjà nous l'avions aperçu, nous lui faisons des signaux, nous lui montrions le port et nous nous attendions à l'y voir entrer. Vain espoir ! Le vent se leva et le contraignit à reprendre le large. La nuit survint et avec elle une tempête affreuse. Malgré cela, nous demeurâmes au sommet de la tour dans l'espérance de revoir son navire à l'aube. Hélas ! Nous n'en trouvâmes que les débris, car, poussé sur ce rocher, au milieu de l'obscurité, il y avait fait naufrage. Ma mère pâle, défaite, contemplait avec un sourire de désespoir les planches éparses que les flots emportaient et rapportaient tour à tour, quand un corps vint heurter contre les rochers. À sa vue, nous poussâmes un cri et nous tombâmes à genoux, le visage caché dans le sein l'une de l'autre, car ce corps, Capitaine, nous l'avions reconnu, c'était celui de mon père ! Moi, pauvre enfant, oubliant l'excès de ma douleur, je cherchais à consoler ma mère. Je lui disais : "Mother, dearest mother, revenez à vous", et je soulevais sa tête : elle était décomposée. Je

portai la main à son cœur : il ne battait plus. Ma mère, Capitaine, était morte dans mes bras.

— Et vous, malheureuse enfant, que vous advint-il ? demandai-je après un long silence.

— Poor me ! reprit la jeune fille toute en larmes, j'appelai, je criai à l'aide, et personne n'ayant répondu, je tombai moi-même sans connaissance. Deux jours après, seulement, j'appris de maître Pelham que j'avais été transportée chez lui par des pêcheurs qui avaient rendu les derniers devoirs à celle que la mort m'avait si cruellement enlevée. C'est ici qu'elle repose, Capitaine, c'est ici qu'elle m'a entendue faire un vœu que j'aurai le courage d'accomplir tant qu'il y aura une goutte de sang dans mon cœur : venir prier sur sa tombe et, quand le vent siffle, quand la tempête gronde, placer un petit fanal au sommet de la tour afin d'empêcher les navires de faire naufrage sur les rochers.

À ces mots, je sentis mon cœur bondir dans ma poitrine. J'étais prêt à serrer Anna



dans mes bras en l'appelant mon ange sauveur. Mais je me retins.

— Ainsi, poursuivit-elle, il m'a semblé distinguer hier le sillage d'un bâtiment et, comme la nuit était bien sombre, de crainte que ma petite lumière ne passât inaperçue, j'ai brûlé mon voile.

— Et le vent, m'écriai-je, le vent l'a emporté, n'est-ce pas ? Sachez-le, Anna, un équipage doit la vie à votre geste généreux.

— Que dites-vous, Capitaine ? Au moyen de cette étoffe enflammée, j'aurais donc réussi à avertir un navire du danger qu'il courait ?

— Oui. Et ce navire qui, sans vous, se serait brisé sur les rochers comme celui de votre malheureux père, c'était le mien. Les matelots qui le montaient, c'étaient les miens aussi. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je suis venu cette nuit ?

Et j'ajoutai d'une voix vibrante :

— Dites ce qui peut sur la terre récompenser ce bienfait, cherchez ! Tout ce qui m'appartient est à vous, disposez-en !

Mais la jeune fille secoua la tête.

— Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, ne songez pas à moi, Capitaine, répondit-elle. Il y a des veuves, des orphelins à qui la mer a tout ravi. Retrouvez-les, faites-leur quelque bien, je serai heureuse.

— Ne pouvons-nous donc les chercher ensemble et, ensemble, les secourir ?

— Oh, Capitaine !

— Fille de marin, refuserez-vous d'unir votre sort à celui d'un errant qui vous conjure d'accepter tout ce que vous lui avez courageusement conservé ? Anna, vous êtes un ange, et avant de vous avoir retrouvée devant cette citadelle, j'avais déjà puisé dans vos regards comme une révélation du bonheur. Songez maintenant à tout ce que j'éprouve de ravissement, de joie, en apprenant que ces regards appartiennent à celle qui m'a sauvé. Anna, je vous aime. Oh ! je vous aime de tout mon cœur.

— Hélas, Capitaine, je ne puis répondre à votre flamme, soupira la jeune fille avec un trouble qu'elle s'efforçait de cacher.

— Comment ? Que dites-vous là ?

— C'est... c'est impossible.

— Impossible ? Alors vous ne m'aimez pas.

— Ne vous méprenez pas, Capitaine, il y a entre nous une barrière infranchissable.

— Au nom du ciel, expliquez-vous !

— J'ai fait vœu de consacrer mes jours à préserver des récifs les malheureux navigateurs. Ce vœu m'est aujourd'hui plus cher, plus sacré que jamais puisqu'il vous a sauvé la vie. Je ne le trahirai pas.

— Ce vœu est sans force, sans valeur, si vous êtes mienne.

— Mais, pour être vôtre, Capitaine, ne faut-il pas, au pied des autels, faire aussi un vœu, prononcer un serment ?

— Certes ! Eh bien ?

— Je ne le puis sans être parjure à la promesse solennelle prononcée sur la tombe de ma mère et dont personne au monde ne peut me relever.

— Excepté moi qui vous en relèverai dès demain, m'écriai-je comme si j'eusse été frappé par une inspiration subite. Oui, Anna, votre piété filiale vous a conduit à





vouer votre vie aux marins entraînés vers ces dangereux parages. Il me donne à moi le moyen de vous rendre au bonheur. À bientôt, donc, Anna, à bientôt !

— Mais quel est votre dessein, Capitaine ?

— Vous le saurez dans quelques heures. Et je m'en fus.

Le lendemain, au moment où la lune se levait calme et silencieuse, revêtu de mon bel uniforme et suivi de tout mon équipage, je m'arrêtai devant chez maître Pelham et trouvai, sur le pas de son échoppe, la jeune fille qui brodait encore malgré l'heure tardive.

— Anna, lui dis-je, le contrat qui nous lie l'un à l'autre, est à présent inscrit sur la tombe de votre mère. Celui-ci n'annule point, il éternise au contraire le vœu touchant auquel tous ces braves gens et moi nous devons l'existence. Venez-le lire, vous en jugerez par vous-même.

Surprise, émue, la jeune fille escortée par tous les matelots que menait Cox, mon

capitaine d'armes, se laissa conduire en canot à Fort Pickens, jusqu'à l'endroit où étaient ensevelis les restes de sa mère. Là s'élevait maintenant un sémaphore capable d'éclairer la côte comme en plein jour.

Pendant toute la nuit précédente, sans relâche, mes charpentiers avaient fendu, scié, mortaisé de longues poutres de chêne. Ils avaient construit une tour de bois dur coiffée d'un lanterneau géant contenant un système rotatif de projecteurs. Quatre immenses lentilles à échelons de Fresnel décuplaient leurs pouvoirs illuminatifs. Un habile procédé à anneaux catadioptriques complétait l'ensemble.

Dévotement, Anna se prosterna sur la pierre tombale et y lut d'une voix tremblante l'inscription suivante : "Ci-gît l'épouse d'un vaillant capitaine armateur. Puisse ce phare élevé sur sa sépulture toujours protéger le navigateur contre la tempête. C'est le vœu de sa fille, Mrs Anna Semmes."

— Semmes, c'est mon nom, vous le savez, dis-je. Faudra-t-il effacer le vôtre de cette dalle, Anna ?

— Oh non ! s'écria-t-elle avec effusion. Je suis à vous, Raphael, maintenant et pour toujours !

Et c'est ainsi que, quelques semaines plus tard, Anna devint ma femme. »





**Le port militaire de Cherbourg (France) photographié le 15 août 1865, huit mois après que le *CSS Alabama* n'entre en rade pour y réparer ses avaries et y renouveler ses provisions de combustible.**



# LA LANDE DE BELZÉBUTH





Papa me disait un jour que mon grand-père François Dôle n'était pas d'un naturel bavard. Mais un soir où sa fillette était clouée au lit par la scarlatine, ce dernier s'était assis à son chevet pour lui conter un récit teinté de fantastique, de ceux qui font à la fois frissonner de crainte et de plaisir. Et papa de se féliciter que ma tante Mathilde, morte à cent trois ans, ait gardé une excellente mémoire, sinon l'histoire de *La Lande de Belzébuth* eut été à jamais perdue.

**François Dôle en grande tenue de lieutenant de sapeur-pompier, en compagnie de son fils Émile René (né en 1902) et de sa fille Mathilde (née en 1894).**



« Par ce soir d'automne de l'année 1785, le village de Kerdroguen, en Saint-Jean-Brévelay, ressemblait à une place prise d'assaut. Des bandes de *chauffeurs*, comme ceux d'Orgères, semaient l'épouvante dans cette région perdue dans le désert des landes et des bois. Ils pillaient les chaumières, rôtissaient les pieds des paysans pour s'emparer de leur magot, et violentaient leurs femmes et leurs filles. Après quoi, ils se livraient à des libations orgiaques.

Leurs cris de bêtes fauves et leurs chants avinés s'élevaient dans la nuit sombre. En les entendant, les honnêtes gens tremblaient dans les fermes d'alentour. "Qui nous débarrassera de cette canaille ?" se demandaient-ils entre eux, le cœur serré. "Doit-on croire que nos gens ne les entendent pas ou ne se préoccupent plus de nous ?"

Les Chouans, les vrais, ne se désintéressaient nullement des habitants

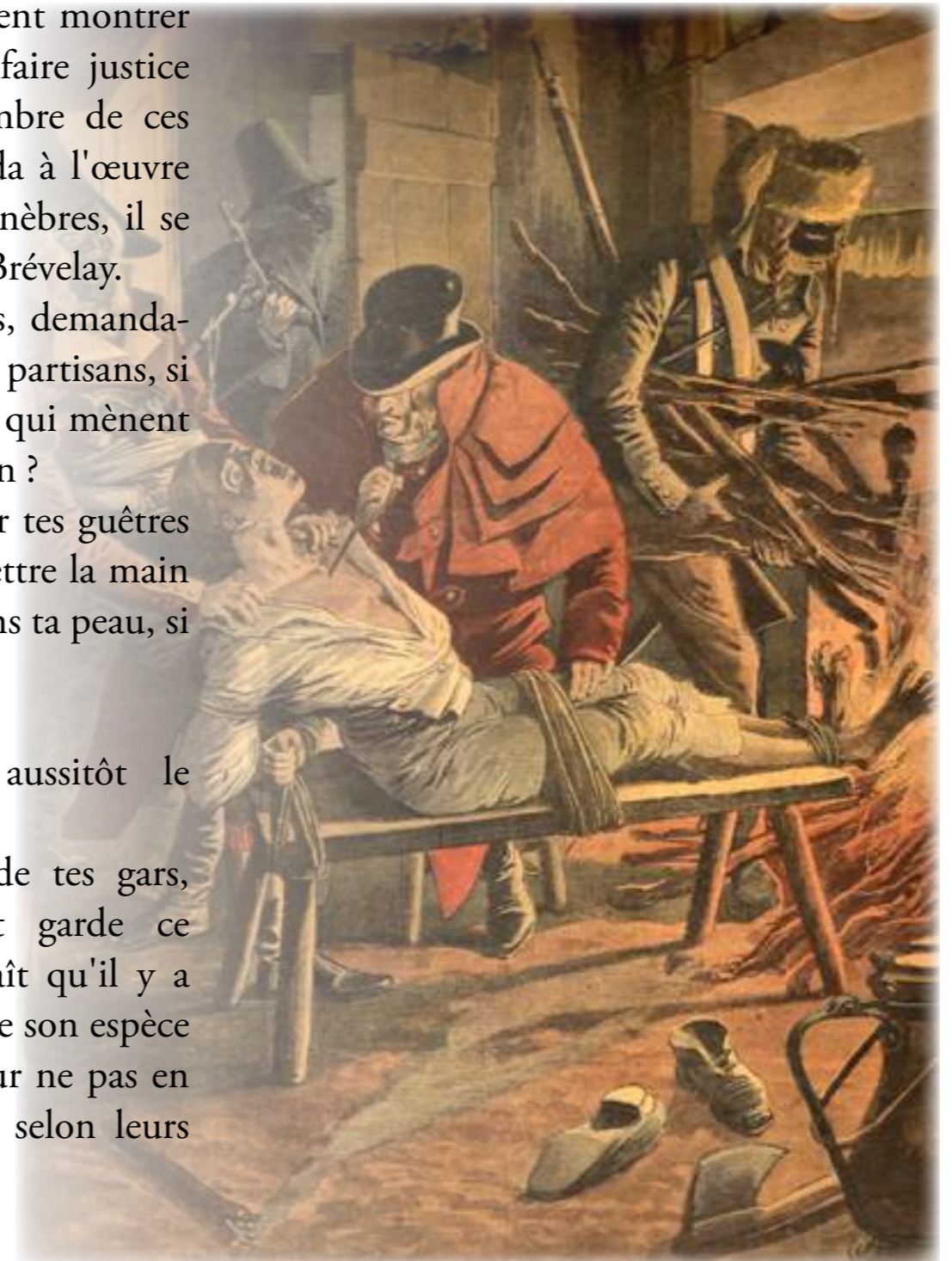
du pays. Au contraire, ils allaient montrer aux *chauffeurs* qu'ils savaient faire justice de façon exemplaire. Au nombre de ces scélérats, il en était un qui aida à l'œuvre du châtiment. Profitant des ténèbres, il se rendit au bourg de Saint-Jean-Brévelay.

— Que me donnerez-vous, demanda-t-il à Guillemot, chef de féroces partisans, si je vous livre quarante brigands qui mènent vie joyeuse quelque part pas loin ?

— La liberté d'aller traîner tes guêtres au diable si tu nous aides à mettre la main dessus. Cinq pouces d'acier dans ta peau, si tu nous trompes.

Et Guillemot informa aussitôt le capitaine de la paroisse.

— Prends les meilleurs de tes gars, l'instruisit son supérieur, et garde ce méchant drôle à l'œil. Il paraît qu'il y a une nichée de vilains oiseaux de son espèce à Kerdroguen. Arrange-toi pour ne pas en manquer un seul et traite les selon leurs mérites. Tu as carte blanche.





La troupe partit en toute hâte par les chemins de traverse, et minuit sonnait quand elle s'arrêta devant la chapelle de Notre-Dame. L'orgie battait son plein. Les *chauffeurs*, tout à leurs ripailles, ne songeaient guère au danger. Ils étaient ivres pour la plupart, et leurs propos grossiers, leurs refrains orduriers s'achevaient en grognements de bêtes repues. Soudain, une clameur guerrière retentit dans la nuit, la porte vola en éclats et les hommes de Guillemot, la baïonnette au fusil, envahirent les lieux.

— Fini de chanter ! cria la voix terrible du chef chouan. Le tour de danser est venu, coquins ! Les justiciers du roi vont vous jouer un rigaudon et vous apprendre combien en vaut l'air. La salle de bal est un peu loin, mais il n'importe, la fraîcheur du soir vous remettra les idées d'aplomb et vous n'en serez que mieux disposés à sauter.

Puis, se tournant vers les siens : "Au vieux Moustoir, vite, coterie !" ordonna-t-il.

Les brigands solidement garrottés, la colonne s'ébranla. Les ruines du monastère semblaient un nid de corneilles dissimulé sous la ramure de grands chênes. Ce fut là que les Chouans firent halte, après une marche à travers les guérets et les landes. Le coq n'avait pas encore lancé son chant matinal. On procéda à l'appel. Personne ne manquait. Les *chauffeurs* étaient au complet.

— Prenons à gauche vers la pente de la colline, décréta Guillemot.

L'endroit qu'il avait choisi était une vaste prairie rectangulaire, enclose de larges talus et garnie sur ses quatre côtés d'une épaisse haie d'épines. La brèche d'entrée était la seule issue. On ne pouvait mieux trouver pour une exécution capitale. On s'arrêta au fond, contre le fossé, là où le rideau des arbres était le plus serré. L'arme au poing, les justiciers entouraient leurs prisonniers qui tremblaient comme des feuilles et lançaient des appels à la pitié.



Mais pas plus que leur meneur, les Chouans n'étaient disposés à faire grâce.

— Qu'on fouille d'abord ces misérables !

On leur arracha leurs habits. Or, non seulement ces gredins recelaient dans leurs poches les preuves de leurs pillages, mais ils portaient tous sur leurs corps une marque d'infamie. Les lettres "T. F." – Travaux Forcés – gravées au fer rouge sur l'omoplate, montraient clairement qu'ils sortaient du bagne. Ils appartenaient à ces bandes infâmes de forçats que les révolutionnaires, à bout de moyens de répression, avaient déchaînés sur le pays en révolte et grimés en Chouans de contrebande, avec chapelets, médailles bénites et images du Sacré-Cœur, afin de jeter la déconsidération sur les véritables défenseurs du pays.

L'œil mauvais, un sourire sardonique aux lèvres, Guillemot les considérait, rangés devant lui, vivantes images du crime.



— Alors, coquins, ricana-t-il, vous vous êtes figurés que vous auriez droit à notre miséricorde ? Par le sang du Christ, vous avez vraiment de l'audace ! Mais trêve de jérémiades, le temps est venu de payer pour tous vos lâches forfaits. Je veux toutefois vous accorder une faveur, celle de préparer vous-mêmes le lit où vous dormirez de votre dernier sommeil.

Le Chouan avait la plaisanterie cruelle, mais avec de tels charognards, la pitié n'était pas de mise. Ils durent agrandir la fosse qui allait leur servir de tombe. Quand elle fut assez profonde, on les fit s'agenouiller sur son rebord.

— Maintenant, s'écria Guillemot, s'il vous reste encore une âme que la fumée des orgies n'a pas étouffée, l'heure est venue de réciter vos prières.

Et, sous la clarté de la lune qui, entre les gros nuages, projetait par intermittence une lueur blafarde et indécise sur ce



théâtre de mort, on eut le spectacle de quarante misérables à genoux, véritables larves humaines, sans force, sans courage, et déjà presque sans vie, qui s'efforçaient pitoyablement de jeter un dernier appel à la miséricorde divine.

— Feu ! ordonna Guillemot d'une voix de stentor. Des éclairs jaillirent dans la nuit et il y eut une terrible décharge de coups de fusils qui réveilla les échos du vallon solitaire. Quarante corps s'effondrèrent dans la fosse béante.

"Vive Dieu et vive le roi !" clamèrent les Chouans. "Justice est faite."

La colonne se disposait à partir, sa tâche achevée, et l'on avait commandé le rassemblement, lorsqu'il y eut un cri de stupeur dans les rangs. Du fond de la fosse, l'un des exécutés qui s'était laissé choir comme les autres et qui n'avait pas été touché par les balles, avait bondi dehors, escaladé le talus et fuyait éperdument à travers les champs.

— Ah çà, coterie ! rugit Guillemot qui avait peine à contenir sa colère, est-ce que vous laisserez ce failli chien nous fausser politesse ? Qu'on le rattrape ! Il mérite le même salaire que ses complices.

Les plus agiles s'élancèrent et ce fut une course échevelée par monts et par vaux, au clair de lune, les *chasseurs* serrant de près

leur gibier sur un trajet de plus de quatre lieues, jusqu'à ce que, à bout de souffle, n'en pouvant plus, le brigand se laissa choir sur le sol. On le ramena et, en quelques coups de mousquets, son compte fut dûment réglé. Au renégat qui avait vendu toute la bande et que la justice du Roi avait épargné sans autre récompense, échut la tâche ingrate de mettre son corps en terre.







Aujourd'hui, on a presque complètement oublié le souvenir de ce drame, et le pré du Moustoir est retombé dans sa solitude. Il a conservé cependant vilaine réputation et on a idée qu'il est hanté. Naguère, une petite bergère qui ramenait sur le tard, dans la brume de nuit, son troupeau au village, fut saisie d'épouvante en entendant monter du fond de cette lande comme un bruit de voix éplorées qui jetaient des clameurs de détresse. C'étaient peut-être celles des *chauffeurs* qui, pour leur pénitence, continuaient à revenir à l'endroit du châtiment en jetant vers Dieu leurs cris de détresse. Une autre fois, un paysan qui à l'heure des ténèbres longeait leur sépulture, aperçut sur la lande la camarde en personne, coiffée d'un grand feutre garni de plumes et enroulée dans une ample cape écarlate. Elle chevauchait un grand destrier noir, face à l'horizon qu'elle lui désignait de sa dextre gantée. À ses pieds se tordait le fantôme d'un brigand percé de balles, serrant dans ses mains l'oriflamme des Bleus. La Mort se mit à grandir, grandir, au point que ses

proportions devinrent monstrueuses, et elle disparut dans un bruit de tonnerre. Sans doute, le Mauvais rôdait-il dans ces parages où avaient jadis péri quarante de ses serviteurs.

L'endroit n'a pas perdu le nom qu'on lui a attribué de "Lande de Belzébuth", et on y distingue encore un monticule de terre qui marque la fosse des *chauffeurs*. Il demeure là comme un témoignage de l'impitoyable justice des Chouans qui guérissait souvent de l'envie de nuire. »

*Conté par Mathilde Dôle.*





# LA HACHE ENSORCELÉE DE TRANCHE-CHOUANS





Officier d'Azhille 2<sup>e</sup> volante. 1793

Permettez-moi de vous faire part de ma dernière découverte en date, celle de l'existence d'un autre glorieux ancêtre, Claude Dôle, passé en Amérique avec le corps expéditionnaire français de 1780.

Je me trouvais ce jour-là au château de Vincennes, dans la salle de lecture du Service Historique de la Défense. J'avais passé l'après-midi à éplucher les dossiers de conseils de guerre des membres de la Commune qui avaient servi en Amérique pendant la guerre de Sécession. Ayant terminé mes recherches, je quittai ma place pour jeter un œil sur les livres en libre consultation de la bibliothèque. Je tombai ainsi sur l'édition de 2010 d'un ouvrage de Gilbert Bodinier que je ne connaissais pas, le *Dictionnaire des officiers de l'armée royale qui a combattu aux États-Unis pendant la guerre d'Indépendance 1776-1783*. En tournant les pages, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir l'entrée qui suit.



## DOLE (Claude)

Fils de Claude Marie Joseph, laboureur, et de Marie Royer.

Né à Esserval-Tartre (Jura) le 28 décembre 1734. Était laboureur avant d'entrer au service. Canonnier le 2 mars 1757, sergent le 15 octobre 1765. Passé en Amérique avec le bataillon du régiment d'Auxonne-artillerie (corps de Rochambeau). Lieutenant le 25 octobre 1781. Chevalier de Saint-Louis en 1790. Capitaine le 18 mai 1792, chef de bataillon le 16 avril 1794. Il servait encore en 1796 mais semble être parti à la retraite à cette époque.



Mon cœur battait la chamade. Je relevai la cote correspondant au dossier militaire de Claude Dole ( S.H.A.T. : Yb 1 012 ; Yc ) et remplis sur le champ une demande de consultation de documents. Mais, comme j'allais la déposer pour validation, M. Marcelin Hodeir, spécialiste des fiches matriculaires, émit un doute

sur l'exactitude de la cote en question. Perplexe, je me souvins que j'avais vu, rangé à la suite du *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*, un *in-quarto* qui semblait n'être qu'une édition plus ancienne du même livre. J'allai aussitôt le prendre et le feuilleter. Il s'agissait, en fait, d'un exemplaire dactylographié de la thèse de

doctorat de M. Bodinier, soutenue en 1982 et intitulée : *Les officiers de l'armée royale combattants de la guerre d'Indépendance des États-Unis, de Yorktown à l'an II*. Ce travail avait de toute évidence servi d'assise à son ouvrage de 2010. J'y trouvai une notice et une cote identique à celle du *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*.



Ô bonheur ! Une main anonyme – celle d'un vieil érudit, à en croire la finesse et la minutie de l'écriture – avait rectifié au porte-mine les numéros de catalogage. Les nouvelles références étaient les bonnes, comme me le confirma M. Hodeir. Mais là où les ailes du mystère se déployèrent toutes grandes, c'est quand je découvris que le savant inconnu avait obligeamment ajouté, en guise de signet, une languette de papier qui portait cette note succincte : *"Claude Dole, ami de la joie, danseur par dessus tout. A sauvé le capitaine Victor des mains du bourreau de Saint-Brieuc."*

L'apostrophe que lance Sherlock Holmes à son cher Boswell dans *Le Manoir de l'Abbaye* vint frapper mon esprit de plein fouet : *"Venez, Watson, venez ! Nous partons en chasse !"*

Mais attention, chères lectrices et chers lecteurs, selon l'expression consacrée "bien qu'inspirées en partie de faits réels, les situations décrites dans cette histoire sont purement imaginaires".

« Il y avait une jeune noble du nom de Victoire du Rocher de Quengo. Elle vivait au château d'Irodouër qui dépendait de l'évêché de Saint-Malo. Durant la chouannerie, cette belle demeure servait de refuge aux chefs de bandes royalistes bretonnes. Quatre chefs chouans y furent fusillés dans la cour sous la Terreur.



Irodouër, Ille-et-Vilaine. Le château de Quengo.

On adorait Victoire pour sa beauté, on l'admirait pour son esprit et sa grâce, on respectait sa piété et sa vertu. Mais elle eut le malheur d'être convoitée par un Jacobin qui sacrifiait tout à ses passions, jusqu'à la femme qui en était l'objet quand il ne pouvait espérer lui plaire. Entraînée chez une fausse amie apostée pour sa perte, on lui fit boire un breuvage narcotique. Dieu sait quels rêves de volupté inexplicable et inconnue fit-elle, car elle ignorait, dans son innocence, les joies qui ouvrent la porte de l'enfer.

Le mystère de son infortune commençait à peine à se révéler à son esprit qu'elle fut saisie des douleurs de l'enfantement. Elle tomba alors dans une langueur extrême, causée par la honte et le désespoir. Ce fut un songe encore, un songe indéfinissable dont elle ne conserva pas même le sourire d'un petit être qui s'éveille à la vie. Elle ne s'était point connue d'amant, et son enfant, elle ne le connut pas.

En effet, comme Victoire était prise encore de ce sommeil des sens qui ressemble



à la mort, le Jacobin qui guettait l'époque de l'accouchement clandestin, pénétra secrètement dans sa chambre, courut au berceau, enveloppa le nourrisson dans le premier linge qui lui tomba sous la main, et disparut.

Lorsque Victoire se réveilla, elle chercha son bébé qui n'était plus là, mais elle n'osa s'en enquérir, et tout cela s'accumula dans son esprit comme les caprices d'un songe.

Or, il arriva qu'un soldat de la République en faction sur les remparts de Bécherel, fut frappé de voir un corbeau plonger au pied d'une tour, remuer la terre de son bec et remonter vers sa branche avec des lambeaux de linge sanglant. Puis il retombait comme une pierre et se remettait à fouiller. Le soldat s'approcha, chassa l'oiseau avec sa baïonnette et sortit du trou le corps d'un nouveau-né. Le cadavre était roulé dans une chemise aux chiffres de Victoire du Rocher de Quengo. Alertés, les représentants du Comité de salut public s'assurèrent de la personne de la noble

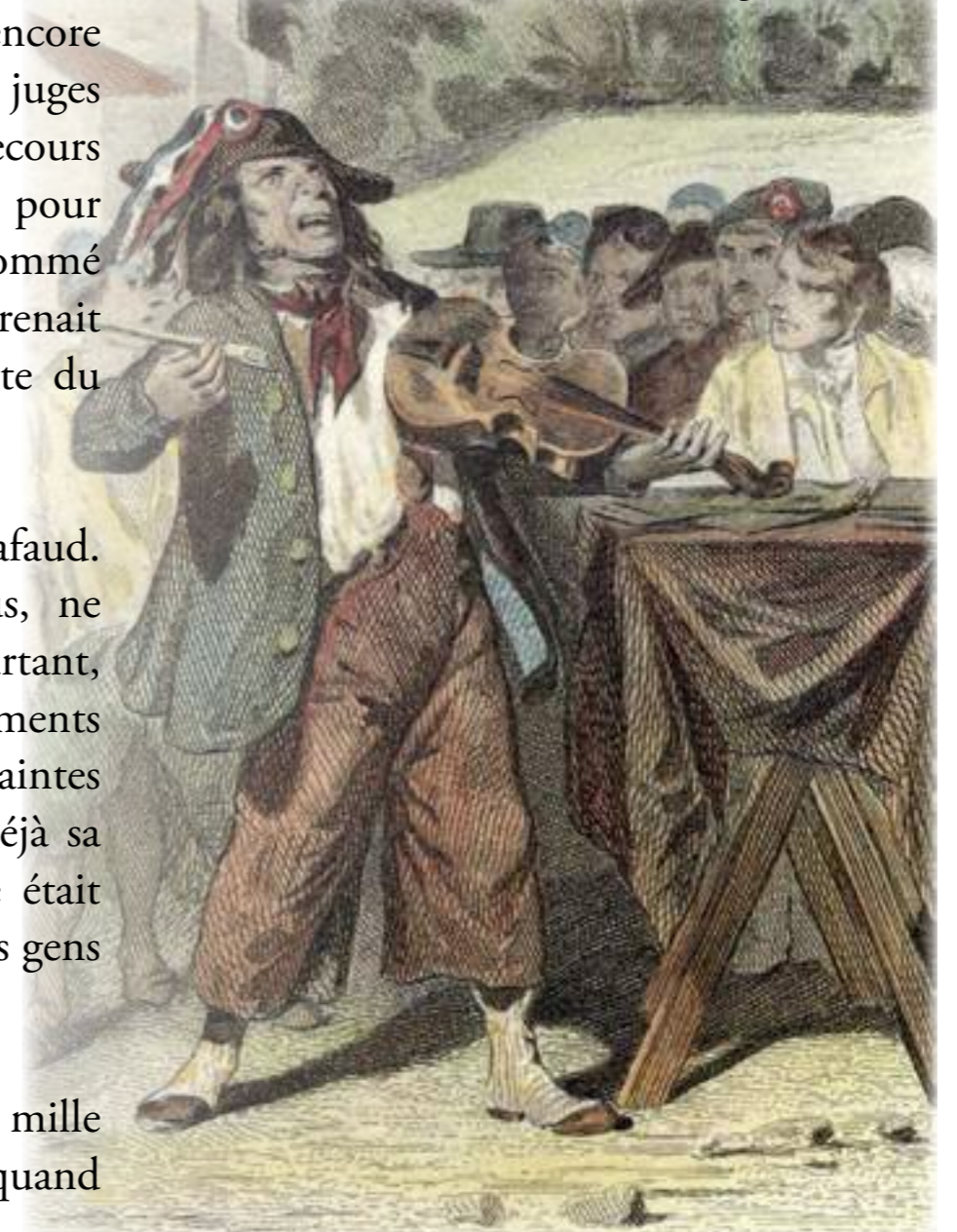
demoiselle et la condamnèrent, en tant qu'infanticide, à avoir la tête tranchée.

Rien ne devait surseoir à l'exécution, si ce n'est qu'il n'y avait point encore de guillotine à Saint-Brieuc. Les juges trouvèrent une parade. Ils eurent recours au service d'un sans-culotte connu pour sa haine des Blancs. On l'avait surnommé Tranche-Chouans, tellement il prenait plaisir avec sa hache à séparer la tête du corps des insurgés royalistes.

Victoire se rendit du cachot à l'échafaud. Elle ne voyait plus, n'écoutait plus, ne sentait plus. Mais tout à coup, pourtant, elle tressaillit en entendant les grincements de violon d'un chanteur de complaintes qui, en rimes mal limées, débitait déjà sa triste histoire. Sa voix de rogomme était couverte en partie par les rumeurs des gens qui venaient assister au supplice.

"La voilà ! La voilà !", crièrent mille voix qui n'en formaient plus qu'une quand

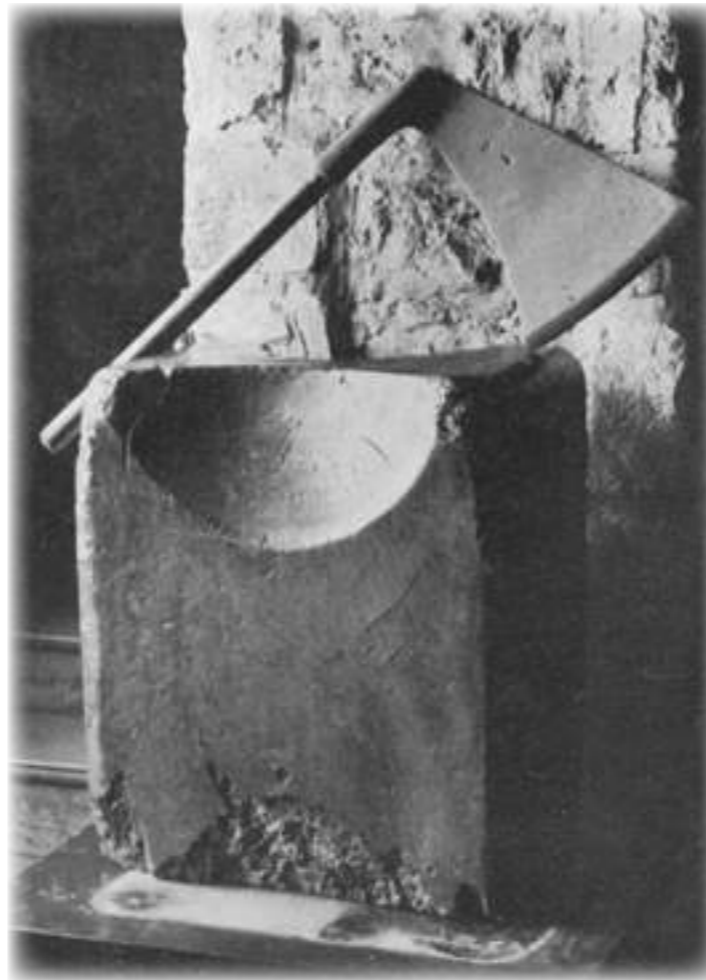
ils aperçurent la condamnée. Jamais on ne l'avait vue aussi belle, les mains liées derrière le dos et la corde au cou. Ses longs cheveux





noirs n'avaient pas été coupés. Ils étaient retenus en chignon par un simple ruban de soie.

L'échafaud s'élevait au milieu de la place des Révolutions qui était naguère le grand parvis de l'église. On y montait par huit degrés de pierre qui menaient à une estrade bâtie en chêne. Victoire gravit les marches et s'arrêta devant le billot. Tranche-Chouans n'était toujours pas là. Il achevait ses libations dans un cabaret où il bambochait depuis l'aube. Mais il était maintenant quatre heures sonnées et le peuple requérait le sans-culotte avec des murmures qui se changèrent bientôt en rugissements. Le bourreau parut enfin, accompagné de sa bourrelle, une harpie en bonnet et fichu qui l'aidait en pareilles circonstances. Tranche-Chouans était armé d'une hache et sa commère de ciseaux en forme d'éteignoir dont les pointes atteignaient un demi-pied de long. Ils lui servaient aussi bien à couper la mèche des canons que la carotide d'un canonier. De là son sobriquet de La Mouchette.



Le chef de bataillon Claude Dôle l'avait vue plus d'une fois à l'œuvre sur les champs de bataille, quand sa puissante artillerie décimait les gueux en sabots de Charrette et de la Rochejaquelein. Combien de fois La Mouchette ne s'était-elle pas précipitée avec son terrible outil

sur les serpentins d'amadou allumé des couleuvrines, bombardes et crapouillots dont la Chouannerie se servait encore contre les Bleus. On eût pu se croire revenu à la guerre de Cent Ans, mais qu'importait l'âge et la taille de ces bouches à feu ? Leur mitraille causait les mêmes effroyables ravages. Et dès que La Mouchette en avait fini avec les bâtons tonnerre, elle égorgeait leurs servants avec ses longs ciseaux.

Comme le comte de Rochambeau sous les ordres duquel il s'était battu à Yorktown, pendant la guerre d'indépendance américaine, Claude Dôle avait adopté les principes nouveaux de la Révolution, mais avec modération. En 1793, les opérations menées par le général Turreau l'avaient plongé dans le plus noir dégoût. Rappelons que ses "colonnes infernales" avaient pour mission d'exterminer les Chouans, hommes, femmes et enfants, jusqu'au dernier, de saisir les récoltes et le bétail, d'incendier les villages et les forêts, de faire de la Vendée un "cimetière national".



**Pour Dieu et pour le Roi !**





En garnison à Saint-Brieuc, Claude Dôle était présent à l'exécution de Victoire. Il comprit que la bourrelle, qui s'était illustrée dans les massacres de Turreau, avait un seul projet : s'emparer des dents, brillantes comme des perles, de la malheureuse après que son col eut été tranché.

"Tue ! Tue !" criait la populace à Tranche-Chouans. "Citoyen, fais ton office !" ordonnèrent les juges. La jeune femme posa sa tête sur le billot et le bourreau leva l'arme de justice pour frapper. Le croissant d'acier brilla dans l'espace, aux acclamations de la foule. Sans être vu, Claude Dôle leva sa main droite, comme l'eût fait un témoin appelé à la barre, à la seconde précise où la hache s'abattait. Elle dévia sur la gauche et entama l'épaule de Victoire. On la crut morte sur le coup car elle n'avait pas émis la moindre plainte. La Mouchette se pencha, vit qu'elle respirait encore et affermit la hache dans les mains du bourreau. Claude Dôle leva la main droite, le tranchet s'abattit et glissa de nouveau. Victoire, marquée d'une entaille

plus profonde que la précédente, tomba sans connaissance et comme sans vie.

Le capitaine avait le rarissime pouvoir de « barrer le feu de la hache ». La formule magique dont il accompagnait son geste n'était pas une prière adressée à Dieu mais à Satan, par invocation à Judas. Cette formule secrète, eût dit l'évêque de Saint-Malo, attirait une entité occulte chargée de réaliser la guérison. Les plaies se refermaient, mais une autre blessure plus profonde, mentale celle-là, devait forcément apparaître plus tard.

Une clameur furieuse courait maintenant sur la place des Révolutions. Tranche-Chouans fut arraché de son estrade par mille mains vengeresses. Il ne put échapper à la foule qui criait : "À mort !" Et le peuple massacra le bourreau.

Simultanément, une scène tout aussi épouvantable se déroulait. La Mouchette avait empoigné d'une main la corde nouée

au cou de Victoire et traînait son corps ensanglanté de degré en degré, jusqu'en bas de l'échafaud. C'est alors que Claude Dôle, à coups de plat de sabre, fit fuir la scélérate, souleva Victoire et l'emporta dans ses bras.

Dès que le peuple en eut fini avec Tranche-Chouans, il se tourna vers sa femelle pour lui faire subir le sort qu'elle avait tant de fois réservé aux autres. On commença par lui crever les yeux avec ses ciseaux avant de l'éviscérer.

Le capitaine ramena Victoire au château d'Irodouër. Quand elle eut repris ses sens, une métamorphose s'était accomplie dans tout son être. L'innocence qui se lisait avant sur son visage avait laissé la place à une cruauté sans nom. Le vent de la hache, comme celui du boulet dont ont tant débattu les aliénistes, expliquait sans doute ce phénomène. À moins que ce ne soit la formule magique de Claude Dôle qui l'ait marquée au fer rouge dans son esprit, comme le prédisait la religion.



Victoire du Rocher de Quengo devint le "Capitaine Victor" qui mena une lutte sans merci contre les soldats de la République avant de tomber dans une embuscade aux Iffs, en juillet 1797. Elle fut jugée, condamnée et passée par les armes devant le vieux calvaire du village. »



**Capitaine Victor.**



Dans cet instant atroce et final, Victoire se campa hardiment face aux Bleus qu'elle semblait encore défier de ses yeux de louve. Elle ne fut pas la seule dans le cours de l'histoire à mépriser ses bourreaux. À l'instar du général Clément-Thomas, victime de la vindicte des Communards, ses tortionnaires, au lieu de la fusiller par un seul feu de peloton, lui tirèrent dessus l'un après l'autre !

Le procureur-général-syndic de Saint-Brieuc, que l'on ne peut taxer de sympathie pour sa prisonnière, écrivait au général Hoche :

*"Connue sous le nom de guerre de Capitaine Victor, la ci-devant Mademoiselle de Quengo, qui résidait au château d'Irodouër voisin de la forêt, s'était mise à la tête de bandes chouannes qui quadrillaient les campagnes, opéraient des coups de mains contre les nôtres et entravaient la circulation des troupes, notamment en attaquant les convois de grains ou d'armes. Quelques papiers trouvés sur elle,*



*au moment de sa capture, prouvent qu'elle était incroyablement féroce."*

Il terminait sa lettre par cette phrase :

*"Elle a fait preuve de la plus grande fermeté à l'heure même de son exécution."*

Dans *La Commune, Histoire et Souvenirs*, Louise Michel met les mêmes mots dans la bouche d'une vivandière, soulignant bien cette fière attitude. Puis elle ajoute :

*"Si, en ce moment, un peloton d'exécution arrivait et me déclarait que j'allais être fusillé, j'aurais une émotion terrible, j'aurais peur. Mais en mai 1871, je venais de vivre un mois et demi au milieu des combats. Je n'avais entendu parler que de bataille, j'avais senti les balles, les obus, la poudre, j'avais vu je ne sais combien de cadavres plus ou moins épouvantables."*

*"Eh bien, en de pareils moments, on est folle, on est une autre, et ainsi j'explique la manière détachée avec laquelle j'attendais la mort. Je ne l'aurais certainement pas appelée, mais, étant donné le rôle que j'avais joué, condamnable aux yeux des valets de M. Thiers, la fusillade se trouvait être absolument naturelle et comme la conclusion logique du cauchemar que nous traversons. Voici donc comment, sans me faire brave ni fanfaronne, j'explique logiquement le flegme dont on fait preuve alors."*



En ces semaines de guerre civile, les femmes qui avaient fait le coup de feu aux côtés des insurgés ou qui avaient été dénoncées comme pétroleuses, n'étaient pas les seules à affronter l'inéluctable avec courage. L'arrogance des enfants devant la mort était extrême. Il y en eut bien peu qui faiblirent. Ils tuèrent et se firent tuer avec la même bravoure. On récolta leurs pauvres corps dans les rues. Ne parlons pas seulement de ceux qui tombèrent en combattant, mais aussi des malheureux qu'on enlevait aux barricades et qu'on poussait contre un mur pour les fusiller.

À la fin de la Semaine sanglante, l'armée versaillaise chargée d'en finir une bonne fois et à tout prix avec l'insurrection, trouva encore sur son passage quelques enfants isolés, armés jusqu'aux dents. Les grands avaient laissé les petits dans des abris de fortune et brûlaient leurs paquets de cartouches, de maison en maison, avec le même sang-froid qu'un vétéran de la guerre du Mexique.



*Une pétroleuse et son fils*



On raconte l'histoire d'un adolescent de treize à quatorze ans qui tirillait à l'angle de la rue Bréda et de la rue de Navarin. Le poste était admirablement bien choisi. Son coup atteignait les soldats jusqu'à la rue

Notre-Dame de Lorette d'un côté, et de l'autre jusqu'à la rue Frochot. De temps en temps, le marchand de vin du coin lui versait à boire pour lui donner du cœur. On le prit. Le capitaine hésitait à le passer par

les armes. "Vous pouvez me tuer, dit-il, car, la prochaine fois, je recommencerai !" On le fusilla.

Un lieutenant a laissé l'histoire d'un autre de ces gavroches. Il avait été mis contre un mur et on l'ajustait. Il fit signe qu'il avait quelque chose à dire. Les armes s'abaissèrent. Il expliqua à l'officier qu'il possédait une montre et aimerait la remettre à sa mère. On le laissa partir. Une demi-heure après, on ne pensait plus à lui lorsqu'on le vit revenir. "Me v'là !" dit-il et il reprit de lui-même sa place contre le mur. Le lieutenant resta ébahi. Il avait voulu le sauver, le gamin s'obstinait. Furieux de cette persistance, le brave militaire alla droit à lui, le prit par les épaules et le renvoya avec un coup de pied dans le bas des reins. "C'est assez bon pour toi !" lui dit-il. "Grand lâche !" répartit le gavroche, et il s'en alla.







ue de Bonny

PEINT  
PAR CASTELLANI

**LE SECRET  
DE LOUISE MICHEL**





Qui n'a pas fantasmé sur un des grands mystères de la Commune : les amours de Louise Michel avec Théophile Ferré ? Dans ce très court texte, je prends la liberté d'aller encore plus loin de ce que l'on suppose d'ordinaire, comme on va vite le voir. Je précise que « l'artiste chaussurier » Napoléon Gaillard, dit aussi Gaillard père, révolutionnaire incorrigible, fut nommé directeur général des barricades de la Commune, l'un des symboles de l'insurrection populaire de 1871. Pour la circonstance, il est l'adjoint de Jules Vallès, le célèbre auteur de *L'insurgé*, et manque de devenir le bourreau de celui qui se distingua par sa férocité envers les communards pendant la Semaine sanglante et y gagna le surnom de « Marquis aux talons rouges ».





Le plus profond des souterrains des carrières de la butte Montmartre présentait un aspect inusité et vraiment solennel.

Rangés avec méthode et armés comme pour un combat, les Vengeurs de Flourens formaient cercle, debout autour de la table où siégeaient huit vieillards. Ceux-ci étaient sans armes et flanquaient, quatre d'un côté, quatre de l'autre, un siège élevé de deux gradins au-dessus des leurs, où trônait le chef de cette étrange cérémonie.

Un profond silence régnait dans la caverne.

Au bout de quelques minutes, les rangs s'ouvrirent et donnèrent passage à un homme pâle et tremblant, dont le visage suait la peur.

Cet homme était le marquis Gaston Alexandre Auguste de Galliffet. Deux Vengeurs l'escortèrent, fusil au poing, jusqu'à la table où siégeaient les huit vieillards présidés par Jules Vallès.

— Citoyen, dit Gaillard père en s'adressant au chef du tribunal, il a été fait suivant ta volonté. Voici le coupable à tes pieds. Te plaît-il qu'on l'interroge ?

— Cela me plaît, répondit le maître de cérémonie.

Gaillard père se leva.

— Galliffet, dit-il, des dizaines de nos sœurs ont été soumises, entièrement nues, à de sordides messes noires organisées par la gente teutonne après la chute de la Commune, et la plupart sont devenues folles de ce fait. Leur sort pèse sur toi et tu vas mourir si tu ne peux nous prouver ton innocence.

— J'ignorais tout du sort qui les attendait. Je pensais qu'elles tiendraient compagnie à l'occupant, rien de plus.

— À d'autres, Marquis ! Défends-toi et fais vite ! ordonna Jules Vallès qui ajouta sans s'émouvoir le moins du monde, en s'adressant à Gaillard père :

— Citoyen, prépare une corde !

Une sueur glacée inondait le visage de Gaston de Galliffet.



*Le général marquis Gaston de Galliffet*



— Messieurs, s'écria-t-il, ayez pitié de moi ! On m'a calomnié près de vous. Comment aurais-je pu imaginer que les Amazones de la Seine aient à subir un tel ignoble traitement ?

— Tais-toi ! interrompit la voix sévère de Vallès, tu mens !

Et d'ajouter :

— La corde est-elle prête, mon bon Gaillard ?

Ce dernier répondit affirmativement, et le marquis, tournant les yeux de son côté, vit en effet une corde se balancer dans les demi-ténèbres qui régnaient derrière les rangs serrés des Vengeurs de Flourens. Tout son corps trembla, puis le sang lui monta violemment au visage.

— Misérables ! s'écria-t-il avec la rage que donne aussi la frayeur portée à l'excès. De quel droit me jugez-vous ? Je serai vengé : votre repaire sera détruit. Vous serez tous exécutés... Mais non, mes excellents amis, ma tête s'égaré ! Miséricorde, je ne leur ai jamais fait de mal. On vous a menti. Si vous aviez pu voir de près ma conduite...

— Pour ton malheur, nous ne la connaissons que trop.

— Vous vous trompez, sur mon salut, vous méconnaissez mon respect pour elles. Si vous pouviez interroger mes gens... Un sursis ! citoyen, accordez-moi un sursis afin que je puisse me justifier !

— Tu veux qu'on interroge deux de tes complices ? demanda ironiquement Jules Vallès.

— Je le veux ! s'écria Galliffet, se reprenant à cette frêle espérance et désirant d'ailleurs gagner du temps. Ils vous diront ma sollicitude pour ces malheureuses filles que les Versaillais destinaient de toute façon aux crachats des mitrailleuses.

— Soit ! interrompit Vallès. On ne peut te refuser cela.

Le prisonnier respira.

— Approchez ! reprit Vallès en s'adressant aux deux hommes étroitement garrotés qui étaient à droite et à gauche en arrière de l'accusé. Ils s'avancèrent, et sur un signe, on leur arracha les cagoules noires qui couvraient leurs têtes.

Galliffet poussa un cri d'agonie.

— Caporal Evrard ! fit-il, caporal Maufrey ! Vous avez donc pactisé avec l'ennemi ?

— Eh bien ! reprit encore Vallès, tes deux anciens ordonnances vont nous dire la tendre sollicitude...

— Miséricorde ! interrompit Galliffet en tombant à genoux.

Le tribunal se consulta, ce ne fut pas long. Jules Vallès ne prit point part à la délibération.

Gaillard père revint et dit ensuite avec lenteur :

— Les Vengeurs de Flourens te condamnent à mourir par la corde, et tu vas être pendu, sauf avis autre et meilleur de notre chef.

Ce dernier se leva.

— C'est bien, dit-il. Que Galliffet reste auprès de la corde. Vous autres, mes camarades, sauf vous, Gaillard, retirez-vous et relâchez les deux ordonnances du



marquis après leur avoir octroyé une bonne bastonnade.

Cet ordre s'exécuta comme par enchantement. La caverne s'illumina au loin laissant d'immenses galeries souterraines et d'interminables voûtes.

Les Vengeurs s'éloignèrent de divers côtés, et bientôt leurs torches parurent comme des points lumineux dans le lointain, tandis qu'eux-mêmes, amoindris par la perspective et bizarrement éclairés au milieu de la nuit, semblaient des êtres de forme humaine, mais d'une fantastique petitesse : des korrigans, par exemple, les lutins des clairières, ou bien de ces étranges démons qui mènent le bal au clair de lune, sur la lande, autour des croix solitaires, et que les bonnes gens du pays breton apprennent à redouter dès l'enfance sous le nom de chats courtauds.

Galliffet était toujours à genoux. Vallès descendit les marches de sa cathèdre et s'approcha de lui.

— Lève-toi, dit-il en le touchant du pied.

Galliffet obéit.

— Tu es un homme mort, reprit Vallès, si je ne mets mon autorité souveraine entre toi et la potence.

— À quel prix faut-il acheter la vie ?

— La vie ? répéta Vallès, à aucun prix je ne te vendrai la vie, Marquis. Tu me croyais depuis longtemps en terre, dans quelque fosse commune au milieu de mes semblables, n'est-ce pas ? L'être suprême en a décidé autrement. Il m'a tenu en sa garde, non point pour moi, je pense, mais pour Louise Michel !

— Louise Michel ! répéta Gaston de Galliffet dont la terreur augmenta.

— Encore une que tu as voulu livrer, surtout dans son état, à la soldatesque ennemie ! Par deux fois, même, mais en vain, tandis qu'elle était parquée avec tant d'autres fédérées comme elle dans les infectes écuries de Versailles qui servaient de prisons ! Insensé ! Tu ne savais pas que

cette femme était ton bouclier ! Tu ne savais pas que, elle morte ou devenue folle, il n'y aurait plus rien entre ta poitrine et le plomb



Louise Michel en tenue de garde national.



de mon chassepot ! Que de fois je t'ai tenu en joue, le doigt sur la détente.

Galliffet frissonna.

— Que de fois, dis-je, lorsque tu passais par les grandes allées du château de Versailles, seul avec ta cour d'admiratrices impuissantes à te protéger contre une balle bien dirigée, j'ai appuyé mon fusil contre mon épaule et mis le point de mire sur toi. Mais une voix secrète me retenait toujours. Je pensais que j'aurais besoin de toi et je t'épargnais. J'ai bien fait d'agir ainsi. Le moment est venu où ton témoignage par écrit devient nécessaire, indispensable dirais-je même. Mais abrégeons. Veux-tu, oui ou non, sortir d'ici sain et sauf ?

— À tout prix ! répondit Galliffet qui, par extraordinaire, disait là sa pensée entière.

— Expliquons-nous : je ne te rends pas la vie. Tu restes à moi, pour le sang de tous les fédérés, hommes, femmes et enfants que tu as fait sommairement exécuter pendant la Semaine Sanglante. Seulement, je te donne

un répit et une chance de m'échapper. Pour cela, je vais te dire ce que j'exige de toi.

Ayant fait signe à Gaillard père de se tenir hors de portée de voix, Vallès montra du doigt un coin de la table où se trouvait une plume, de l'encre et du papier, puis il continua, un ton plus bas :



**Théophile Ferré**

— Je vais dicter, misérable, ouvre bien grand tes oreilles.

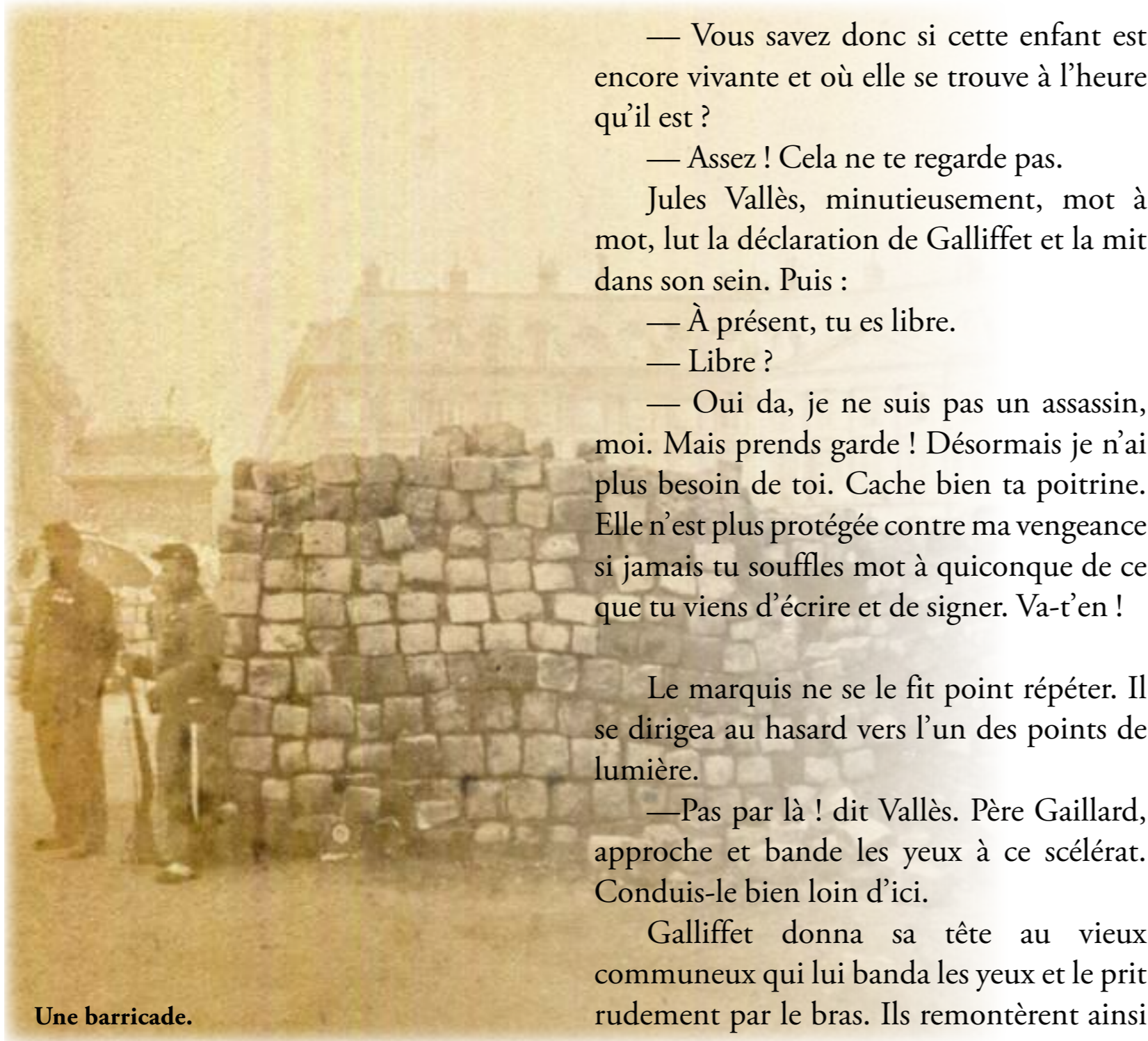
Galliffet n'hésita pas un instant. Il s'assit, écrivit et signa couramment sans omettre une seule syllabe :

*« Moi, marquis Gaston Alexandre Auguste de Galliffet, je déclare reconnaître, dans la personne de la petite Sidonie, la fille et légitime héritière de Louise Michel et de feu Théophile Ferré, tous deux membres de la Commune de Paris. En foi de quoi je signe. »*

Mais la curiosité l'emportant, il ne put cependant s'empêcher de s'enquérir, sourdement :

— L'héritière ?...

— Peste ! Comme si tu ne t'en doutais pas ! L'enfant de l'amour de Louise et de Théophile que nous avons arraché à l'une de vos institutions religieuses qui ont recueilli les nouveaux-nés des prétendues incendiaires et des soi-disant pétroleuses enceintes pendant la Commune.



Une barricade.

— Vous savez donc si cette enfant est encore vivante et où elle se trouve à l'heure qu'il est ?

— Assez ! Cela ne te regarde pas.

Jules Vallès, minutieusement, mot à mot, lut la déclaration de Galliffet et la mit dans son sein. Puis :

— À présent, tu es libre.

— Libre ?

— Oui da, je ne suis pas un assassin, moi. Mais prends garde ! Désormais je n'ai plus besoin de toi. Cache bien ta poitrine. Elle n'est plus protégée contre ma vengeance si jamais tu souffles mot à quiconque de ce que tu viens d'écrire et de signer. Va-t'en !

Le marquis ne se le fit point répéter. Il se dirigea au hasard vers l'un des points de lumière.

— Pas par là ! dit Vallès. Père Gaillard, approche et bande les yeux à ce scélérat. Conduis-le bien loin d'ici.

Galliffet donna sa tête au vieux communeux qui lui banda les yeux et le prit rudement par le bras. Ils remontèrent ainsi

tous deux les escaliers humides et glissants qui menaient hors des carrières.

Puis Galliffet sentit une bouffée d'air et aperçut une lueur à travers son bandeau. Il respira avec délices et ne put retenir une joyeuse exclamation.

— Vous avez raison de vous réjouir, Marquis, dit son guide. Je crois que le diable vous protège, car, où vous avez passé, un honnête homme eût laissé ses os. C'est égal. Vous l'avez échappé belle, à votre place je m'en tiendrais là.

— Tu es de bon conseil, citoyen, répondit le marquis qui commençait à se remettre, je m'en irai si loin, si loin, que, je l'espère, je n'entendrai plus parler des Vengeurs de Flourens. Adieu !

Gaillard père le suivit de l'œil pendant qu'il s'éloignait hâtivement.

— Du diable si je n'aurais pas mieux fait de le pendre quand j'ai noué la corde à son intention, grommela-t-il. Mais Vallès avait son idée et il est plus fin que nous tous.



# LA DISPARITION DE GRAZIELLA DE MATEÏS





**Graziella de Mateïs.**

noir, les communards réfugiés dans la capitale ne faisaient pas grand cas de cette jolie actrice qu'ils considéraient avec humeur comme la simple copie conforme, au féminin s'entend, d'un histrion du Boulevard du Crime. Mais Graziella n'en avait cure et les laissait à leurs chamailleries politiques fortement teintées d'amertume.

Lorsque Graziella de Mateïs reprit au Lyceum Theater de Wellington Street le rôle qu'elle avait tenu pour de bon en France, au cours de la semaine sanglante de la commune de Paris, elle fit un vrai triomphe.

En avril 1871, cette jeune demoiselle avait rejoint les Amazones de la Seine, un bataillon exclusivement composé de femmes – dont Louise Michel –, chargé de défendre la barricade de la place Clichy. Faisant le coup de feu avec la même vaillance que celle d'un homme, elle s'était battue comme une tigresse jusqu'à ce que la situation devenant intenable, elle ait fui et finalement gagné l'Angleterre.

Il est vrai que son frais minois, sa taille de guêpe et son corps fait au moule, sans oublier son jeu à la Sarah Bernhardt, en avaient fait la coqueluche de Londres, au point que le musée de cire de Madame Tussaud, l'équivalent britannique de notre Grévin, avait exposé sa reproduction en cire au milieu de personnages célèbres. Seul point



**Musée de cire de Madame Tussaud.**



Les choses allaient donc pour le mieux pour cette belle amazone quand brusquement elle disparut comme fumée de pipe et ne donna plus jamais de ses nouvelles. Il y avait là de quoi inquiéter Scotland Yard, on s'en doute, car il ne se passait pas un soir où elle ne fut reçue dans les salons les plus huppés du West End. Rappelons que cette aire urbaine était depuis longtemps le lieu de résidence des élites de la ville, ceci étant dû, entre autres, à l'aura du quartier de Westminster qui inclut les deux principales institutions de l'État : l'Abbaye où ont lieu les couronnements et les mariages royaux et le siège des deux chambres du Parlement. Développé du XVII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle, le West End s'articulait à l'origine autour de palais, de demeures luxueuses, de boutiques de grand luxe et de lieux de divertissement.

En désespoir de cause, les recherches furent confiées à Karl Friedrich Todt, un digne professeur allemand, Sherlock Holmes avant la lettre, qui ne négligeait ni l'aliénisme ni même le spiritisme alors en vogue en ce temps-là. Mais l'excellent homme fit chou blanc.

Au terme d'une enquête qu'il poursuivit longtemps et qui coïncida avec la fin de la Grande guerre, un reporter du *Petit Journal* qui se trouvait être un cousin germain de mon père retrouva la jeune actrice qui était devenue une vieille dame très digne. Elle était retournée vivre à Paris, en haut de la butte Montmartre très exactement, sous une fausse identité en 1878, quand la traque aux communards s'était calmée, et n'avait jamais plus posé un pied sur les planches.



**Karl Friedrich Todt.**





Après s'être fait un peu prier par son visiteur, Graziella de Mateïs (redonnons-lui son vrai nom), qui habitait toujours Montmartre, aux Abesses, voulut bien lui confier, en ces termes, une histoire de sa jeunesse qui intéresserait sans doute ses lecteurs :

« Je ne repasse jamais rue Berthe sans un pincement au cœur. C'est là, au numéro trente-six, que, fraîchement revenue de Londres, je partageais une chambre avec une bohème comme moi, Suzanne, qui se piquait de peinture et est depuis devenue célèbre.

« Les premiers bourgeons annonciateurs du printemps venaient d'éclorre aux branches du grand arbre de la cour quand débuta l'hallucinante histoire que je vais vous conter. L'aurore nous surprit plus d'une fois, au cours de cette saison, assises sur les escaliers de la butte, au terme de nos errances dans les ruelles du tertre et les allées du maquis. Les bidons du laitier nous sonnaient les matines quand nous



regagnions notre gîte aux premiers rayons du soleil. Levées à midi, nous descendions boire un bol de café et grignoter des

brioche à La Belle Créole, un estaminet sis à trois pas de chez nous. Rituellement, la patronne, une quarteronne d'un certain âge qui se prénomait Marthe, nous accueillait par un joyeux : « – Bonjour les tourterelles » et écartait les buveurs d'absinthe pour nous installer à une table et nous chouchouter. Les peintres du Bateau-Lavoir constituaient à peu près sa seule clientèle, et elle ne s'en plaignait pas, appréciant par-dessus tout l'espièglerie et le talent de la bohème qui fréquentait son petit établissement.

« Marthe fermait de bonne heure, se retirant à la tombée du jour dans son arrière-salle qu'elle avait aménagée en salon et chambre à coucher. Rares étaient ceux qu'elle y admettait. C'est pourtant l'honneur qu'elle nous fit un samedi, en début de soirée. Avec son divan profond et moelleux, ses coussins en peluche, sa lampe à abat-jour de soie rose qui nimait le plafond d'un cercle de lumière tamisée, la chambre de Marthe était empreinte d'un charme mièvre et douillet. Des tableaux d'artistes encore méconnus parsemaient les murs



de grandes tâches de couleur. Au-dessus de la cheminée, un cadre ancien tranchait avec toutes ces peintures impressionnistes. C'était une gravure en couleur représentant un bal à la Nouvelle-Orléans. Son auteur l'avait dédiée à une « Mademoiselle Marie Laveau ». Je fis aussitôt le rapprochement de ce nom avec celui de notre hôtesse qu'on pouvait lire en devanture de La Belle Créole et je demandai à Marthe :

— Vous aviez de la famille en Louisiane ?

« À l'énoncé de ma question, elle me jeta un regard étrange où je crus discerner une ombre de suspicion.

— Pourquoi me posez-vous cette question, Pétronille (c'était le petit nom que je m'étais choisi) ? lança-t-elle avec brusquerie.

— J'admiraï le cadre accroché au mur du fond, expliquai-je, et, en lisant la dédicace "À Mademoiselle Marie Laveau", j'ai cru...

— Qu'avez-vous cru ?

— Que c'était une de vos ancêtres.

— Vous n'avez donc jamais entendu parler d'elle ?

— Non, jamais, je vous l'avoue.

« Les yeux de Marthe me fixaient intensément comme pour déterminer si je disais ou non la vérité.

— Je... je ne sais comment... bafouillai-je... simple curiosité de ma part...

« La quarteronne approuva d'un hochement de tête. Devant mon trouble, ses

traits se détendirent. Elle esquissa même un sourire et me dit avec douceur, cette fois :

— C'était mon arrière arrière-grand-mère, une fière créole... On en a dit beaucoup de mal, autrefois, en Louisiane.

— Ah ! la Louisiane, s'écria Suzanne. Et, s'embrouillant un peu, elle ajouta avec lyrisme : c'est tout Monet et ses Nymphéas !

« Marthe fit oui de la tête, puis, changeant de sujet, elle nous demanda des nouvelles de nos deux chatons.

— De vrais bébés tigres ! répondit mon amie. Ils ont déjà ruiné le beau châle en cachemire que le douanier Rousseau m'avait offert.

— Vous leur avez trouvé des noms ? s'enquit encore Marthe.

— Oh voui ! Dans les pages roses du Petit Larousse, assura Suzanne avec faux-sérieux. Jugez donc : Rubens et Léonard.

« La quarteronne partit d'un grand rire.

— Mademoiselle Suzanne, allons, un peu de respect ! dit-elle





en faisant mine de la morigéner. Ça ne se fait pas de donner à des chats les prénoms de gens qu'on admire.

« Savez-vous, mes petites, poursuivit-elle, que les manières sucrées de Max Jacob me rappellent celles d'un voisin de la rue Royale que j'ai connu quand j'étais petite ? »

« Et elle se lança dans une longue histoire dont les détails n'auraient pas



Marie Laveau.

déparé un chapitre d'Autant en emporte le vent. Nous passâmes ainsi un moment délicieux à l'écouter évoquer son enfance à la Nouvelle-Orléans.

« La nuit était tombée quand nous nous levâmes pour prendre congé. Je voulais aller chercher une serinette que j'avais confiée à ce bon Éric Satie qui perchait rue Cortot dans une pièce minuscule – son placard, comme il l'appelait –, et je craignais, en m'attardant, de trouver porte close. Je le dis à Marthe.

— Ah ? fit-elle, intéressée, il s'y connaît donc dans ce genre de boîte à musique ?

— Il n'y en a pas deux comme lui pour les faire couiner ! intervint Suzanne en riant.

« La quarteronne se gratta le menton, marqua un temps d'hésitation, puis :

— C'est bon à savoir, dit-elle simplement, et elle nous souhaita le bonsoir en nous raccompagnant jusqu'à sa porte.

« Une semaine s'était écoulée depuis que Marthe nous avait fait les honneurs de son

salon douillet. Comme à l'habitude, nous descendions chaque midi à La Belle Créole et, de brioche en brioche, nous en apprîmes davantage sur le passé de notre voisine. Elle nous confia qu'elle avait vécu à la Nouvelle-Orléans jusqu'à sa majorité. Sa rencontre avec un garçon de cabine français dont le navire relâchait dans le port avait décidé de la suite. Après maintes tribulations qu'il serait fastidieux de rapporter, elle s'était retrouvée seule à Paris et avait ouvert ce petit café montmartrois. Elle y régnait depuis plus de vingt ans.

« Ce vendredi-là, comme la conversation languissait, un télégraphiste poussa la porte de La Belle Créole et tendit un petit bleu à la patronne. À sa lecture, Marthe poussa une exclamation de surprise.

— Si je m'attendais à ça ! fit-elle, c'est ma cousine Eugénie qui m'annonce qu'elle est de passage au Havre. Elle donne le téléphone de son hôtel...

« Elle ôta vivement son tablier et sortit de derrière le comptoir.



— Je vous confie la caisse, nous dit-elle. Je descends lui passer un coup de fil à la poste, je n'en ai pas pour longtemps.

« Vingt minutes plus tard, Marthe revint toute joyeuse.

— Cette coquine d'Eugénie a la bougeotte, rit-elle. À son âge, qui l'eût cru ? Elle qui n'avait jamais mis le pied dehors, la voilà à présent à faire le tour du monde. Elle me presse d'aller la rejoindre. Je serai heureuse de la revoir après tout ce temps et j'en profiterai pour régler cette histoire d'héritage qui traîne. Pourtant... »

« Une certaine contrariété se peignit sur son visage. Elle hésita, puis :

— J'ai un service à vous demander, les filles, dit-elle. On doit me livrer en vin demain matin, or, j'aimerais partir ce soir même. Pourriez-vous réceptionner la marchandise ? »

— Bien sûr, assura Suzanne, nous nous lèverons de bonne heure, voilà tout. Une fois n'est pas coutume.

— D'autant qu'il n'y aura guère à faire, renchérit Marthe, il suffira d'ouvrir

la porte de la cave. Le livreur se chargera de descendre les caisses et de ranger les bouteilles. Comprenez-vous, ajouta-t-elle à mi-voix en désignant du nez deux rapins accoudés au zinc, je ne puis confier une telle responsabilité à ces soiffards. Ils me boiraient mon fond sans sourcilier.

— Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, dis-je, ce sera fait.

— Merci ma chère, je n'en attendais pas moins de vous. Je vais vous passer la clef. Je serai de retour au plus tard après-demain soir.

« Le lendemain matin vers dix heures, Suzanne remonta des brioches.

— Paresseuse ! ronchonna-t-elle sans parvenir à masquer un sourire attendri, le réveil a sonné et tu n'as pas bougée. Sans moi, les caisses de vin restaient empilées sur le trottoir.

« Je m'étirai et bus le bol de café qu'elle me présentait.

— Tu es descendue à la cave ? lui demandai-je.

— Oh oui. Des couches de poussière, des toiles d'araignées... un décor parfait pour *Le Manoir du diable de Méliès*. Tiens, regarde ce que j'ai déniché.

— Un automate ! m'écriai-je en apercevant l'objet qu'elle venait, d'un revers de main, de me mettre sous les yeux.

— N'est-ce pas qu'il est laid ? me dit-elle.

« Imaginez un diable cagoulard, droit sorti du premier acte de Faust, et vous aurez une idée de l'aspect de l'androïde que Suzanne me présentait.

— Satan en personne, répliquai-je. Mais où l'as-tu trouvé ?





— Dans une sorte de niche au fond de la cave, derrière un casier à bouteilles. Dis, crois-tu qu'il fonctionne ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? fut ma réponse. Donne-moi le temps de me réveiller et je trouverai bien moyen de le mettre en marche. Ce ne sera pas très sorcier.

« “Pas très sorcier”, des mots que je lâchai un peu trop étourdiment. Je posai mes regards sur l'automate. Il se présentait comme une figurine en papier mâché, vêtue d'un juste-au-corps rouge parsemé de fils d'or. Du capuchon écarlate percé de deux trous pour laisser passer les cornes, émergeait le faciès grimaçant de Méphisto. Ce diable en carton, campé sur un socle en noyer, brandissait une plume d'oie dans sa main droite et un flambeau – dont la chandelle manquait – dans sa gauche. C'était vraiment un androïde remarquable, vieux de cent ans au moins.

« Compte tenu de son bel état extérieur, je croyais en être quitte pour un dépoussiérage général et un huilage du

mécanisme. Je déchantai vite, m'apercevant en effet au démontage que le ressort du moteur était décroché, quelques rouages faussés, plusieurs tringles tordues. Bref, les réparations furent longues, de sorte que, quand je levai enfin le nez de mon ouvrage, la pendule accusait six heures du soir. J'avais commencé vers onze heures du matin ! Le temps s'était écoulé à mon insu, tout absorbé que j'étais à cette tâche délicate.

« Je jetai un regard autour de moi : Suzanne terminait une toile, campée devant la fenêtre. La nuit tombait, et déjà des ombres s'accrochaient aux quatre coins de la pièce. Dans ce clair-obscur, l'automate dégageait un je-ne-sais-quoi d'inquiétant que je perçus en réprimant un frisson. Sans rien laisser paraître de mon trouble, cependant, je me levai et montai la mèche de la lampe. Le malaise s'évanouit à la seconde. Surprise par le jaillissement subit de lumière, mon amie leva son pinceau et me demanda en tournant les yeux vers l'androïde :

— Ca y est, il fonctionne ?

« En guise de réponse, je donnai un tour de clef à l'automate et celui-ci se mit en mouvement. Il dodelina de la tête, puis sa dextre armée de la plume se leva et traça dans l'air quelques signes invisibles, au son d'une musique aigrette dispensée par une minuscule boîte à musique logée à l'intérieur du socle. Mon amie battit des mains et décréta qu'il convenait de déboucher une bonne bouteille pour fêter l'événement.

« Le vin, capiteux, avait produit son effet : nous étions grises.

— Allons chercher Éric Satie pour lui faire admirer la merveille, proposai-je.

— Attends, s'écria Suzanne, il me vient une idée. Orchestrans la surprise... dans la cave de Marthe par exemple. Satan ricanant dans une crypte, c'est tout à fait pour lui plaire. Tu n'auras qu'à prétendre que les caves de La Belle Créole communiquent avec le sanctuaire secret des Rose-Croix pour le voir accourir. Va lancer l'invitation



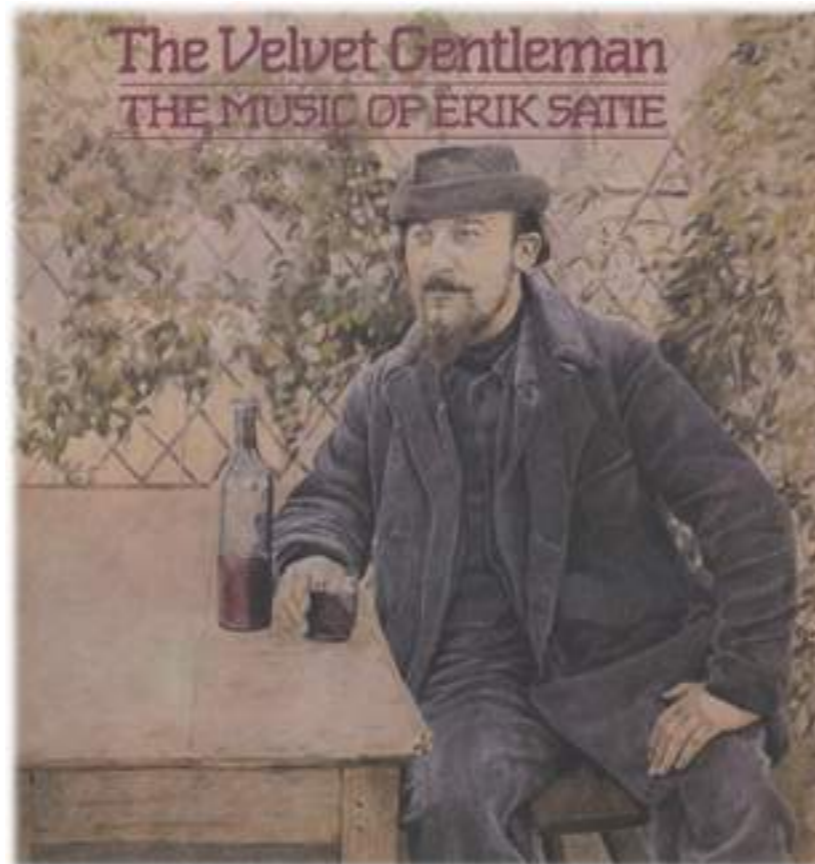
et reviens vite. Je descends tout mettre en place dans le sous-sol du bistro.

« L'éclairage chiche, constitué par une petite lampe à pétrole, conférait aux caves de Marthe un aspect sinistre. Au centre de la première salle, sur une caisse, trônait Satan l'automate.

— J'ai retrouvé la bougie qu'il doit tenir à la main, m'annonça Suzanne en brandissant une petite chandelle en cire verte, elle avait roulé au fond de la niche. Je ne l'avais pas aperçue tantôt.

— C'est très bien, dis-je, tu n'auras qu'à l'allumer quand notre ami arrivera. N'oublie pas d'éteindre la lampe en même temps, ainsi l'effet sera total.

« Neuf heures sonnaient au clocher du Sacré-Cœur quand j'entendis Éric Satie siffloter dans le lointain. Je le guettais depuis un bon quart d'heure, blotti sous le porche attendant à La Belle Créole. Dès que je perçus son pas sur le pavé de la rue Berthe, je me penchai vers le soupirail qui



Eric Satie.

communiquait avec les caves du café et criai à l'adresse de Suzanne :

— L'oiseau approche. Es-tu prête ?

« Pas de réponse.

— Suzanne, repris-je, tu m'entends ?

« Un hurlement épouvantable monta, en cet instant, des profondeurs du sol. Quatre à quatre, je dégringolai les marches

conduisant à la cave et pénétrai en tempête dans la petite salle poussiéreuse. La chandelle de cire verte brûlait doucement dans la main de l'automate, nimbant la voûte en pierres grises d'un cercle de lumière pâle. Des caisses étaient renversées, des bouteilles brisées. Adossée à un pilier, mon amie me regardait sans me voir avec des yeux remplis d'une indicible épouvante.

— Suzanne ! m'écriai-je, que se passe-t-il ?

— Là !... Là dans le fond, gémit-elle. Oh ! c'est affreux !

— Mais il n'y a rien, voyons, lui dis-je en la serrant dans mes bras.

— Ne m'abandonne pas, implora-t-elle. Pétronille, je t'en supplie, ne m'abandonne pas.

— Enfin, Suzanne, qu'as-tu vu ? Dis-le-moi.

« Mon amie en fut incapable. Elle tremblait de tous ses membres et ses dents s'entrechoquaient pitoyablement.

— Cette... cette chose ! hoqueta-t-elle. Chasse-la pour l'amour du ciel !



« Je scrutai les ténèbres à la ronde : tout était calme dans la cave. J'avais pris mon amie par la main et je m'apprêtais à l'entraîner à l'air libre, quand, brusquement, je me figeai sur place. Une peur sans nom me broyait le cœur. Un être monstrueux était tapi dans l'ombre, à deux pas, quelque part. Où ? je n'eus su le dire. Sa présence horrifiante sembla se démultiplier, rampant lourdement sur le sol, voletant sinistrement entre les piliers de la voûte, gravissant péniblement les escaliers avec des torsions reptiliennes, glissant lentement du rez-de-chaussée. Qu'était-ce ?... Qui était-ce ?... C'était indéfinissable. C'était le comble de l'effroi, l'épouvante en personne, peut-être, qui rôdait autour de nous, annihilant tout bon sens, expulsant de nos cervelles la dernière lueur de raison. Je ressentis une impression de vide total. Des abysses incommensurables s'ouvraient là où, à la seconde précédente, s'alignaient sagement les casiers de bouteilles de vin. Une chose innommable se convulsait dans ce gouffre sans fond, un bras tentaculaire, une patte

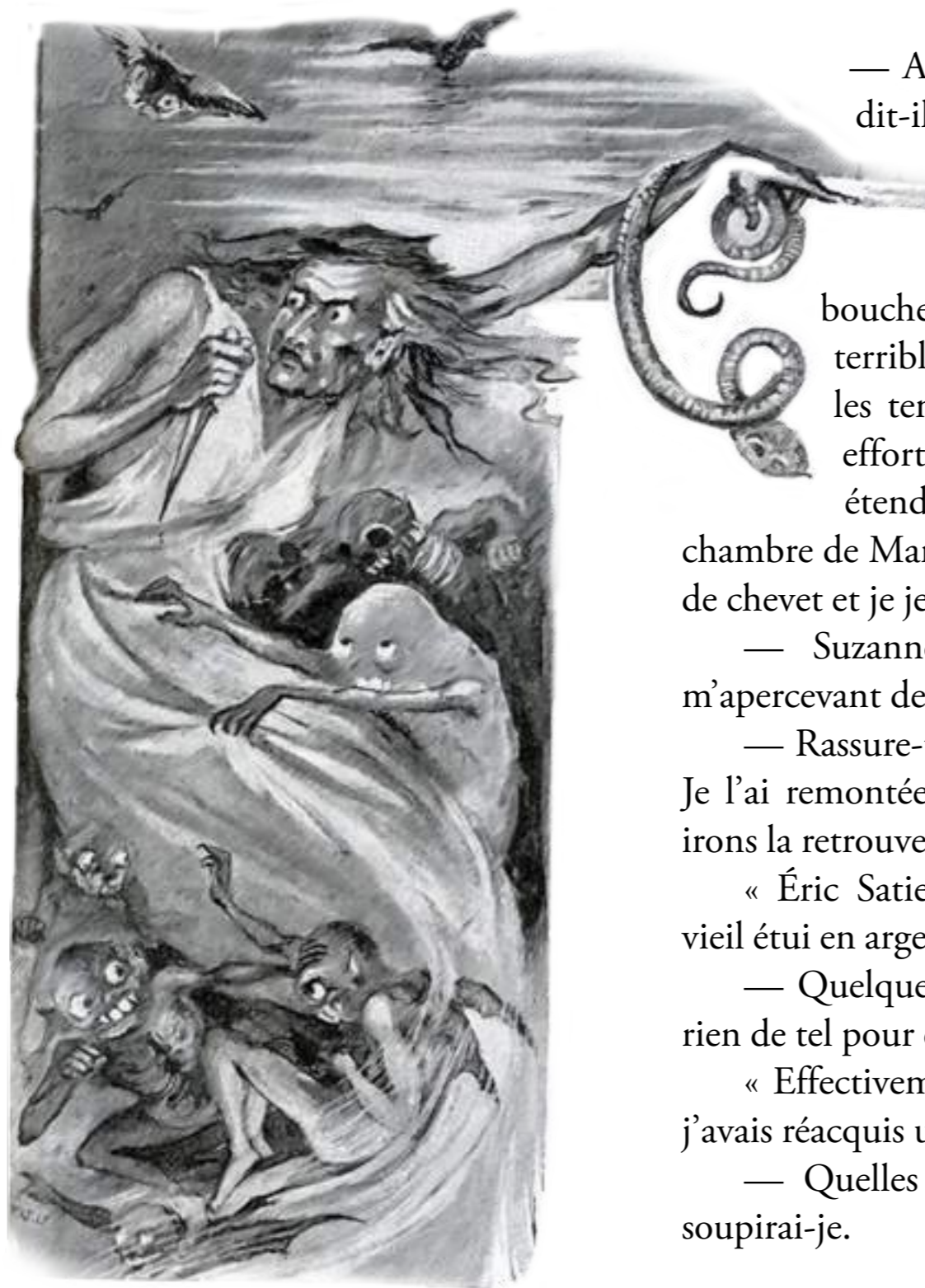
géante, une griffe démesurée... Non, c'était pis encore, c'était indescriptible, abominable, c'était tout ce qui sort du tréfonds du cerveau quand le sommeil prend, les nuits de fièvre. De toutes mes forces, je tentai de réagir. Hélas ! je me sentais faible comme une petite fille, sans défense devant l'horreur extrême qui montait vers moi des ténèbres. Dans un brouillard, je vis Suzanne s'affaisser sur la terre battue et y demeurer prostrée, son beau corps secoué de sanglots convulsifs. Avec un dernier râle, je m'écroulai à mon tour et perdis toute notion des choses.

« La lune émergea des nuages, éclairant sinistrement l'immense et hostile solitude des marais de Louisiane. De loin en loin, des troncs d'arbres noircis par la foudre jaillissaient de la vastitude fantomale tavelée de mousses et de feurres noyés. Je pataugeais lamentablement dans des boues fétides qui m'étreignaient davantage à chaque nouveau mouvement de mes membres courbatus. Mille aiguillons glacés

martyrisaient mon corps meurtri et je luttais avec désespoir contre les forces herculéennes qui m'entraînaient irrésistiblement vers les profondeurs. Puis, soudainement, tout se métamorphosa. Je nageais maintenant sans effort dans l'onde claire d'un bayou aux rives frangées de hautes herbes qui bruissaient comme des sistres. À un coude de la rivière, je rencontrai quelques branches basses de chêne qui griffaient la surface liquide. Comme je tendais le bras vers la première avec le désir de m'y accrocher, une main décharnée jaillit de l'onde et de ses longs doigts osseux encerclèrent mon poignet. Je poussai un cri d'effroi qui se transforma en un long hurlement d'épouvante quand mon visage frôla la face cadavérique d'un être ignoble qui remontait lentement à la surface.

— Aïï ! un zombi !

— Pas encore, Dieu merci, rétorqua une voix familière qui me tira de mon cauchemar. J'ouvris péniblement les yeux et je reconnus Éric Satie. Il était penché sur moi et me souriait.



— Affreuses visions, hein ? me dit-il.

« Je hochai la tête, incapable de répondre autrement. J'avais dans la bouche un goût de cendre et un terrible mal de tête me vrillait les tempes. Je me redressai avec effort et constatai que j'étais étendue sur un divan, dans la chambre de Marthe. Satie alluma la lampe de chevet et je jetai mes regards à la ronde.

— Suzanne, où est-elle ? criai-je, m'apercevant de son absence.

— Rassure-toi, elle est hors de danger. Je l'ai remontée chez vous, là-haut. Nous irons la retrouver dans un moment.

« Éric Satie sortit une cigarette d'un vieil étui en argent, l'alluma et me la tendit.

— Quelques bouffées de tabac, dit-il, rien de tel pour éclaircir les idées.

« Effectivement, la cigarette terminée, j'avais réacquis un semblant de bien-être.

— Quelles horribles hallucinations ! soupirai-je.

— Inattendues, n'est-ce pas ? Voilà ce qui en coûte de jouer avec le feu.

— Avec le feu ?

Satie hochait gravement la tête.

— Qui dit feu dit fumée, Pétronille, et tu as inhalé des vapeurs excessivement dangereuses.

— Je... je ne comprends pas.

— Souviens-toi pourtant de la chandelle qui brûlait dans la cave.

— C'est ma foi vrai, une bougie en cire verte...

— En résine de Népentès, plus exactement, une substance hallucinogène, un drastique du genre.

— C'est donc cela qui...

— Vous a plongées toutes les deux dans d'épouvantables convulsions ? Oui. Vous avez été les victimes involontaires d'une drogue vieille de deux mille ans. D'après Hérodote, les Scythes de la mer Caspienne l'utilisaient déjà à des fins peu avouables.

— Mais si tout ce que vous dites est vrai, comment cette chandelle maléfique a-t-elle pu tomber dans les mains de Marthe ? demandai-je.





— J’y viens, Pétronille, j’y viens. Sais-tu que les derniers à user du Népentès furent les sorciers vaudous de Louisiane ?

— La Louisiane, murmurai-je, mon effroyable rêve s’y déroulait.

— Eh oui, fit Satie. Puis il me demanda :

— Marie Laveau, ce nom ne te dit rien ?

— Si, bien sûr, c’est celui de l’arrière arrière-grand-mère de Marthe.

« Le musicien réprima un geste d’impatience.

— Je sais cela, dit-il. J’ai lu le nom de la propriétaire de La Belle Créole sur la devanture du café et j’ai fait le rapprochement avec celui de la dédicace de la gravure accrochée à un mur de cette pièce... Il s’agit d’autre chose encore.

— De quoi, alors ?

— Je vais t’éclairer : Marie Laveau était une archi-

prêtresse vaudoue qui régna longtemps à la Nouvelle-Orléans.

— Voilà qui explique les réticences de Marthe à son sujet, m’exclamai-je.

« Satie approuva d’un battement de cils et continua :

— On a longtemps épilogué sur ce culte venu d’Afrique qui s’est répandu, par l’esclavage, aux Antilles, en Haïti et en Louisiane. Des témoins ont décrit les

cérémonies mystérieuses d’initiation, les rites d’exorcisme, les transes, les possessions des participants, mais ils ont le plus souvent passé sous silence les moyens utilisés par le prêtre ou la prêtresse pour se faire obéir de certains de leurs sujets et les amener à perpétuer des actes abominables qui servaient leurs desseins...

« Satie marqua une pause et reprit :

— Tu as crié, tantôt : “Zombi” !

— Oui, dis-je, je vous avais pris pour le fantôme de mon cauchemar.

— À la différence près qu’en réalité, un zombi est un pauvre hère de chair et d’os dont on a détruit le cerveau à force de Népentès. En étant soumise régulièrement à sa fumée, tu aurais pu connaître le même sort... Mais, rassure-toi, ton calvaire fait partie du passé. À présent, raconte-





moi comment tu as déniché la chandelle et l'automate.

— C'est Suzanne, expliquai-je, qui a mis la main dessus par hasard en rangeant des bouteilles dans la cave de La Belle Créole. Elle m'a montré l'androïde, je l'ai réparé et nous avons voulu vous faire une surprise.

— Tel est pris qui croyait prendre, ricana Satie.

— À votre avis, Eric, demandai-je, Marthe connaissait-elle les effets monstrueux de la fumée de cette chandelle ?

« Le musicien se lissa pensivement la barbe.

— Je l'ignore, répondit-il après un silence, c'est plutôt à toi de me l'apprendre.

— Je ne sais que penser, dis-je. Marthe avait appris de ma bouche que vous étiez capable de régler une boîte à musique, mais elle ne vous a pas pour autant proposé de réparer son automate – dont j'ignorais l'existence, d'ailleurs.

— Quelque chose la chiffonnait probablement. Elle devait vaguement se

souvenir que, jadis, cette mécanique était utilisée à des fins maléfiques.

— Tiens ? Mais à quoi servait-il donc, ce diable ?

— À dicter la conduite du zombi, j'imagine. Il fallait bien user d'un peu de fantasmagorie. Tu penses bien, Pétronille, qu'après m'être précipité à votre rescousse et vous avoir déposées l'une et l'autre en lieu sûr, j'ai pris un malin plaisir à faire fonctionner l'automate. Il m'a suffi d'enduire la plume d'oie d'encre et de lui présenter un papier pour qu'il écrive ceci.

« Éric Satie déplia une feuille qu'il venait de sortir de sa poche et lut :

— “Si désobéi, li mourir !” C'est en créole, bien sûr. En clair, cela donne : Si tu désobéis, tu mourras.

— Brrr ! murmurai-je, je l'ai échappé belle !

« Le musicien me gratifia d'un sourire. Puis il proposa :

— Remettons l'automate à sa place dans la cave. Sans sa chandelle, il est inoffensif. Inutile d'en toucher mot à Marthe, cela

risquerait de raviver de vieilles hantises. Mieux vaut bercer Suzanne. À son réveil, elle aura besoin de réconfort.

« En guise de conclusion, mon cher, je vous apprendrai, que je quittai la Butte quelques jours plus tard pour aller m'installer à Montparnasse, non loin de l'atelier du douanier Rousseau. Je n'ai jamais revu Marthe, et, quand, des années plus tard, je suis passée rue Berthe, j'ai constaté que le café de La Belle Créole n'existait plus. Il avait été remplacé par la boutique d'un marchand de couleurs. »





Barricades place Clichy pendant la Commune de Paris.

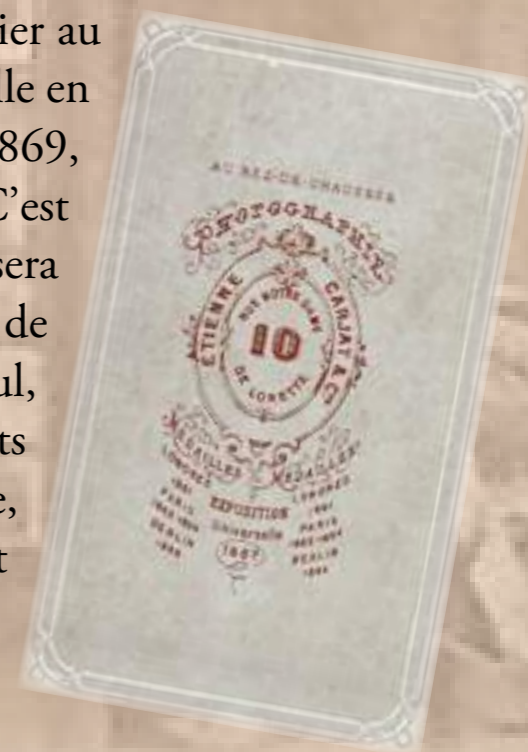


## PROFESSION : MOUCHARD



Pour mettre un peu plus de malice dans cette historiette (absolument authentique), je la rapporte telle, je crois, que l'aurait conté le fameux artiste colodioniste Etienne Carjat, concurrent de Disderi et de Nadar.

En 1861, il commence par ouvrir un atelier au fond d'un grand jardin, à Paris. Puis il s'installe en 1861 au 62 rue Pigalle. Enfin, à partir de 1869, il officie 10 rue Notre-Dame-de-Lorette. C'est là qu'il photographie Rimbaud, dont il brisera malheureusement plus tard toutes les plaques de verre à la suite d'une altercation. Opérant seul, Carjat cherche toujours à obtenir des portraits simples et vigoureux. Que ce soit Verlaine, Zola, Victor Hugo, Baudelaire, Gambetta et tant d'autres, Carjat invite toujours le modèle à prendre une attitude familière devant l'objectif, permettant d'accéder à l'intimité du personnage grâce à un temps de pose relativement court.

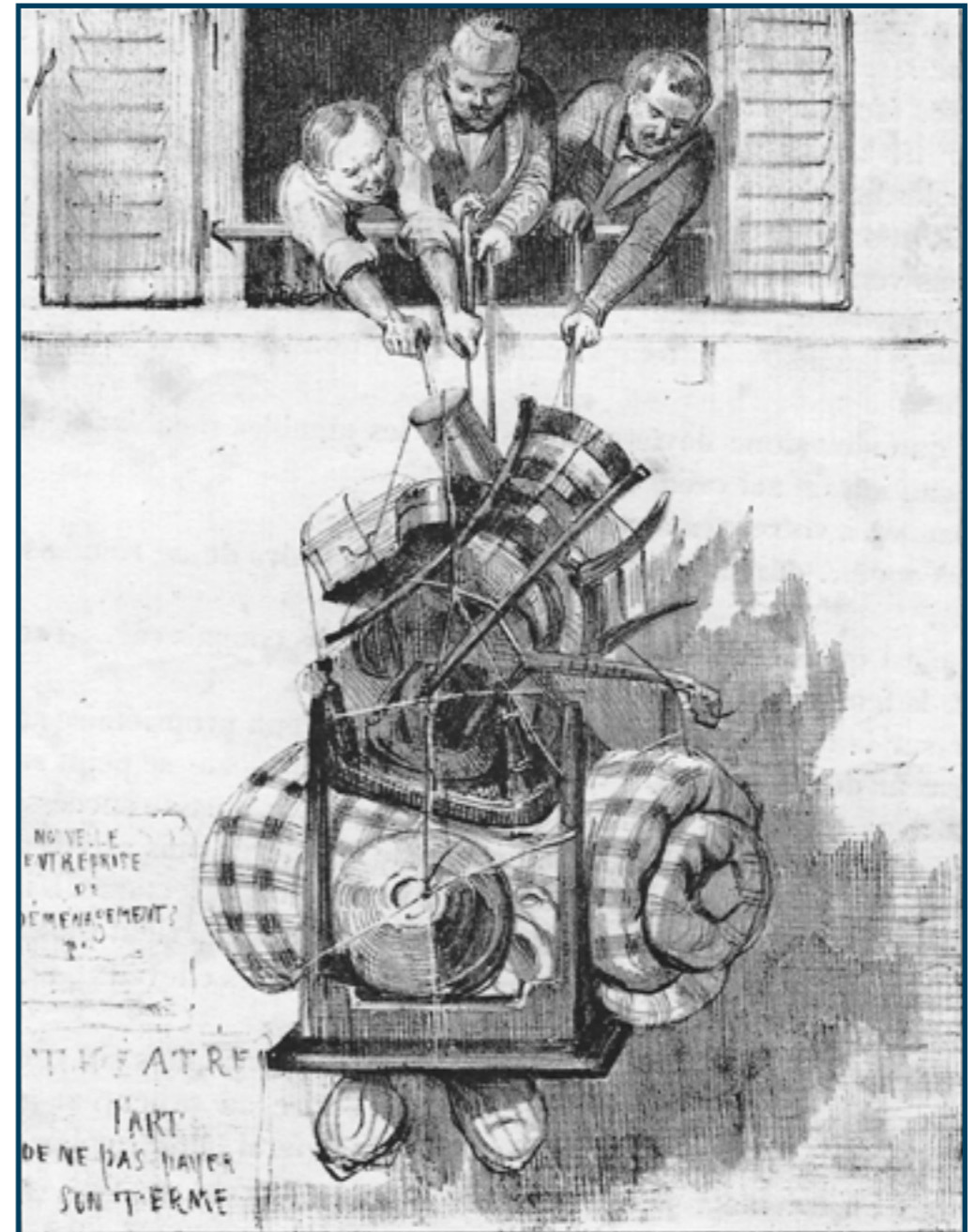




« Il s'appelait Eugène Blousard. Son père était huissier à Clermond-Ferrand, de telle sorte que l'esprit de son fils s'était ouvert au milieu des péripéties à la fois viles et terribles de cette chasse aux pauvres dont l'État accrédite ses serviteurs. Il n'avait vu que saisies, expulsions, n'avait entendu que protêts, et sa mémoire de gosse n'était hantée que des visions de ventes à l'encan devant les chaumières ou sur les mails, tableaux d'imprécations et de larmes.

Blousard, était venu à Paris pour gagner de l'argent, car dans sa ville il n'y avait rien à faire pour les poètes. Il l'était, le malheureux !

Mais la loi des contrastes semble commander aux oeuvres de la nature. Elle se plaît à tirer pour ses croisements un poète d'un huissier comme un huissier d'un poète si ça l'amuse, et la physiologie, science exacte, y perd, comme on dit, ses lunettes. Comme toutes les économies paternelles avaient fondu à son éducation, Blousard avait de la culture, de la lecture, et il était, en outre, vraiment doué pour le métier si beau, mais si inutile, des lettres.



Une expulsion.



C'était peu de temps avant la guerre contre la Prusse. L'opposition se déchaînait. Elle jetait ses cris d'orfraie dans une foule de journaux agressifs, intrépides, où il se dépensait un talent considérable, et Blousard y trouva l'emploi de sa verve, très pessimiste d'ailleurs, et noire comme l'Érèbe. Ses articles tintaient le glas non seulement du régime, mais de la société tout entière. Il semblait vouloir y venger tous les pauvres saisis et vendus par son père.

Je le connus à cette époque, dans l'un de ces cafés littéraires du boulevard où la presse libérale forgeait ses bombes contre le gouvernement, et, pour préciser, au café de Madrid. Ce fut là que l'excellent Nadar nous le présenta avec enthousiasme : "*Le pur des purs, nous dit-il, comme l'eau qu'il boit, du reste.*" Blousard, en effet, n'avait devant lui qu'une carafe.

Il ne nous plut qu'à moitié, malgré son beau front chevelu où dardaient, comme des soupiraux de cuisine sous un dôme, des yeux enflammés, couleur de cuivre. Il fallut qu'après son départ Nadar, qui les savait,

nous expliquât l'homme et sa vie pour que, le talent aidant, nous revînmes sur notre impression défavorable. Puis, Blousard se fit plus rare sur les boulevards. Les journaux



Eugène Blousard.

où il plaçait sa copie révolutionnaire disparaissaient l'un après l'autre, abattus ou muselés par le gouvernement, et les gens de plume commençaient à être remplacés par les gens d'action, qui descendent dans la rue et la dépavent. Que devenait Blousard ? Comment faisait-il pour vivre ?

Je l'avais bien rencontré un jour dans les galeries du Palais-Royal, et j'avais même échangé quelques mots avec lui au sujet de son "éclipse" ; mais ce qu'il m'en avait dit sonnait tellement la blague que je n'y avais vu que l'un de ces faux-fuyants ironiques par lesquels on écarte une curiosité importune.

— Que devenez-vous, Blousard ?

— Vous le voyez !

— Et qu'est-ce que vous faites ?

— Je suis mouchard !

Et nous nous étions séparés, en riant, sur cette fumisterie que j'étais allé raconter au café de Madrid, où elle avait paru très boulevardière.

— Mouchard, Blousard ! Elle est bien bonne !



Il l'était. Nous ne le sûmes d'ailleurs qu'assez longtemps après, et nous en fûmes alors comme foudroyés. Oh ! C'est effrayant Paris, où l'on voit de pareilles choses ; et cette société détestable, qui les rend possibles. Mais les faits parlent d'eux-mêmes. Lorsqu'il ne trouva plus à placer sa copie nulle part, Blousard se mit résolument à la recherche d'une besogne quelconque, fût-elle manuelle. Mais on ne s'improvise pas bon ouvrier d'un métier qu'on ignore, et les spécialités se défendent de l'homme à tout faire. Si sobre qu'il fût et si brave, le fils de l'huissier connut bientôt l'horreur des jours sans vivres et sans abri. Il les acceptait comme rachat de la tare originelle, et dans les asiles de nuit, à la corde, ses insomnies fiévreuses s'éclairaient de la chandelle des ventes à l'encan, lugubres, de son enfance.

Il n'envoyait plus rien là-bas à Clermond-Ferrand et sa mère mourut. Pour qu'il pût aller l'ensevelir, Nadar organisa une collecte au Madrid, et, grâce à un confrère de la presse gouvernementale, on put y joindre un permis de circulation

sur la ligne. Quand il revint, un mois après, il nous remboursa tous et chacun de nos petites contributions à la collecte. Il avait tout vendu, meubles, immeuble et carré de pois, ne gardant pour lui-même que de quoi vivre au seuil de la misère.

Mouchard, Blousard ? Elle est bien bonne !

Un soir, – c'était au moment où les premières émeutes ébranlaient déjà le trône napoléonien, – Blousard passa devant la terrasse du café où nous étions réunis dans l'attente des nouvelles. Il s'arrêta, nous regarda, sourit, parut hésiter et délibérément entra. Il n'y avait pas de lieu à Paris où les choses et les gens de l'Empire fussent plus honnis, conspués et voués à l'exécration, et cela à toute voix, sans taire les noms ou voiler les termes. Un "roussin" de force moyenne n'avait qu'à venir là, prendre un verre et écouter pour faire la plus riche provende de délations professionnelles. Les Tuileries là dansaient dans toutes les absinthes !

— Ah ! c'est Blousard !

Et vingt mains se tendaient vers le transfuge. Il n'en prit aucune, même celle du bon Nadar, stupéfait de cette réserve.

— Tiens ! Qu'est-ce que tu as ?

Il secoua la tête sans répondre, tira une chaise et s'assit au milieu du groupe, comme d'habitude.

— Tu vas bien ?

— Oui, je te remercie.

— Grand dieu ! Moi qui t'ai connu dans tes hardes de bohème ! Aujourd'hui tu es nippé comme Brummel.

— Il le faut bien, dans le métier ! À propos, tu vas recevoir mon recueil de vers. Je l'ai dédicacé ce matin pour toi. Très républicain, tu sais, le volume, naturellement. Mais il y en a aussi pour ma Polonaise.

— Quelle Polonaise ?

— Comment ! tu ne sais pas ?

Et Blousard se mit à rire. Puis, se penchant sur Nadar, il lui jeta un nom aristocratique dans l'oreille.

— Toi, une comtesse ? Toi, un pur ?



— Oui, et je lui dois tout, en somme : c'est elle qui m'a présenté à la préfecture.

— De police ?

— Oui, rue de Jérusalem.

— C'est donc vrai, alors ? Tu l'es ?

— Mouchard ?... Parbleu !

Nous nous étions tous dressés, comme bien on pense, et Nadar, blême :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Mon métier, fit Blousard en haussant les épaules. Êtes-vous bêtes !

Si l'on a vu un bourdon tombé dans une ruche d'abeilles, on peut imaginer l'effet produit par cet aveu cynique sur les habitués du Madrid à cette époque, en pleine effervescence révolutionnaire. Les uns brandissaient leurs verres, soucoupes et bouteilles ; les autres avaient empoigné leurs chaises, levaient leurs cannes, et la huée était énorme.

— Va dire de ma part à l'Empereur qu'il n'est qu'une canaille... ! Mort à Badinguet et son épouse !... Régime de sang et de boue, les honnêtes gens lui crachent leur dégoût !...

Et ainsi de suite.

— Pas si vite, disait Blousard très calme et presque souriant aux uns après les autres. Je n'ai pas le temps de vous reconnaître. Parlez chacun à votre tour.

Et il tira son calepin de sa poche. Nous acceptâmes son défi. Chacun proféra son injure propre contre le tyran et la tyrannie, ceux-là la dictant, ceux-là l'autographiant eux-mêmes, et tous la signèrent.

— Tu en auras pour ton argent ! hurlait Nadar hors de lui, et tu peux revenir. Chaque soir tu nous retrouveras ici, et nous t'aiderons à gagner le pain de honte que tu manges.

Alors, Blousard voulut parler. Il se leva, blanc comme linge, et il demanda le silence d'un geste. Mais, sous un tollé formidable, on le poussa à la rue sans l'entendre.

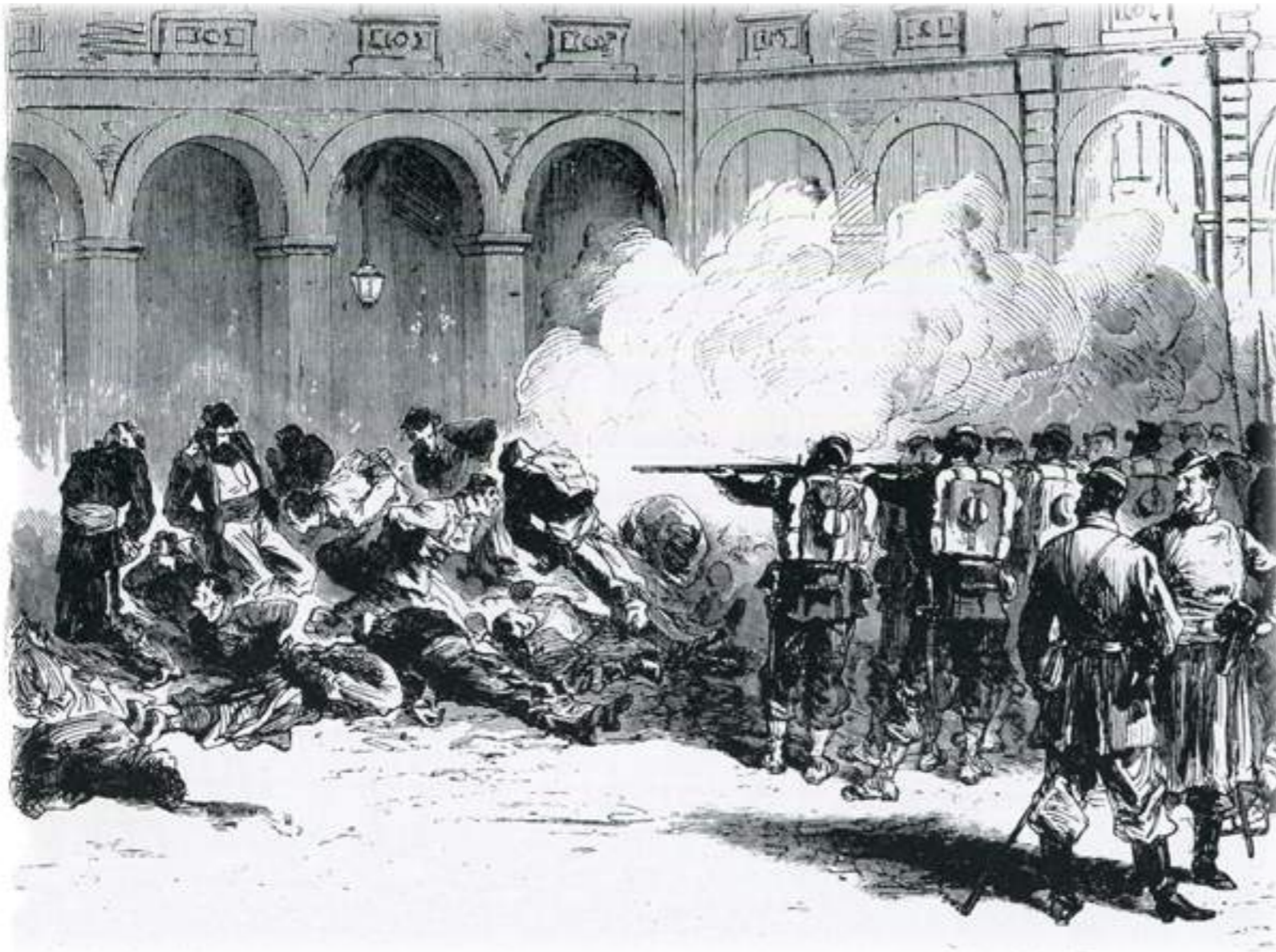






Blousard se fit capturer sous la Commune dans les rangs des fédérés, à l'entrée dans Paris des troupes de M. Thiers. Il était parmi les plus enragés contre les

Versaillais. Il fut passé par les armes comme tant d'autres à la caserne Laubau après une parodie de procès devant un tribunal militaire.



Quelqu'un que je pourrais nommer, si ce n'était trahir la confiance d'un vieil ami, m'a fait lire secrètement à la préfecture les rapports du mouchard Blousard (dossier J. P., numéros 614 à 644). Ce ne sont que dithyrambes de camarades : "Tournachon (Félix) dit Nadar, poète et photographe, le meilleur homme de Paris, serviable à l'excès. Carjat (Étienne), adepte passionné du spiritisme, partage toutes les idées des voyants et des médiums de la capitale. Ne reproche à M. Disderi (André, Adolphe, Eugène) que d'avoir cessé de photographier les fouilles dans la maison d'un orpailleur célèbre, Nicolas Flamel, encore, dit-il, que ce n'est pas de sa faute."

Et tous les autres à l'avenant. Plusieurs des "délations" sont en vers. La police secrète était bien faible sous le second Empire. »

